

T. TRILBY

# Vacances et liberté



BeQ

**T. Trilby**

**Vacances et liberté**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 367 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

# **Vacances et liberté**

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Un dimanche de juin, dans une salle à manger d'un petit pavillon, à Auteuil, entouré d'un minuscule jardin, trois garçons, trois filles de dix à quinze ans sont réunis, enfants de trois familles, tous cousins. Ils s'aiment bien, mais se disputent beaucoup, sont rarement d'accord, sauf aujourd'hui, car le sujet discuté est passionnant : les vacances.

Jean, l'aîné de la bande, expose ses idées aux autres qui, sans l'interrompre, fait extraordinaire, l'écoutent presque avec admiration. Jean parle avec facilité, heureusement, car il rêve d'être un grand avocat dans le genre « du type » qui a défendu Louis XVI.

– Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, les parents ne comprennent rien aux vacances. Nous trois, on va encore aller à Saint-Nectaire pour papa qui y fait sa cure, et comme les voyages coûtent cher, on y restera jusqu'en septembre où

on débarquera en Normandie chez grand-mère qui nous fait vingt observations par heure. Grand-mère ne nous comprend pas, les filles et moi sommes des gosses modernes et grand-mère est restée au temps des petites filles modèles, les petites filles rasantes. Ça ne peut pas marcher. Maman le sait bien et pendant notre séjour là-bas, elle est, il faut le dire, très malheureuse. Elle voudrait faire plaisir à grand-mère et à nous, et dès qu'une chose nous amuse, elle déplaît à grand-mère.

Le camping, elle ne le tolère pas sur les pelouses, il faut aller en forêt pour installer notre tente, on n'a pas le droit d'y coucher et, pour les repas, il faut abandonner les maillots et les shorts : « Respectez vos parents, mes enfants, et vous mettre à table dévêtus de la sorte, nous ramène à l'époque des barbares dont les Gaulois ont su s'évader. » Les Gaulois, c'est nous, cousins et cousines, et certainement vous n'y pensez jamais.

Voilà ce que nous entendons pendant notre séjour, c'est plutôt rasant, et quand je pense que

les vacances vont être encore gâchées, je suis en boule, un paquet de nerfs, comme dit maman.

Martine, du même âge que le futur avocat, jeune fille très raisonnable, demande de sa voix douce :

– Mais que voudrais-tu donc faire ?

– Tout ce que je ne fais pas, et surtout, je voudrais être libre, n’avoir à obéir à aucune règle, manger à n’importe quelle heure, me lever et me coucher quand cela me plairait. Aller à la mer ou à la montagne, découvrir moi-même des pays nouveaux. Les excursions préparées par les parents ne m’intéressent plus, j’ai passé l’âge d’admirer ce que l’on vous commande d’admirer. Liberté, enfin liberté, voilà ce que je veux.

Béatrice, une brune aux yeux clairs, perpétuelle révoltée de douze ans, s’écrie :

– Il a raison, les vacances en famille n’ont rien d’agréable, tous les ans c’est la montagne qu’on nous offre, et toujours la même ! Une montagne ça ne bouge jamais, ce ne change pas. Des excursions éreintantes et quand on a marché

pendant des heures pour découvrir une superbe vue annoncée par les guides, le brouillard s’amuse à tout cacher. Moi, je suis comme Jean, j’ai fait une bonne quatrième, six places de première dans l’année, j’ai droit à autre chose, et je réclame aussi la liberté !

Pierre, treize ans, fils unique, très médiocre élève, qui ne donne guère de satisfaction à ses parents, déclare :

– Moi, je suis décidé, si on me traîne encore en Sologne, chez la tante Clotilde, je dormirai toute la journée en suçant du chewing-gum, mais les veaux, vaches, poules, poulets, ne me verront pas, et comme à la chasse les chasseurs ne veulent pas de moi, j’essaierai de faire du braconnage avec le fils du garde qui m’a appris à poser des pièges où les lapins se prennent et, les lapins pris, nous irons les vendre dans les villages.

Nadine, une gentille petite fille de dix ans, s’écrie :

– Mais c’est un vol que tu feras et le braconnage te conduira en prison. Ce sera de

belles vacances !

– Tais-toi, tu es trop jeune, tu ne connais pas la vie !

– Et toi, tu la connais ?

– Naturellement. On discute au lycée et chacun apporte ses connaissances personnelles.

– Quelles connaissances ? reprend Nadine.

– Tu es une enfant, tu ne peux rien comprendre.

– Et toi, qu'est-ce que tu comprends ? En tous cas, tes devoirs et tes leçons ne t'ouvrent pas l'intelligence, puisque tu es toujours dernier.

– Si tu veux une paire de claques, j'en ai une à ta disposition.

– Allons, reprend Jean, ne vous disputez pas. La situation est grave, vous n'avez pas l'air de vous en douter.

Les six têtes se tournent vers le futur avocat, et des six bouches, le même mot sort :

– Quelle situation ?

– Celle... celle d'aujourd'hui. Papa m'a dit ce

matin : « Tu vas chez tes cousins cet après-midi, leurs parents sortent avec nous. Au retour, nous vous mettrons au courant de ce que nous avons décidé. » J'ai immédiatement demandé de quelle décision il s'agissait ; papa m'a répondu : « Tu l'apprendras ce soir. Il y a parmi vous un esprit de révolte dont nous nous sommes aperçus et que nous ne supporterons pas plus longtemps. »

Ces paroles surprennent les enfants et les inquiètent !

Pierre, qui déteste la discipline et les observations, s'écrie :

– Je pense qu'on ne va pas nous mettre en boîte pendant les vacances. J'ai deux copains du lycée qui sont partis à Villard-de-Lans dans une école où ils travaillent quatre heures par jour pour rattraper leur retard, une nouvelle invention ! J'espère que ce n'est pas cette décision qu'on va nous apprendre.

– Moi, je ne marche pas, s'écrie Béatrice.

– Et comment feras-tu pour ne pas marcher ? demande Robichon, garçon de onze ans qui

n'aime pas discuter.

Et se dressant, Béatrice déclare :

– Je m'évaderai.

Et où iras-tu ? insiste Martine.

– Je ne sais pas, droit devant moi, et comme j'ai quelques économies, je me débrouillerai. L'été, on peut trouver du travail dans les fermes !

– Travailler, encore travailler, toujours travailler, s'écrie Pierre, il n'y a donc que cela sur la terre.

– Naturellement, répond Robichon, nous devons nous occuper de nous nourrir, de nous vêtir, de nous loger. La liberté, c'est très bien, mais il faut de l'argent pour vivre libre, vous n'y avez pas pensé. Robichon le silencieux, Robichon qui a toujours des idées différentes des autres, émet une vérité qui fait taire les révoltés.

L'argent, après tout, c'est le maître des vacances, sans lui, on ne peut rien faire, et l'argent, ce sont les parents qui le possèdent. Leur en demander, ce n'est pas agréable, et voudraient-ils en donner pour permettre à leurs

enfants de s'en aller seuls, loin d'eux.

Jean a raison, la situation est grave, et ce Robichon qui la leur a montré aurait mieux fait de se taire. Ils étaient révoltés, ils criaient leurs pensées comme elles venaient dans leurs cerveaux, sans réfléchir qu'à leur âge, ils dépendaient de leurs parents et qu'ils ne pouvaient, par eux-mêmes, réaliser leurs désirs ;

C'était amusant de discuter, le futur avocat sait mener une discussion et animer des débats. Maintenant, ils sont tous les six silencieux, pensant à cet argent obligatoire pour vivre, cet argent qui les oblige à aller là où les parents veulent aller.

Ce silence est pénible et Nadine trouve que ces garçons qui ont créé le malaise dont ils souffrent sont insupportables ; elle s'écrie :

– Si on s'amuse à quelque chose au lieu de s'ensevelir dans le noir. Ce qui est sûr, c'est que les vacances sont proches et tout de même, montagne ou campagne, ça vaut mieux que le lycée.

Martine annonce qu'elle va servir le goûter. Ils vont tous le prendre à la cuisine pour ne pas salir la salle à manger, et comme la cuisine a une porte qui donne dans le jardin, ce sera très agréable. Les goûters de Martine, qui prépare tout elle-même, sont de bons goûters, aussi les enfants s'en vont joyeux vers la cuisine.

Tartes aux fraises, quatre quart, pain d'épice, et bonnes tartines de beurre et confitures sont là, sur la grande table, en nombre imposant, carafes d'orangeade et de citronnade, tout ce qu'ils aiment !

Avec quel plaisir ils acceptent la pâtisserie de la bonne pâtissière et, assis sur les chaises et les bancs du petit jardin, ils goûtent, rient, se taquinent. C'est une habitude, leurs grands soucis se sont envolés.

Martine est déclarée une hôtesse adorable et chacun la remercie à sa façon, en vidant les assiettes.

Ce bon goûter les ayant mis de bonne humeur, ils vont organiser des jeux, dans le garage le ping-pong les attend, un match entre Pierre et

Béatrice commence, et Jean, naturellement, est le directeur. Mais six heures sonnent à l'église d'Auteuil, et les voitures des parents s'arrêtent devant le petit pavillon.

Cette arrivée rappelle aux enfants que dans un instant ils vont connaître la décision que leurs parents ont prise pour leurs vacances.

- Avez-vous été sages ?
- Avez-vous bien goûté ?
- Aucune dispute, j'espère.

Et Martine, cette grande fille à laquelle on a confié la bande, répond de son ton calme :

- Ils ont été très gentils.

Le père de Jean, M. Bernac, ingénieur, s'avance et, en homme habitué à diriger employés et ouvriers, dit aux enfants :

– Rentrez tous dans la salle à manger, nous allons immédiatement vous mettre au courant des décisions que nous avons prises.

Les enfants comprennent que Jean n'a pas exagéré, quand il a affirmé que la situation était

grave. Le visage de M. Bernac est sévère, très sévère, et en entrant dans la salle à manger, les garçons et les filles, qui tout à l'heure se plaignaient avec tant d'entrain, comprennent qu'ils n'auront pas le droit de dire quelque chose. M. Bernac est un homme avec lequel on ne discute pas.

Les voici tous réunis. Les parents s'asseyent, les enfants sont debout, serrés les uns contre les autres, visages anxieux.

M. Bernac les regarde sans sourire et, d'une voix grave où il y a peut-être un peu de peine, il parle :

– Mes enfants, je sais, vous ne nous ne l'avez pas caché, que les vacances offertes par vos parents chaque année ne vous plaisent plus et ne sont pas celles que vous désirez. Or, des raisons de santé et d'affection nous obligent à ne pas changer nos projets, mais comme nous ne désirons pas, nous, qui avons aussi besoin de repos et de calme, emmener des enfants peu désireux de nous accompagner et de vivre avec nous cette période de vacances, nous avons

décidé que vous vous en iriez, tous les six, seuls... Dans cette montagne méridionale où nous vous envoyons, vous aurez la mer et les belles promenades, si vous voulez en faire.

Un médecin de la marine, en retraite, un ami, a bien voulu nous louer un petit chalet qu'il possède non loin de sa villa. Vous l'habitez, et vous aurez à vous occuper de tout ce dont vos mamans s'occupent généralement pendant vos vacances. Ménage, ravitaillement, cuisine. Nous vous enverrons de l'argent régulièrement, vous ferez votre budget, vous vous habituerez à ne pas dépenser plus que vous ne possédez.

Le 12 juillet, nous vous mettrons dans le train pour Cannes. Là, un de nos amis vous attendra et vous conduira au chalet dans la montagne que vous allez habiter pendant deux mois. Vous y serez seuls et libres, ce que vous désirez, je crois, par dessus tout, et Jean, l'aîné, aidé par Martine, sera le responsable de cette liberté. Si un accident ou une maladie arrivait à l'un de vous, vous vous adresserez à votre propriétaire, qui a accepté de vous donner des soins ; mais en tout autre cas,

vous ne devrez pas le déranger ; il aime la solitude et la tranquillité. Une barrière sépare son jardin de celui du pavillon où vous allez habiter, vous ne devrez, sous aucun prétexte, la franchir. C'est une condition du bail que j'ai signé et vous êtes assez grands pour comprendre que ma signature est un engagement qu'il faut respecter. Je vous ai tout dit, vous pouvez aller jouer.

Les enfants quittent la pièce, l'un derrière l'autre, stupéfaits, ne réalisant pas encore ce qu'ils viennent d'entendre.

Dans le jardin, ils s'asseyent sur un banc, sur des chaises, et aucun d'eux ne trouve les mots qu'il faut dire pour commenter cette étrange nouvelle.

Robichon, le silencieux, murmure :

– Contents ? La liberté vous est donnée !

Et Martine ajoute doucement :

– Ils ont l'air de ne savoir qu'en faire.

Cette vérité semble redonner de l'énergie à Jean, à Pierre et à Béatrice, les révoltés de la bande.

– Soyez tranquilles, s’écrie l’avocat, j’accepte les responsabilités et je saurai très bien vous diriger.

– Ne t’imagine pas, hurle Pierre, que tu vas remplacer les parents, ils nous donnent la liberté, chacun l’emploiera comme il l’entendra.

– Après m’avoir consulté, répond Jean.

– Ne compte pas là-dessus, mon vieux, dit Béatrice, moi, je sais parfaitement ce que je ferai pendant mes vacances. Les parents nous donneront de l’argent, il faudra remettre à chacun de nous sa part, et nous le dépenserons selon notre bon plaisir. On sera libre, ça veut tout dire, et ce sont mes caprices qui régleront ma vie et non pas les tiens.

Martine, comme d’habitude, essaie de calmer ses cousins.

– Voyons, dit-elle, réfléchissez un peu qu’il faudra nous nourrir, faire notre ravitaillement, notre cuisine, notre ménage, et qu’avant de profiter de ces vacances libres, nous devons organiser notre vie qui était organisée par nos

parents. Ce ne sera pas facile tous les jours, car dans la montagne, je pense que nous ne trouverons pas exactement tout ce que voudrons. Chacun acceptera la responsabilité d'un travail, cela soulagera Jean.

Béatrice reprend :

– Moi, je ne m'occuperai jamais de la cuisine, je déteste l'épluchage des légumes, la vaisselle, ne comptez pas sur moi.

– Alors, tu ne mangeras pas, répond Martine tranquillement, car aucun de nous ne te servira.

– Je me débrouillerai avec des boîtes de conserves et des fruits.

– Et tu seras bien vite malade, tu sais parfaitement que tu ne peux vivre sans vitamines.

– Les fruits me les donneront.

– Pas suffisamment. Si tu es malade par ta faute, tu t'adresseras au propriétaire, moi, je ne m'occuperai pas de toi. Je veux aussi être libre.

– Vous entendez, les cousins, Martine se révolte, Martine qui n'a jamais réclamé la liberté, la réclame aujourd'hui, nous allons à la

révolution

– C’est toi qui la diriges, Jean, tu en es le responsable, reprend Robichon.

– Responsable, responsable, j’en ai assez, ce ne sera plus des vacances, si vous me rappelez à chaque instant que j’ai cinq gosses à surveiller. Je réclamais la liberté, mais pour moi seul et je ne pensais pas traîner toute une famille. Papa me joue un tour auquel je ne m’attendais guère, et si je n’étais pas un garçon fier et courageux, je lui rendrais la liberté et les gosses. Mais tant pis, c’est décidé, on partira le 12 juillet tous les six et Martine m’aidera dans une tâche qui sera peut-être difficile.

– Je veux bien, Jean, mais il faudra demander aux cousins et cousines de nous la rendre agréable. Tu les connais, quand ils ont leurs mauvaises têtes, ce sont des chevaux rétifs. Béatrice fera de l’égoïsme toute la journée, Pierre cherchera les bêtises qu’il peut faire pour nous déplaire et Robichon verra tout sans rien dire, ne pensant qu’à sa peinture. Nadine seule ne nous ennuiera pas, du moment qu’elle emmènera ses

dix-huit poupées, elle sera heureuse.

– Je n’ai plus dix-huit poupées, Rosaline s’est cassée la tête, hier, et maman ne veut plus la faire remplacer. Du moment que mes filles seront bien installées, je n’ennuierai personne, mais il faudra qu’on m’aide pour mes devoirs de vacances.

Jean se dresse, il n’avait pas pensé à cette corvée.

– Les devoirs de vacances, chacun s’en occupera. Je ne serai pas le responsable de votre travail, cette fois, je refuse, je préviendrai papa.

– Je crois, Jean, reprend Martine, que tu feras bien de ne faire à mon oncle, aucune observation. Tout à l’heure, quand il nous a parlé, il était très sévère, mais je crois aussi qu’il avait de la peine. Il faut que nous réfléchissions et essayer de comprendre que ce « lâchage des parents », comme dit Pierre, n’est pas une preuve d’affection que nous leur donnons. C’est fait, il n’y a pas à revenir sur la décision prise, mais il faut nous abstenir de la discuter et essayer de nous en tirer le mieux possible !

Plein d'ironie, Pierre salue Martine.

– Madame la Sagesse, Madame la Raison, tu parles comme une vieille dame, et malgré tes avis, je me réjouis d'avoir deux mois de liberté. Je n'entendrai plus pendant soixante jours : « Pierre lève-toi, tiens-toi droit, ne viens pas à table sans t'être lavé les mains et vérifier ta coiffure et tes vêtements. Pierre, tu n'apprends pas tes leçons, Pierre, tu n'as pas revu ta composition, tu vas encore nous offrir une mauvaise place. » Quelle joie de pouvoir déjeuner avec des mains sales, des cheveux en broussaille et aussi peu vêtu que possible.

Furieux, Jean s'écrie :

– Ne comptes pas sur moi pour supporter ta mauvaise éducation, nous prendrons nos repas ensemble, mais j'exigerai de vous tous une tenue parfaite. Nous ne sommes pas des sauvages, mais des Français qui savent ce que c'est qu'une bonne éducation.

Pierre saisit Béatrice par la main et lui dit :

– Écoute-le, ma vieille ! Ivre d'orgueil, le

responsable joue au père de famille. Ne compte pas sur nous deux pour t'aider dans le rôle qu'on t'a offert et que tu vas être si content de jouer. Mon cher, on nous a donné la liberté, Martine, Nadine et Robichon feront ce qu'ils voudront, Béatrice et moi, nous profiterons de ce que les parents nous ont offert. Comprends-le bien, renonce à tes grands airs, à tes belles paroles, Monsieur l'Avocat.

– Oui, affirme Béatrice, pendant soixante jours je ne suivrai que mon bon plaisir. Lever tard, coucher tard, devoirs de vacances la dernière semaine, et lecture sans arrêt.

Les sports m'ennuient, je n'aurai pas besoin de m'occuper de cette gymnastique si importante pour mon squelette, comme dit maman. Je vais acheter un hamac, j'y passerai mes journées et peut-être mes nuits et je ne permettrai pas qu'on vienne m'y déranger ; le responsable sera reçu par des coups de pied et des coups de poing s'il s'avise de venir contrôler mon existence. Voilà, il est prévenu et les témoins sont là.

Béatrice s'attend à une dure riposte, elle s'en

réjouit, car elle aime combattre, mais Jean, déjà découragé, s'assied à côté de Martine, et lui dit :

– Tu les entends, je vais avoir des vacances bien agréables.

Et Martine répond à voix basse pour que les autres qui continuent à faire des projets ne l'entendent pas :

– Tu les a réclamées Jean, maintenant il faut les subir. Ne te décourage pas, je t'aiderai, mais je partage ton opinion, ce ne sera pas drôle tous les jours.

– Hélas ! Somme toute, il nous faudra à deux, remplacer six parents.

– Et, répond Martine, nous n'en avons pas l'âge ni l'expérience.

Cette vérité exaspère Jean, il se lève et affirme :

– Tu verras, on s'en tirera et ce sera tout de même de belles vacances. Montagne et mer, les parents nous offrent les deux, nous serions difficiles si nous nous plaignions.

– Ah ! s'écrie Pierre, voilà le responsable qui

prend ses responsabilités gaiement. Nous devons être tous contents et nous réjouir. Crions ensemble : Vive les vacances, vive la liberté.

Martine intervient :

– Non, ne crions pas. Notre joie, que peut-être nous ne partageons pas tous, pourrait causer de la peine à nos parents et nous leur en avons assez fait pour aujourd’hui.

Et Pierre, furieux de recevoir cette leçon que les autres cousins approuvent, répond en grognant :

– Avec cette Martine, il n’y a rien à faire, elle va nous empoisonner nos vacances. Les parents auraient bien dû la garder, ne trouvez-vous pas les autres ?

Les autres protestent, tous aiment Martine, si complaisante, Martine qui fait de si bons gâteaux. Avec entrain, ils s’écrient :

– C’est plutôt toi, qu’on devrait mettre dans une boîte de « retardataires » pour t’apprendre à travailler.

– C’est toi qui nous ennuias pendant les

vacances.

– C’est toi qui feras naître les disputes.

– Assez, je connais la chanson, s’écrie Pierre, Martine est un ange et moi un démon.

Et d’un air imposant, le futur avocat conclut :

– Tu viens, pour une fois, de dire l’exacte vérité.

Pierre aimerait riposter, se disputer, c’est pour lui le plus bel amusement, mais l’heure du dîner approche, les parents appellent et emmènent leurs enfants.

Dans le petit jardin d’Auteuil il ne reste plus que Martine et Robichon, la sœur et le frère. Ils rentrent dans la maison, l’une pour mettre le couvert, l’autre pour revoir ses leçons.

Robichon n’aime pas le travail du lycée. Dessiner, peindre, faire des bonshommes avec de la terre à modeler, chercher à copier un mouvement, voilà ce qu’il ferait toute la journée, si les parents le lui permettaient. L’histoire, la géographie, le latin, les maudites mathématiques sont pour lui de perpétuels pensums qu’il fait

avec difficulté. En vacances, enfin, il pourra s'amuser comme il l'entend. Il tâchera de dénicher dans le chalet une petite pièce qu'il pourra transformer en atelier. Avoir un atelier comme un vrai peintre, ce sera la plus belle joie que les vacances libres pourront lui offrir et dans cet atelier, enfermé toute la journée, sans obligation de promenade ou de sport, il pourra travailler comme il l'entend, n'ayant plus de leçons à apprendre ni de devoirs.

C'est un rêve qu'il n'avait jamais osé faire et voilà que la révolte de ses cousins va lui permettre de le vivre : il en est tout content. Mais dans sa chambre, en apprenant ses leçons, il se rappelle que Martine, la grande sœur, a dit que « le lâchage des parents n'est pas une preuve d'affection que nous leur donnons ». Et il aime bien ses parents ! Alors, ce n'est pas facile de vouloir devenir un peintre, un grand peintre avec atelier et de ne pas faire de la peine à papa et à maman.

La vie est compliquée, et il faut éviter de penser à ces complications, sans cela, demain les

leçons ne seront pas sues et la suite de cette ignorance est toujours désagréable.

Il doit être un élève moyen, faisant juste ce qu'il a à faire, afin de pouvoir vivre dans le calme et le silence, ce silence qui est peuplé par tous les personnages des tableaux que Robichon fera un jour.

\*

Le douze juillet, à sept heures et demie, les six cousins et cousines se retrouvent à la gare de Lyon. Martine et Robichon sont venus par le métro avec leurs mallettes, ni maman ni papa ne les ont accompagnés, Pierre a pris le même moyen de locomotion et le papa de Jean a amené avec son auto son fils et ses deux filles.

Le rendez-vous a été donné à la sortie du métro, ils sont tous exacts. M. Bernac les accompagne jusqu'au train qui va les emmener ; il a un visage sévère et les enfants se rendent bien compte que ce départ ne lui donne aucune

satisfaction. Ces vacances, loin des parents, ne sont pas une récompense.

Jean se demande avec inquiétude si ce n'est pas une punition ? Que vont-ils trouver là-bas, dans la montagne, près d'un propriétaire qui n'a pas l'air de vouloir être ennuyé par ses jeunes locataires, puisque dans le bail il a eu soin de spécifier qu'ils ne devaient pas franchir la barrière de séparation, et Jean sait bien que dès qu'on voit une barrière on a envie de sauter.

Silencieux, les enfants suivent M. Bernac.

Vraiment, ce n'est pas un gai départ et bien que depuis quinze jours ils aient beaucoup pensé à ce qu'ils allaient faire pendant leurs vacances libres, ce soir où tout à l'heure ils auront conquis cette liberté réclamée, surtout par les trois révoltés, ils se sentent gênés, mal à l'aise, tristes, il faut prononcer ce mot qui devrait être exclu des vacances. M. Bernac s'arrête devant le wagon 12.

– Attendez-moi, dit-il aux enfants, je vais voir où se trouvent vos places.

Serrés les uns contre les autres, Nadine a pris

la main de Martine et est bien décidée à ne pas l'abandonner, ils attendent. Pierre siffle doucement pour affirmer qu'il est heureux. Béatrice dévisage les voyageurs et Jean regarde l'entrée du wagon attendant que son père paraisse pour faire monter les cousins et cousines, qui vont devenir des êtres qu'il doit surveiller, protéger, il est responsable de leurs vies et de leurs actes. Ah ! Depuis quinze jours cette responsabilité l'a bien souvent épouvanté !

M. Bernac descend du wagon et, s'adressant à son fils, il lui dit :

– Le compartiment est le quatrième, vous avez des lavabos à droite et à gauche, tu montreras aux enfants les portes dangereuses qu'il ne faut pas ouvrir. Je vais vous quitter. Jean, je te rappelle que nous te confions tes sœurs, tes cousins et tes cousines. Mon ami, M. Lebas, te remettra à Cannes, l'argent qu'il vous faut pour vivre pendant sept jours. Après, chaque lundi, le propriétaire du chalet que vous allez habiter vous donnera l'argent nécessaire pour une semaine, mais il ne faudra jamais aller le trouver un jour

plus tôt ou plus tard, il ne te recevrait pas. Tu te présenteras chez lui tous les lundis à dix heures. C'est compris ?

– Oui papa.

– Eh bien, au revoir mes enfants, bonnes vacances. Il est inutile que vous vous imposiez « la corvée » de nous écrire, vous nous préviendrez si quelque chose de grave se produisait : maladie ou accident. Voilà Jean, un petit carnet où tu noteras les dépenses.

Nos adresses respectives y sont inscrites, tu avertiras tes parents qui devront venir à ton secours. J'espère que vos vacances se passeront bien et qu'aucun de nous n'aura à intervenir. Au revoir !

– Au revoir papa s'écrièrent Jean, Béatrice et Nadine.

Pierre furieux, il ne sait au juste pourquoi, crie :

– Au revoir mon oncle.

Martine et Robichon, tous les deux très émus, murmurent :

– Au revoir mon oncle.

Rapidement, ne voulant pas voir les visages qui s’offrent à lui pour recevoir le baiser du pardon, M. Bernac s’en va à travers la foule des voyageurs, et, bientôt, les enfants le perdent de vue et sa disparition les attriste. Cette fois, c’est fini, fini jusqu’au mois d’octobre, à moins d’une maladie ou d’un accident grave, ils ne reverront plus leurs parents.

La liberté ! C’est un mot magnifique, mais Martine, la raisonnable, pense qu’il faut avoir l’âge de savoir s’en servir.

Massés devant le wagon, les enfants regardent toujours le quai où les voyageurs affluent, espérant apercevoir le chapeau gris de M. Bernac.

Jean, le premier, se ressaisit. Il est le responsable. S’efforçant d’imiter le ton de son père il dit :

– Montons, allons prendre nos places.

Et à sa grande surprise Pierre et Béatrice, les deux qu’il redoute courent vers le wagon avec leurs malles et s’élancent dans le couloir à la

recherche du quatrième compartiment. Robichon, Martine et Nadine, puis Jean montent tranquillement.

Quand ils arrivent, Béatrice et Pierre sont déjà installés. Ils ont jeté sur les banquettes leurs mallettes, et ont pris d'autorité les deux coins fenêtres, les meilleures places.

Jean est indigné de ce sans-gêne.

– Voulez-vous tous les deux quitter ces places, elles sont réservées pour les plus jeunes. Nadine aura un coin et l'autre revient à Robichon.

Mais Robichon, qui redoute toute altercation avec Pierre ou Béatrice s'empresse de dire :

– Je te remercie Jean, je n'y tiens pas, non, pas du tout.

– Eh bien Martine le prendra pour être en face de Nadine qui doit être particulièrement surveillée.

Béatrice, furieuse, riposte :

– Et moi, je ne peux pas la surveiller, c'est ma sœur.

– Peut-être, mais comme tu ne t’en occupes que pour la taquiner, je préfère que Martine assure la surveillance.

Béatrice ricane et se tournant vers Pierre, son complice, elle s’écrie :

– Tu l’entends, il imite les parents, il est ridicule. Viens, on va prendre les coins couloir et de ceux-là on ne nous enlèvera pas. Si tu veux une bataille, Jean tu l’auras.

Martine intervient :

– Laisse-les tranquilles Jean, ils ne méritent pas que tu t’occupes d’eux ; ce sont des égoïstes, tu le sais bien, tu ne les changeras pas.

E, en s’installant dans un coin, Pierre dit :

– Garde tes amabilités, Martine, à Béatrice et à moi elles ne font aucun effet, nous sommes libres, n’est-ce pas, n’empoisonne pas notre liberté.

Décidée à ne pas répondre, Martine avec Jean installent les mallettes, et rappelle qu’il faut laisser des places dans le filet pour les deux voyageurs qui vont venir.

Pierre grogne :

– Alors on va voyager avec des gens qu'on ne connaît pas, ça va être bien agréable.

Et Jean maladroit dans son nouveau rôle profite de cette réflexion pour faire des recommandations.

– Oui, dit-il, il y a deux places louées, donc deux personnes vont les occuper. Je vous demande de vous montrer, vis-à-vis d'eux, bien élevés. N'oubliez pas de vous excuser quand vous passerez devant eux et tâchez, si ce sont des personnes âgées, de leur rendre de ces petits services qui leur seront agréables.

Éclatant de rire Pierre et Béatrice crient ensemble :

– Oui papa.

Désespéré, ayant bien envie d'envoyer à sa sœur et à son cousin quelques bonnes gifles, Jean s'assied près de Martine en disant :

– Ils vont nous offrir des vacances agréables !

– Laisse-les faire ce qu'ils veulent, tâche de les ignorer et n'interviens que pour les bêtises qui

peuvent mettre leur vie en danger.

Cinq minutes avant le départ du train, un monsieur et une dame d'âge respectable pénètrent dans le wagon précédés d'un porteur chargé de grosses valises. Non sans difficulté, elles sont installées dans le filet, et le monsieur qui porte un grand paquet carré s'assied près de Jean, posant avec précaution le paquet sur ses genoux. La dame, assez grosse, se met près de Béatrice et déborde un peu sur la fillette.

– Tu vas être bien encombré, Arthème, je ne veux rien te dire mais tu aurais mieux fait de les laisser à la concierge, le voyage pour toi avec eux sera très désagréable.

– Je m'arrangerai, répond le monsieur, si nous avions eu des coins fenêtres, je les posais sur la table et je ne m'en occupais plus ; au milieu du wagon ce sera plus difficile, mais une nuit est vite passée.

Les enfants ont entendu cette conversation et ils devinent tous qu'« eux » doivent être des animaux, et que ces animaux sont dans le paquet que le monsieur a sur ses genoux. Mais de quels

animaux s'agit-il ? Tous sont désireux de le savoir.

Gentiment, Martine offre :

– Monsieur, voulez-vous que nous levions la table et vous pourrez ainsi poser votre paquet.

– J'accepte, Mademoiselle avec reconnaissance, Pitchoune et Pitchounette sont déjà très affolés, et sur la table ils seront mieux que sur mes genoux.

Et pendant que le train démarre, le monsieur pose son paquet sur la table que Martine a levée. Tous les enfants regardent et Béatrice et Pierre dans leur coin se trouvent bien éloignés du colis mystérieux.

Avec de grandes précautions, le monsieur cale le paquet et tirant une ficelle de la poche de son paletot, il la passe autour du colis et va la nouer après la poignée de la fenêtre.

– Ça ne vous dérange pas, dit-il à Nadine, la ficelle passe bien au-dessus de votre tête. Maintenant qu'il n'y a pas danger de chute, nous allons donner de l'air à Pitchoune et Pitchounette

qui n'ont pas du tout envie de dormir.

Le Monsieur enlève l'étoile noire qui entourait le paquet et une superbe cage dorée apparaît, où deux serins affolés s'agrippent aux barreaux, se jettent sur la balançoire, cherchant un équilibre que la vitesse du train ne leur permet pas de trouver.

– Voyons, mes enfants chéris, s'écrie le voyageur, ne craignez rien, une mauvaise nuit est vite passée et demain vous vous réveillerez au soleil de Toulon qui ne ressemble pas à celui de Paris. Il faut être raisonnable et ne pas ennuyer les voyageurs.

Les voyageurs ne sont pas ennuyés, tous regardent ces compagnons sur lesquels ils ne comptaient pas, et les oiseaux poussent de petits cris étranges dans un compartiment de voyageurs.

– Je laisse le rideau sur leur cage, explique le propriétaire des oiseaux, dès que viendra le contrôleur pour vérifier nos billets, je les cacherai, car Pitchoune et Pitchounette sont des resquilleurs, ils voyagent sans payer leur place.

– Comme mes poupées, dit Nadine qui est en train de sortir d’une mallette cinq de ses filles, les préférées, qu’elle n’a pas voulu mettre dans une malle voyageant dans un fourgon à bagages.

Les huit voyageurs de ce compartiment s’installent pour la nuit. Jean remet à chacun des enfants une couverture. Nadine a emporté celle de ses poupées, mais avant de les coucher sur la table, près de la cage, elle les agenouille pour la prière du soir qu’il ne faut jamais oublier surtout quand on voyage dans une boîte et qu’un mécanicien est sur une machine qui peut avoir tout à coup mauvais caractère, entraînant des conséquences très graves pour les voyageurs.

Les cousins et cousines regardaient les oiseaux dans leur cage, et ils voient Nadine s’appliquer à agenouiller dans un petit espace les cinq poupées, et tous, même les révoltés, pensent à la prière du soir qu’ils ont l’habitude, depuis leur plus jeune âge, de faire avec maman. Pendant deux mois, ils vont prier seuls, à moins que Jean, le responsable, organise la prière en commun, ce qui serait beaucoup mieux, comme cela, personne ne

l'oublierait. Et puis ce serait moins triste, car, c'est inévitable, déjà ils le comprennent, le soir, à l'heure de la prière, ils chercheront maman et son absence leur sera pénible.

Il est probable que ce soir les mamans des enfants partis en vacances « libres », pensent aussi à leurs enfants, qui ont préféré s'en aller sans elles, pour connaître cette liberté que la plupart d'eux réclamaient.

Prière finie, Nadine couche ses filles après les avoir embrassées plusieurs fois, comme fait maman chaque soir, puis, se tournant vers Martine, elle lui demande de l'arranger pour la nuit car le sommeil arrive assez vite.

Martine l'enveloppe dans la couverture, lui met les jambes sur une petite mallette qu'elle a pris soin de mettre entre elles et l'embrasse pour remplacer maman en lui disant :

– Dors vite, ma chérie, quand tu te réveilleras nous serons presque arrivés.

Martine, elle aussi ferme les yeux, elle est fatiguée, un peu désemparée, ce premier jour de

vacances sans ses parents ne lui est pas agréable. Ce soir, elle se reproche d'avoir dit l'an passé à Vittel qu'elle détestait ce pays et que la pluie le rendait inhabitable et, bien des fois, elle a fait la tête, comme dit Robichon.

Faire la tête, c'est se mettre derrière les carreaux du salon de l'hôtel et regarder avec des yeux tristes, des yeux où les larmes sont prêtes à venir, la pluie tomber.

Maman et papa qui n'aiment pas non plus ces journées mouillées ont bien souvent reproché à Martine de ne pas savoir s'occuper pendant les vacances quand le mauvais temps l'obligeait à rester à l'hôtel. Elle pouvait lire, tricoter, jouer à un jeu quelconque avec Robichon et elle ne le faisait pas, préférant regarder le parc sous la pluie, les grandes montagnes entourées de brume, tristes et mystérieuses, qui semblaient s'être emparées du soleil et le retenir prisonnier. Oui, l'été dernier, Martine s'en rend compte, elle a été pour ses parents une grande fille bien désagréable. Son excuse, si elle en a une, c'est que sur vingt-cinq jours de cure, il a plu dix-neuf

jours ; et vraiment tout le monde arrivait à ne plus pouvoir supporter la pluie. Ah ! Martine ne s'endort pas gaiement, ses rêves ne seront pas joyeux, cette première nuit de liberté ne lui donne aucune satisfaction.

Pierre et Béatrice qui avaient déclaré qu'ils liraient jusqu'à minuit, n'ont pas eu la possibilité de faire une lecture tardive, défendue par les parents, le propriétaire de Pitchoune et Pitchounette a demandé la permission d'éteindre la lumière, car ses enfants ne pouvaient dormir sans obscurité.

Personne n'ayant réclamé, la nuit s'est installée dans le compartiment et les yeux se sont fermés, même ceux des révoltés qui voulaient jouir de leur liberté dès les premières heures.

Le train roule, traverse les grandes et petites villes, les campagnes endormies, et très vite s'approche de Marseille, la porte de l'Orient, que les enfants avaient tant envie de connaître. À Marseille, le voyage est presque terminé.

La première, Martine, se réveille un peu engourdie, la position assise ne favorise pas le

repos. Le compartiment que le jour a commencé d'envahir, la surprend d'abord, puis elle se souvient, elle est bien loin de sa jolie chambre d'Auteuil. Elle se penche pour voir Nadine et s'aperçoit que les oiseaux malgré la couverture qui les recouvre ont, eux aussi, aperçu les premiers rayons du soleil, ils sonnent à leur façon le réveil.

Nadine, deux filles dans ses bras, dort paisiblement. Jean, tête appuyée sur le fond du wagon se repose encore en ronflant légèrement, Pierre recroquevillé sur lui-même ne bouge pas. Robichon éveillé les yeux ouverts est occupé par ses pensées et Béatrice ?

Martine se redresse, frotte ses yeux, doutant de ce qu'elle voit : la place de Béatrice est vide !

Martine réfléchit mais ne s'inquiète pas. Béatrice, réveillée de bonne heure, est, peut-être, tout simplement aller faire sa toilette au lavabo. C'est une petite personne très soigneuse qui n'aime pas que ses jolis cheveux blonds, tout bouclés, soient en désordre. Martine attendra patiemment qu'elle revienne pour aller à son tour

faire une toilette sommaire.

Martine écarte le rideau et aperçoit un ciel bleu, des maisons blanches, le train certainement approche de Marseille, dans deux heures tous seront à Cannes avec le beau temps. Quelle joie d'avoir chaque jour du soleil, mais il y a l'installation, le ravitaillement à prévoir, la journée sera bien occupée.

Le temps passe, Martine qui a regardé l'heure s'aperçoit que vingt minutes se sont écoulées depuis qu'elle s'est aperçue de l'absence de Béatrice. Elle pense qu'il faut mieux prévenir Jean, le responsable, afin qu'il aille se rendre compte si sa sœur est encore au lavabo.

– Jean, fait-elle en posant la main sur l'épaule de son cousin, réveille-toi, nous approchons de Marseille.

Le responsable dort profondément. Hier soir, il a tenté de surveiller les enfants confiés à ses soins, mais le sommeil s'est emparé de lui et le premier appel de Martine le laisse endormi. Enfin il reprend conscience, se dresse, et demande tout de suite :

– Que se passe-t-il ?

– Rien de grave, seulement Béatrice n’est pas dans le compartiment. J’ai pensé qu’elle était au lavabo, mais il y a vingt minutes que je me suis aperçue de son absence. Elle est peut-être tout simplement dans le couloir à regarder le paysage, mais je crois qu’il faudrait mieux s’en assurer.

D’un seul bond Jean se lève, franchit toutes les jambes des dormeurs et ouvre assez brusquement la porte du compartiment. Le bruit réveille Pierre qui bafouille en reconnaissant Jean :

– Tu ne peux donc pas nous laisser tranquilles. Mais Jean, déjà inquiet, immédiatement le questionne :

– Où est Béatrice ?

Et furieux d’être réveillé Pierre répond :

– Je n’en sais rien, je ne suis pas un gardien.

Jean ne s’attarde pas à donner la bonne gifle que le garçon mérite, il se précipite vers le lavabo, et, en s’y rendant, il se rappelle les paroles de M. Bernac : « Tu montreras aux enfants les lavabos et les portes dangereuses. » Il

a oublié cette recommandation. Ah ! comme le rôle que son père lui a donné est difficile à jouer.

La porte du lavabo s'ouvre facilement et, affolé, Jean se rend compte que Béatrice n'y est pas. Le couloir est vide, les voyageurs dorment encore. Où est la petite fille ?

Et à sa pensée surgit une idée affreuse. Béatrice, voulant aller au lavabo, s'est trompée de porte et a ouvert celle qui donne sur la voie. La nuit le couloir est peu éclairé. La rapidité du train fait un violent appel d'air, bousculée par le vent, sans se rendre compte du danger, Béatrice est-elle tombée ? Jean ne sait que faire !

Il y a une sonnette d'alarme dans chaque compartiment, la tirer, pour faire arrêter le train et rechercher sa sœur ? À quoi bon, si Béatrice est tombée, il y a longtemps que cet accident est arrivé puisque Martine a attendu vingt minutes pour prévenir Jean. À quelle heure la fillette a-t-elle quitté le compartiment, personne ne le sait.

Jean a quinze ans, mais il n'est qu'un grand gosse et son cœur bondit dans sa poitrine, sa gorge se contracte, ses yeux s'emplissent de

larmes. C'est lui qui a réclamé, voulu des vacances libres, et cette liberté va peut-être causer la mort de sa sœur.

Le front appuyé contre la glace d'une fenêtre du couloir il se sent perdu, perdu, incapable d'avoir une idée raisonnable. Il se redresse, il veut lutter contre cette angoisse qui l'anéantit, il va aller chercher secours près de Martine.

Vite, il regagne le compartiment, entrouvre la porte et fait signe à sa cousine de venir le rejoindre.

Martine attendait, inquiète, le visage convulsé de Jean augmente cette inquiétude.

Et tout de suite le pauvre garçon crie l'affreuse vérité.

– Béatrice n'est pas au lavabo, ni dans le couloir.

Martine tressaille et son inquiétude est telle qu'elle reste un moment immobile, ayant peur d'entrevoir l'accident ! Il faut agir et ne pas se désespérer.

– As-tu été dans les couloirs des autres

wagons ? Béatrice a peut-être voulu s'y promener.

– Non, répond Jean.

– Et le contrôleur, l'as-tu interrogé ?

– Non.

Martine ne fait aucun reproche au pauvre responsable, elle ajoute simplement :

– Viens, nous allons traverser les couloirs et regarder dans tous les lavabos du train, puis nous interrogerons le contrôleur.

Et Martine et Jean traversent les soufflets qui relient les wagons entre eux et commencent les recherches. Les couloirs sont presque déserts, les lavabos aussi, seuls quelques voyageurs qui descendent à Marseille se préparent.

Enfin Martine aperçoit le contrôleur et, vivement, suivi de Jean, qui ne sait plus que faire, elle se dirige vers lui :

– Monsieur, lui demande-t-elle, n'auriez-vous pas vu une petite fille blonde, assez grande, vêtue d'une robe écossaise et d'un chandail rouge ?

Le contrôleur examine d'abord Martine et Jean, puis il se décide à répondre sans aucune amabilité.

– Oui, je l'ai vue.

Quel soulagement pour le responsable !

– Et où est-elle ? crie-t-il d'une voix rauque, étranglée par l'émotion joyeuse qu'il ressent.

– Elle est où je l'ai mise, et il ajoute : elle était quasi une loque quand je l'ai ramassée.

Martine comprend qu'il faut expliquer leur inquiétude :

– Nous dormions tous et nous ne nous sommes aperçus de son absence que ce matin.

– Eh bien, moi je la garde depuis Lyon. Je l'ai trouvée par terre dans le soufflet des premières. Elle saignait du nez, elle était tout étourdie. Quand elle a pu parler, je lui ai demandé où étaient ses parents, à Paris m'a-t-elle répondu, je vais à Cannes, on m'attend à la gare. Alors j'ai pensé que les parents n'étaient pas raisonnables de faire voyager une gosse de cet âge toute seule. Je l'ai installée dans un wagon que des voyageurs

descendus à Lyon, venaient de quitter, elle doit y dormir encore. Elle est dans la voiture près du wagon-restaurant, le troisième compartiment. Vous la prenez en charge, on est bien d'accord.

– Je suis sa cousine et en montrant Jean, Martine ajoute : et voici son frère.

– Ça va, répond le contrôleur en s'éloignant.

Martine et Jean s'en vont bien heureux vers le wagon désigné par le contrôleur, et le frère aîné dont Béatrice s'est si peu souciée, s'apprête à faire de sévères remontrances à la jeune indisciplinée. Tous deux traversent les soufflets qui relient les wagons, ils se rendent compte que le passage n'est pas toujours facile et qu'en pleine nuit Béatrice a dû faire un faux pas qui a provoqué sa chute. Elle saignait du nez, a dit le contrôleur, la pauvre petite a dû avoir bien peur pense Martine.

Le trajet leur semble long, les wagons sont nombreux, enfin voici celui qui précède le restaurant. Le troisième compartiment ! Avec quelle rapidité Jean et Martine franchissent les quelques mètres qui les en séparent. La porte est

ouverte, mais, hélas, Béatrice n'est plus là, seule son écharpe écossaise, oubliée sur la banquette prouve qu'elle y a demeuré.

Cette fois Martine et Jean sont à bout de patience, Béatrice est vraiment insupportable et les vacances avec elle ne seront pas possibles. Tous les deux, sans se le dire, envisagent d'écrire à leurs parents pour refuser de garder plus longtemps une pareille indisciplinée. Où peut-elle être ? Il n'y a plus devant eux que le couloir vide et le wagon-restaurant.

La même idée leur vient. La sonnette annonçant le premier service du déjeuner a retenti il y a quelques minutes. Béatrice, dont le porte-monnaie est bien garni, a dû vouloir se l'offrir. Martine se rappelle qu'elle se montrait très mécontente d'avoir dans une petite mallette un thermos plein de, café au lait et deux croissants, elle désirait prendre le déjeuner au wagon-restaurant, mais ses parents trouvaient cette dépense inutile. Béatrice a certainement voulu profiter de « sa liberté » pour faire immédiatement ce que ses parents lui avaient

refusé. Martine dit à Jean :

– Elle doit être en train de déjeuner bien tranquillement sans se soucier de notre inquiétude. Et Jean, en soupirant, répond :

– Allons nous en assurer.

Il y a deux salles à manger bondées de voyageurs, dans la première Béatrice n’y est pas, mais au fond, près de la fenêtre, rose et souriante, la fillette est en train de tremper un croissant dans un bol de chocolat. Intimidée, Martine ne veut pas traverser le long wagon, elle dit à Jean :

– Va la rejoindre, profite de cette escapade pour déjeuner, il y a une place à côté d’elle ; règle votre dépense à tous deux et ramène-la. Ne lui fais aucune observation, devant tant de monde elle n’osera refuser de te suivre.

Jean, bien qu’en colère, suit le sage conseil de Martine, il se dirige vers sa sœur, et c’est seulement quand il est devant sa table que Béatrice, un peu myope, l’aperçoit. Surprise, mais ne le montrant pas, très aimable, elle dit :

– Toi aussi tu as faim ?

Jean ne lui répond pas et commande un café au lait. Étonnée de ce silence, Béatrice devine que le « responsable » est fâché ; elle reprend :

– Dans deux heures nous serons arrivés. Le voyage n’a pas été fatigant.

Jean voulait suivre le sage conseil de Martine mais il ne peut s’empêcher de dire d’une voix sourde, pleine de colère.

– Pour toi, peut-être.

Et, le bravant, la petite fille répond :

– Tu as raison, j’ai parfaitement dormi. J’étais seule dans un compartiment et j’ai pu m’allonger. Dans cette boîte que nous occupons avec les oiseaux, il n’y a pas d’air respirable.

– C’est pour cela que tu as quitté notre compartiment ?

– Naturellement, j’étouffais.

– Et tu n’as pas, comme d’habitude, pensé un moment à ceux que tu laissais étouffer.

– C’est que cela leur plaisait, ils n’avaient qu’à faire comme moi et chercher une meilleure

installation.

– Ton inconscience est de la bêtise, sans cela tu serais vraiment une fille dépourvue de toute qualité, et tes parents seraient bien à plaindre.

– Je te défends de me dire des choses désagréables, j'étais ici avant toi.

– Peut-être, mais c'est moi qui réglerai la note.

– Avec plaisir, cela me fera une économie.

– Et tu rejoindras avec moi notre compartiment.

– Naturellement. À cause de mes bagages je suis obligée d'y retourner, mais sois certain que je retrouverai sans plaisir ceux qui y sont.

Après cette dernière amabilité, Jean pense qu'il faut mieux suivre le conseil de Martine et s'abstenir de toute conversation avec Béatrice qui, étant libre, refuse d'accepter une observation. « Tel est mon bon plaisir » sera sa devise pendant ces vacances où ses parents lui ont donné ce qu'elle réclamait : « la liberté ».

\*

L'arrivée à Cannes. Un grand monsieur sévère les attendait à la gare. L'installation dans le chalet de la montagne où Béatrice et Pierre réclamaient pour chacun d'eux une chambre particulière avec vue sur la mer, n'a pas été pour le pauvre responsable, une journée très agréable.

Arrivés à midi avec leurs bagages, ce n'est qu'à deux heures que Martine a réussi à faire déjeuner toute la bande. Elle a trouvé dans la cuisine un grand pot de lait, une livre de beurre, deux grands pains et des fruits. Ces provisions dues, probablement, au propriétaire, ont été appréciées par les enfants qui, après cette nuit de voyage, avaient faim et sommeil. Martine leur a conseillé de se reposer dans leurs chambres respectives, une chambre pour les garçons, une pour les filles, et Jean et elle iraient voir comment ils pourraient assurer le ravitaillement du soir et de chaque jour.

Les enfants avaient refusé de suivre ce sage conseil, ils n'entendaient pas être obligés d'obéir,

mais comme il faisait très chaud et que Martine ne s'occupait plus d'eux, les uns après les autres, en se cachant presque, ils ont été s'étendre sur leurs lits.

Le Monsieur sévère, qui les attendait à la gare, leur avait donné de brèves instructions qu'il fallait respecter, ordre du propriétaire.

Dans la grande cuisine, les enfants devaient prendre leurs repas, la salle qui se trouvait en face était réservée pour les jours de pluie. Au premier, à droite, la chambre des filles, avec cabinet de toilette, à gauche la chambre des garçons. Au deuxième étage, deux petites chambres qu'il ne fallait pas occuper car elles ne serviraient que si l'un d'eux était malade, chambre d'isolement.

Dans le jardin, très grand, traversé par un petit ruisseau venant de la montagne, les enfants ne devaient pas s'approcher de la barrière, ni du rideau d'arbustes qui séparait leur jardin de celui du propriétaire. Ils pourraient un jour y apercevoir Taloa, la servante du docteur, une polynésienne venue de Rulina, fille d'un grand chef de ce pays, et qui servait le docteur et le

servirait sa vie durant pour le remercier d'avoir soigné et sauvé son père et son frère, alors que le docteur séjournait à Rulina.

Lundi prochain, dans huit jours, le docteur Melcior recevrait à neuf heures du matin le responsable de cette bande d'enfants sans parents.

Le Monsieur sévère avait donné ces renseignements d'une voix parfaitement désagréable à entendre, et qui faisait comprendre, sans difficulté, qu'il n'avait aucune estime pour les voyageurs qu'il accueillait. Il rendait un service à un ami, mais il n'éprouvait nul plaisir à le rendre. Tous les enfants s'en aperçurent, mais aucun ne voulut en parler, tant l'attitude de ce Monsieur leur avait été pénible.

Martine et Jean explorèrent la montagne pendant que les plus jeunes se reposaient et ils se rendirent compte que les fournisseurs les plus proches se trouvaient à un quart d'heure de leur demeure.

Les prix leur parurent exorbitants et pour vivre pendant la première semaine avec l'argent remis

par leurs parents, il faudrait acheter avec prudence et ne se permettre que le nécessaire ; le superflu, fruits et gâteaux, tout ce qui est si bon, devait être rayé impitoyablement de leurs menus.

Et en remontant vers le clos Saint-Jacques, leur demeure, Martine et Jean, pensaient aux bons repas qu'ils avaient l'habitude de prendre à la table de leurs parents, sans se soucier de ce qu'ils coûtaient.

Naturellement quand les dormeurs furent réveillés, vers quatre heures, ils réclamèrent à manger, Martine leur offrit du pain et du fromage, le chocolat était trop onéreux. Bien entendu ils grognèrent et s'écrièrent que ce n'était pas un goûter de vacances, mais comme ils avaient faim ils le dévorèrent. Repus, ils déclarèrent qu'ils allaient s'évader, découvrir le pays et aller voir cette mer que le jardin dominait, si bleue, si calme, cette mer qui les appelait. Hélas, Martine rappela qu'il fallait s'occuper des malles, faire les lits, puis éplucher les légumes qu'ils mangeraient ce soir.

Quel désappointement ! quelle désillusion ! Ce

ne serait plus des vacances s'il fallait tout le temps, travailler !

Habituellement ils ne s'occupaient pas de ces choses si ennuyeuses à faire, leurs mamans respectives s'en occupaient avec ou sans servante et eux, ne quittaient leurs jeux que pour se mettre à table et dévorer avec tant de plaisir ce qu'on leur servait. Maintenant, c'était bien différent.

Avec mauvaise humeur, ils défirent les malles, rangèrent leurs affaires sans aucun soin, et firent leurs lits aussi mal que possible. Après cela, la corvée des pommes de terre et des haricots verts les attendait, il fallait bien la faire s'ils voulaient dîner ce soir, et ils se rendaient compte que l'air de la montagne leur donnerait un appétit les obligeant à s'occuper de la cuisine. Perspective que Béatrice jugea très désagréable, mais comme elle avait faim elle préféra ne pas discuter.

Libres, ils décidèrent d'explorer d'abord le jardin, la montagne, la mer et la plage, ce serait pour demain.

Nadine refusa de se joindre à eux, sur la terrasse elle voulait installer ses filles fatiguées

du voyage, et qui, elles aussi, étaient en vacances.

Pierre et Béatrice partirent prêts à conquérir ce jardin en pleine montagne qui leur semblait un paradis, Robichon, curieux lui aussi de découvrir de belles choses, les accompagna.

Ils suivirent d'abord un ruisseau, bordé par des plantes et de petits arbustes qu'ils ne connaissaient pas, et ce ruisseau les conduisit à une cascade où l'eau coulait si claire et si brillante que les enfants eurent envie d'en boire, elle ne pouvait être dangereuse, la source certainement était proche. Pierre, le premier, s'agenouilla près de la cascade et tendit la main, quelques gouttes seulement arrivèrent jusqu'à ses lèvres.

L'eau était très froide, il déclara :

– C'est de la glace, je vous conseille de ne pas en boire.

Mais Béatrice voulut elle aussi goûter et elle eut la même désillusion.

– C'est une eau bonne pour faire marcher nos bateaux, dit-elle. Robichon, abstiens-toi.

– Je n’ai nulle envie d’absorber une eau inconnue.

– Monsieur Prudent, s’écria Béatrice, même en vacances et libre, tu vas encore t’abstenir de faire les choses que les parents défendent.

– Naturellement, je ne veux pas être malade, ça ennuerait tout le monde et ce serait pour moi de tristes vacances.

– Raisonnable, toujours raisonnable ! Ah, mon pauvre vieux avec ton bagage « la raison », tu rateras tout ce qui peut t’amuser. Tu as une occasion unique de pouvoir faire ce que tu veux et tu vas tout le temps te rappeler les recommandations des parents. Je me demande pourquoi tu es venu avec nous.

– Papa ne m’a pas donné le choix. Il paraît que l’année dernière pendant la saison de Vittel, vingt-et-un jours de pluie, j’ai fait la tête, sans m’en apercevoir, mais les montagnes sous la pluie sont tellement tristes, qu’on a tout le temps envie de pleurer et papa s’est aperçu que dans mes yeux il y avait aussi de la pluie. Voilà pourquoi j’ai été envoyé avec vous, les rebelles,

– Les rebelles, tu l’entends Béatrice, j’aime assez ce nom-là, il faudra que nous le portions bien. En attendant, Robichon, comme il paraît qu’il ne pleut jamais ici, tu tâcheras de ne pas avoir de pluie dans tes yeux.

Et Robichon en regardant le clair petit ruisseau, la montagne verte et le ciel bleu répondit :

– Il me semble qu’ici on ne doit pas pleurer souvent. Les chagrins, si on en a, sont consolés par tout ce que le bon Dieu vous offre. Ce coin de terre est peut-être l’antichambre du paradis.

Et Béatrice en continuant à grimper cria :

– Robichon, tu n’as pas de composition française à faire, ne la prépare pas.

Et les deux garçons s’élancèrent pour suivre la fillette qui montait par un sentier très raide pour atteindre ce qu’elle croyait le sommet de la montagne.

Essoufflés, les jambes fatiguées, tous les trois arrivèrent sur une plate-forme ronde où des bancs permettaient aux promeneurs de s’asseoir et de

découvrir une magnifique vue.

La Méditerranée, bordée par des villes et une végétation luxuriante, s'étalait devant les enfants bleue, si bleue que Nadine en la découvrant avait dit à ses filles que le ciel était tombé dans l'eau.

L'admiration crée le silence, les enfants admirèrent, puis les yeux de Béatrice quittèrent la Méditerranée et cherchèrent à découvrir le petit chalet où ils étaient installés pour les vacances. Entourées de verdure, elle aperçut deux maisons une grande et une petite ; et devant la grande une large terrasse qu'une femme vêtue de couleurs vives ratissait. Et voici que la fillette se souvient des paroles que le Monsieur sévère leur avait dites. « Un jour, vous pourrez apercevoir Taloa, la servante du docteur. C'est une polynésienne venue de Ruluna, fille d'un grand chef, qui sert le docteur et le servira sa vie durant pour le remercier d'avoir soigné et sauvé son père et son frère, alors que le docteur séjournait à Ruluna ».

Ruluna, polynésienne ! Béatrice n'était pas très forte en géographie !

– Dis donc Pierre, dans quel coin se trouve la

Polynésie.

Pierre qui veut avoir l'air de tout savoir, bien qu'il soit un élève très médiocre, répondit :

– La Polynésie, tout le monde sait que c'est une île.

– Ça se peut, mais où est-elle cette île ? Embarrassé, Pierre ne tenait pas à montrer son ignorance, il répondit :

– Ma chérie, quand on est aussi ignorante que toi, on s'instruit toute seule, tu chercheras ce soir dans une géographie ou dans un dictionnaire tous les renseignements que tu désires avoir sur la Polynésie !

Il était inévitable que Béatrice se mit en colère, elle cria à son cousin tout ce qu'elle pensait de sa duplicité. Pourquoi n'avouait-il pas comme elle, tout simplement, qu'il ignorait où se trouvait cette île, puisque c'était une île.

Robichon sentit la dispute venir, dispute que troublerait le calme qu'il aimait et dont il jouissait particulièrement sur cette terrasse, il dit d'une voix calme :

– La Polynésie est une île qui se trouve dans le Pacifique et je crois bien me rappeler que Ruluna est une des villes de cette île.

– Merci, répondit Béatrice, et ne renonçant pas à se moquer de son cousin, elle ajouta :

– Tu es plus calé que Pierre, le plus mauvais élève de son lycée.

Cette fois, Pierre bondit et se précipita les poings levés sur Béatrice qui n’attendit pas les coups et se sauva en riant. Une poursuite s’engagea, mais Béatrice courait comme une jeune chèvre, et Pierre, un peu gras, était lourd et ne put la rejoindre.

Robichon resta seul sur le banc, bien content de ne pas assister à la bataille. Deux mots étaient restés dans sa pensée : Polynésie et Ruluna et à son tour il aperçut la femme habillée de couleurs vives qui continuait à ratisser la grande terrasse encadrée de fleurs presque pareilles à celles de sa robe.

Il se souvient aussi des paroles du Monsieur sévère : Taloa, fille d’un grand chef, c’est elle

qu'il apercevait. Il désira voir son visage, car il se demandait de quelle couleur il était. Il n'avait rien appris sur les habitants de la Polynésie, car il s'en souviendrait. Il avait une mémoire magnifique, disait Martine qui avait beaucoup plus de mal que lui à faire ses études. Ah ! s'il n'était pas distrait par toutes les idées qui lui passaient par la tête, il serait souvent premier. Mais voilà, quand il était en train de faire un devoir ennuyeux, latin ou math, et qu'un mot, comme la Polynésie par exemple le frappait, il oubliait tout et il imaginait ce qu'il ne savait pas.

La Polynésie, Taloa, la fille d'un grand chef, toute la journée, il ne cessera d'y penser.

Il s'amusa à suivre les gestes de Taloa, elle finit de ratisser, s'approcha de la balustrade et regarda la Méditerranée si belle ce matin. Peut-être en regardant la mer bleue, pensait-elle à cet Océan Pacifique d'où elle venait, à sa maison et à sa famille en Polynésie. Quel grand voyage elle devait faire ! Ah, la reconnaissance lui avait imposé une tâche parfois très lourde.

Robichon se demanda s'il aurait le courage de

tout quitter pour s'en aller en Polynésie afin de prouver qu'il n'oublierait jamais un bienfait. Non, il croit bien qu'au moment de partir, de quitter les siens, il s'accrocherait désespérément à sa maman pour qu'elle ne le laisse pas s'en aller.

Taloea était une héroïne qu'il voudrait bien voir de plus près et au lieu d'attendre ses deux cousins qui devaient se battre quelque part dans la montagne, il quitta le plateau et se rapprocha de la terrasse, oubliant complètement la défense faite.

Doucement, sans cesser de regarder Taloea, il descendit par le sentier qui longeait un petit ruisseau bordé par toutes sortes de fleurs dont il ignorait les noms. Le sentier bifurquait, laissant à droite un étroit sentier conduisant directement à une haie d'arbustes qui préservait des regards curieux le jardin du docteur Melcior : allait-il le prendre ? Il hésita et se souvint de la recommandation formelle ; les enfants ne devaient pas s'approcher du jardin du propriétaire.

Robichon hésita, il n'était pas désobéissant,

mais regarder Taloa de plus près, une minute seulement, pour voir de quelle couleur était son visage, puis s'en aller très vite, petite, bien petite désobéissance.

Robichon ne se souvint pas que toute désobéissance, petite ou grande, est une faute grave qui peut toujours avoir des conséquences ennuyeuses pour celui qui la commet.

Doucement, il se rapprocha de la haie et s'aperçut qu'au milieu il y avait un trou, un arbuste était mort et il n'avait pas été remplacé. En se courbant un peu Robichon se rapprocha, et là, tout près de la balustrade où était appuyée Taloa, il put voir le visage de la Polynésienne. Noir, très luisant, et ses cheveux en partie cachés par un foulard rouge, jaune et vert, étaient aussi sombres que sa figure.

La robe de Taloa avait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et le soleil les rendait éclatantes. La jeune fille, très grande, ressemblait à une belle statue comme il y en avait dans les musées, seulement c'était une statue habillée.

Oubliant toutes les recommandations du

Monsieur sévère, il prit dans sa poche un petit bloc qui ne le quittait jamais, avec crayon accroché au bloc, bien taillé. Vite, il fit quelques traits, pour dessiner cette silhouette, dont plus tard il essaierait de faire un tableau. La jeune fille noire, à la robe éclatante, la balustrade blanche avec les fleurs, le ciel bleu et ce paysage que la mer bordait ! Ah, si Robichon était un grand peintre, il pourrait faire quelque chose de très beau !

Taloa eut-elle le soupçon qu'on l'observait, mais du côté de la haie, elle tourna son noir visage que Robichon, bien caché par un arbuste put voir tout à son aise. Il lui sembla que les yeux de Taloa étaient clairs, et que sa bouche n'avait pas les lèvres épaisses de certaines négresses.

Bien que le visage fut noir, Robichon trouva qu'il était joli, très joli, et si facile à dessiner, nez, bouche, yeux ovale, tout classique. Avec quelle facilité Robichon le dessina.

Mais voilà que la jeune fille sauta avec une souplesse étonnante par dessus la balustrade et courut vers la haie.

Stupéfait, Robichon ne put que dissimuler derrière son dos le carnet, car Taloa, devant l'arbre mort et d'une voix chantante qui ressemblait à un gazouillis d'oiseau, dit :

– « Tamari, harani » et craignant de ne pas être comprise, elle traduit : Enfant de France, toujours curieux, puis trois bonds la ramenèrent sur la terrasse et, en riant, son rire semblait être le bruit d'une cascade, elle s'en alla en courant vers la maison.

Ah ! Robichon ne fut pas fier. Il était pourtant content d'avoir vu cette belle Polynésienne, mais il se rappelait la défense du Monsieur sévère et la voix douce de Taloa avait dit ce qu'il était : Enfant de France, toujours curieux.

Penaud, il quitta la haie et reprit le petit sentier, mais dans le petit sentier il regarda son bloc et jugea avec plaisir que la silhouette de Taloa était campée, bien campée.

Il souhaita que la jeune négresse fut discrète, et qu'elle ne raconta pas au docteur, propriétaire, ce que le petit garçon avait fait. Sa faute, car c'était une faute, pourrait avoir des conséquences

ennuyeuses pour ses cousins et Robichon qui aimait par dessus tout la tranquillité voulait respecter celle des autres.

Dans le jardin, sur la pelouse, devant la maison, il retrouva étendus Béatrice, Nadine entourée de ses poupées, et Pierre, ils crièrent tous ensemble à l'arrivant :

– D'où viens-tu ?

– On t'a cherché dans la montagne, dit Pierre.

– Nous faisons du soleil, ça vous pique, c'est délicieux.

Robichon n'avait qu'un désir, c'était de penser tout à son aise au beau tableau qu'il allait faire. Il s'étendit à son tour sur la terre si chaude qu'elle vous donnait une légère impression de brûlure.

Chose extraordinaire, les révoltés, des bavards, étaient silencieux, seule Nadine murmurait des tendresses à ses filles. Une agréable lassitude envahit les enfants, les endormit presque, et ils ne se rendirent pas compte qu'elle était dangereuse. Ils arrivaient de la ville, dans leurs différentes écoles les locaux

n'étaient pas toujours bien éclairés, car l'éclairage était difficile dans des rues étroites, encombrées de hautes maisons ; se mettre ainsi têtes nues au soleil, le premier jour de leur arrivée, c'était risquer de tomber malades.

Heureusement pour eux, Martine et Jean qui étaient retournés au village pour s'occuper du ravitaillement, revinrent et se souvenant des recommandations de leurs parents, s'écrièrent :

– Voulez-vous vous lever.

– Le premier jour il faut être très prudent avec le soleil.

Bien entendu aucun des quatre n'obéit, Pierre grogna.

– Prière au papa de nous laisser tranquilles.

Béatrice se leva d'un bond.

– Je vais chercher un coin dans le jardin où personne ne m'ennuiera, et elle s'en alla en courant vers une grande allée bordée de magnifiques cyprès et disparut.

Robichon tout à ses rêves de peintre, n'avait rien entendu, rien compris, sinon que le silence

était troublé par des bruits de voix, bien désagréables. Nadine se dressa et demanda :

– Vous croyez que le soleil peut faire du mal à mes filles ?

– Sûrement, répondit Martine, et leurs jolies robes vont toutes être passées.

– Alors, je rentre.

– Mais, reprit Martine, il faudrait s’occuper du dîner, il va bientôt être sept heures et je crois que tous nous désirerons nous coucher de bonne heure. Quel est celui de vous qui, ce soir, va mettre le couvert.

Narquois, Pierre se leva en disant :

– Béatrice, je vais aller la chercher.

Jean devina que ce méchant garçon allait disparaître, lui aussi, et le jardin était grand !

– C’est inutile, répondit-il, c’est toi, qui ce soir mettra le couvert.

Debout, poings sur les hanches, Pierre s’écria :

– T’imagines-tu que tu vas me donner des ordres. Je mettrai le couvert quand cela me plaira

et jamais quand tu me le diras. Écris ce renseignement sur ton petit carnet, et, sans plus attendre il s'en alla vers la grande allée que Béatrice avait prise.

Désespérés, Jean et Martine se rendirent compte qu'eux, les grands, devraient tout faire pour les jeunes qui ne leur en sauraient aucun gré.

Ah ! ce n'était pas agréable de remplacer les parents et leurs vacances seraient de drôles de vacances. Jusqu'à présent la liberté tant réclamée par Jean ne lui avait apporté aucune satisfaction.

Lentement, Robichon se leva et comme il avait entendu la dernière discussion, il dit :

– Ne vous tourmentez pas, Jean et Martine, tous les jours, matin et soir, je mettrai le couvert. Comme cela vous n'aurez rien à demander à Béatrice et à Pierre, ce qui est préférable, car par ce beau temps leurs cris sont bien désagréables à entendre.

Jean accepta, furieux de penser qu'il ne pourrait jamais faire obéir Pierre et Béatrice.

Ils se dirigèrent tous les quatre vers la maison,

Nadine les bras chargés de ses filles, et, très inquiète car ses filles étaient chaudes, fiévreuses, dit-elle, sûrement le grand soleil leur avait fait mal.

À sept heures et demie, Martine, qui avait trouvé dans le placard de la cuisine une grosse cloche, se mit sur le pas de la porte pour avertir que le dîner était prêt. La cloche et la faim firent revenir à la maison les enfants, les deux révoltés descendirent en courant l'allée des cyprès. Robichon sortit d'un buisson de bambous, et Nadine revint avec des roses et du mimosa découverts dans le jardin.

Avait-on le droit de cueillir des fleurs ? Mais le bouquet était si joli que Martine décida de le mettre dans un vase, au milieu de la table.

Contents, ayant terriblement faim, les enfants s'assayèrent et Béatrice, immédiatement, tout en mangeant sa soupe, raconta ce qu'elle avait découvert. Montée dans un arbre, un vieux sapin, dont les branches étaient une confortable échelle, elle avait vu tout le jardin du propriétaire, un merveilleux jardin. Des fleurs partout avec de

grands tourniquets pleins d'eau qui les arrosaient. Dans un coin un bosquet entouré de buissons de roses et au milieu une petite maison ronde, ronde comme le dôme du Sacré-Cœur de Montmartre. Qui habitait cette petite maison ? Ce n'était pas un poulailler ou une niche pour quelque beau chien, non, c'était tout autre chose, mais quoi ? À qui servait-elle, que représentait-elle, elle voulait absolument le découvrir !

Jean rappela la recommandation faite. Ils ne devaient pas s'approcher du jardin du propriétaire et encore moins chercher à découvrir ce qui se passait chez lui.

Méprisante, Béatrice haussa les épaules.

– Mon vieux, s'écrie-t-elle, tu es un garçon paisible, tu n'as pas l'âme d'un aventurier. Heureusement pour moi, je l'ai, et toute découverte me passionne. Réfléchis donc, mon cher, que l'Amérique n'aurait jamais été découverte s'il n'y avait pas eu Christophe Colomb !

Résigné, Jean ne répond pas.

Robichon, qui lui aussi avait cherché à découvrir, baissa la tête, un peu honteux, mais il n'arriva pas à regretter la découverte qu'il avait faite. Taloa, son costume, son beau visage, des choses qu'il ne pouvait oublier, et demain, sur son grand album, avec les couleurs de sa palette, il essaierait de reproduire ce qu'il avait vu, mais il craignait de ne pas réussir.

Le dîner fini, dîner très simple mais copieux les appétits des enfants le réclamaient, ils pensèrent avec plaisir que leurs lits les attendaient. Ce soir ils ne profiteraient pas de la liberté donnée qui leur permettait de se coucher quand ils le désiraient, ils ne liraient pas dans leurs lits, ils dormiraient, déjà leurs yeux se fermaient.

Martine, aussi fatiguée que ses cousins, se leva et dit :

– Rangeons, faisons la vaisselle et allons nous coucher.

– La vaisselle, s'écria Béatrice, c'est nous maintenant qui allons la faire.

– As-tu quelqu’un à nous proposer ? demanda Jean.

– Naturellement non, mais s’il faut faire la vaisselle, le ménage, la cuisine, ce ne sont plus des vacances.

Et tout en débarrassant la table Robichon dit :

– Nous les avons voulues.

Cette vérité obligea les deux révoltés à faire quelque chose ; de mauvaise humeur ils consentirent à essuyer la vaisselle.

En un quart d’heure, tout était en ordre dans la cuisine et, au moment où ils allaient se séparer, Nadine demanda :

– Martine, qui va me faire faire ma prière ?

Cette demande les arrêta dans l’escalier. Jean le responsable trouva que la prière en commun s’imposait.

– Mais nous allons la faire tous ensemble.

– Où ? demanda Martine.

Dans la grande salle qui doit nous servir les jours de mauvais temps, reprit Nadine, j’ai vue

une belle image qui représente la Vierge Marie tenant l'Enfant Jésus et marchant dans une forêt pleine de loups. Les loups, les vilaines bêtes, la regardent passer et ne lui font aucun mal. C'est une belle image, venez la voir et devant elle nous ferons notre prière.

Les grands et les révoltés écoutèrent la petite voix claire et suivirent Nadine qui les précéda dans la salle. Elle les conduisit devant un tableau appelé : La vierge aux loups.

Les portes-fenêtres de cette salle étaient ouvertes, un rayon de soleil pénétrait dans la pièce et éclairait le visage de la Vierge. Oubliant momentanément leurs rancunes les enfants s'agenouillèrent et pensèrent à leurs mamans respectives qui, habituellement, à cette heure étaient près d'eux.

Ils eurent l'impression de la solitude et cette solitude allait durer deux mois ! La liberté, avaient-ils l'âge de la réclamer ?

\*

La semaine a passé, semaine de beau temps, Pierre et Béatrice sont toujours insupportables, mais jusqu'à présent très mystérieux, ils se contentent de faire des bêtises incontrôlables. Ils disparaissent dès le petit déjeuner, rentrent aux heures des repas, obligés d'obéir à une faim qui leur rappelle l'exactitude. Vont-ils à la mer, explorent-ils la montagne, ils ne disent rien, mais continuent à accepter avec tant de mauvaise grâce les obligations ménagères que Martine, parfois, renonce à leur demander l'aide qu'ils doivent donner.

Le lundi qui suit leur arrivée, pendant le petit déjeuner, pris dans la grande cuisine, Jean annonce que ce matin il va se rendre chez le docteur, leur propriétaire, pour aller chercher l'argent de la semaine, car le porte-monnaie du ménage est vide, et il faut manger tous les jours !

Cette vérité ne plaît pas aux enfants. Jusqu'à présent, ils ne s'étaient guère inquiétés de cette question et Jean la leur rappelle à chaque instant. Ils voudraient des fruits à tous les repas,

impossible, l'argent manquerait à la fin de la semaine, et le pain, le beurre, le lait, la viande, les légumes sont des aliments dont ils ne peuvent se passer.

Les premiers jours Béatrice et Pierre allaient faire des achats à la ville voisine, mais leurs portemonnaies se sont rapidement vidés, ils ne croyaient pas que tout était si cher ; maintenant ils n'ont plus la possibilité de faire des dépenses.

Bien que Jean parle d'une question très ennuyeuse, l'argent, toujours l'argent, il en faut bien pour vivre, le repas dans cette grande cuisine pleine de soleil, est très agréable et tous les six sont d'une humeur charmante, il n'y a pas encore eu la plus petite discussion.

Au moment où Nadine demande à Martine de venir avec elle à la plage parce qu'elle veut y conduire ses filles, un coup sec est frappé à la porte de la cuisine. Surpris, tous se taisent, et Jean dit d'une voix claire :

– Entrez..

La porte s'ouvre, et sur le seuil Taloa paraît.

Elle a une belle robe et un beau madras de toutes couleurs ; son noir visage est éclairé par un large sourire qui montre des dents magnifiques, très blanches.

– Bonjour les locataires, dit-elle, je ne veux pas vous déranger, mais M. le docteur m’envoie prévenir le chef qu’il ne pourra le recevoir ce matin. Après le déjeuner seulement, à deux heures. Votre chef est-il là ?

Jean s’avance un peu désillusionné, car il ne sait pas avec quel argent il va acheter les provisions pour le déjeuner.

– C’est moi, dit-il, qui devais aller voir le docteur ce matin. Taloa le regarde et se met à rire.

– Vous chef, reprend-elle, vous n’êtes pas bien grand, vous ne devez pas être fort. Chez nous il faut être grand, gros, robuste pour commander. Est-ce que vos sujets vous obéissent ? ajoute-t-elle en regardant les enfants.

Immédiatement Béatrice et Pierre se lèvent et la fillette s’écrie :

– Nous ne sommes pas ses sujets et nous ne nous lui obéissons pas.

Taloea s'approche de Béatrice, caresse ses jolis cheveux blonds, tout frisés, et répond :

– À Ruluna, mon pays, si vous n'obéissiez pas au chef, vous seriez punis, vous feriez trois jours de travail à la route, c'est dur, après, pour ne pas y retourner, vous obéiriez. Voilà, petit chef, ce qu'il faut faire si vos sujets n'obéissent pas. J'ai un coin de jardin à défricher et je saurai les faire travailler.

Béatrice et Pierre sont furieux, ils se rasseient à table pour finir de déjeuner, bien décidés à ne plus s'occuper de Taloea.

Mais Robichon, qui a tout écouté, se rapproche de la jeune fille.

– Vous ne voudriez pas Mademoiselle Taloea, un ouvrier, sans punition, pour le jardin à défricher, cela m'amuserait de vous aider.

Taloea se tourne vers lui.

– Vous êtes le petit « Tamari harami » et bien, venez demain matin, vous entrerez par l'arbre

mort, mais venez de bonne heure, car il ne faut pas travailler par la chaleur.

Et, tout content, Robichon s'écrie :

– Je serai là demain matin à six heures et j'entrerai par l'arbre mort.

– Parfait, nous ferons ensemble du bon travail. J'ai une pioche et une bêche que vous pourrez facilement remuer. À demain. Au revoir, les locataires de M. le docteur, bonne journée pour vous.

Et Robichon le silencieux, s'écrie :

– Bonne journée pour vous aussi, Mademoiselle Taloa.

Après un geste gentil de la main, la jeune fille quitte la cuisine et s'en va en courant vers la haie où l'arbre mort permet le passage dans l'autre jardin. Taloa disparue, les enfants se lèvent et chacun dit ce qu'il pense. Nadine commence :

– Martine, as-tu bien regardé la robe de Taloa, je voudrais qu'une de mes filles soit habillée comme elle.

– Je la trouve affreuse cette Taloa, s'écrie

Béatrice qui n'oublie pas les trois jours de travail à la route.

Et Robichon avec calme réfute :

– Tu as tort, elle est très belle, et si tu avais le même nez qu'elle, un nez grec, ma chère, tu serais une beauté, tandis qu'avec ton nez un peu écrasé, tu ressembles à un chien carlin.

– Mon nez écrasé, hurle Béatrice, tu l'entends Jean, et qu'est-ce que tu vas faire, petit chef, pour le punir ?

– Tiens, intervient Pierre, voilà que tu reconnais sa puissance, tu cesses d'être intéressante ma pauvre fille.

– Assez de bêtises, interrompt Jean, la seule question importante à discuter, est la question du déjeuner.

– Pourquoi ? demande Pierre, puisque c'est toi qui as l'argent, cela ne nous regarde pas.

– Tu te trompes, cela vous regarde tous, parce que je n'ai plus d'argent, je comptais en toucher ce matin et le garde-manger est vide, aucune provision. Voulez-vous vous passer de déjeuner,

ou avez-vous une idée ?

Les enfants étonnés se taisent, désagréablement surpris, puis Nadine lève sa petite main pour prévenir qu'elle a quelque chose à dire, et sa voix claire, si douce, déclare :

– J'ai vu des petits poissons dans la rivière, peut-être pourrions-nous en pêcher quelques-uns.

– Tu resteras une heure sans bouger avec un bout de fil dans l'eau et malgré ce que tu auras mis à ton hameçon, tu ne les prendras pas, Béatrice et moi, dit Pierre, nous avons déjà essayé.

Robichon intervient :

– Je crois qu'il serait beaucoup plus raisonnable de demander à chacun de nous ce qu'il a encore dans son porte-monnaie, tout cet argent mis ensemble peut, je pense, nous assurer un bifteck et des pommes de terre, car ici nous avons tous faim, ce qui est agréable quand il y a un bon déjeuner.

– Approuvé, répond Jean, que chacun donne ce qu'il possède encore.

Avec un soupir, aucun n'est heureux de cette demande, ils cherchent leur porte-monnaie. Jean a encore quarante francs, Martine trente, Nadine dix, Robichon, le riche, cinquante et Pierre et Béatrice doivent avouer qu'ils n'ont plus rien, ils ont tout dépensé.

– C'est regrettable, dit Jean, nous vous nourrirons, mais si vous recevez quelque argent de vos parents, vous nous rembourserez, nous vous dirons ce que votre déjeuner nous coûtera.

Le repas de midi est assuré, pour ce soir le docteur aura remis l'argent de la semaine et le responsable se promet de faire des économies de manière à avoir toujours devant lui ce qu'il faut pour assurer une journée de nourriture. Comme tout est difficile, compliqué, vraiment Jean ne se doutait pas que ses parents avaient tant de mal à assurer leur vie matérielle de chaque jour.

La décision prise, les enfants se séparent, Béatrice et Pierre honteux, mécontents d'eux et des autres, s'en vont vers leur mystérieuse occupation dont ils ne parlent à personne. Ils disparaissent dans la grande allée des cyprès qui

les cache très rapidement, puis ils tournent à gauche, traversent un petit bois d'eucalyptus et de mimosas et entrent dans un buisson de bambous. Au milieu, il y a une petite plate-forme avec un grand trou. Pierre et Béatrice ont commencé à y creuser un tunnel qui se dirige vers le jardin du propriétaire.

Que veulent-ils faire de ce tunnel bien construit, consolidé avec des planches et des pieux dénichés dans une vieille grange. C'est un travail fatigant, ils ont souvent le corps couvert de sueur, mais rien ne les arrête, ils ont un long tunnel à faire pour atteindre le but qu'ils se sont proposé.

Jean, le chef, qui aimerait bien parfois ne pas en être un, s'en va avec l'argent recueilli au ravitaillement et Martine emmène Nadine et ses filles jusqu'à la plage et en revenant elles prendront des légumes au marché.

Quand tout le monde s'en est allé, Robichon resté le dernier dans la cuisine, c'est son jour de vaisselle, s'en va à son tour pour chercher un coin tranquille où il pourra travailler. Il a son grand

album, ses crayons, il va essayer de composer le tableau qu'il veut faire de Taloa.

À son tour, il prend l'allée des cyprès, cette allée si majestueuse qu'elle semble être la nef d'une église, et au lieu de traverser le bois d'eucalyptus et de mimosas, il prend à droite un sentier qui suit un petit ruisseau, ce sentier l'emmène vers la montagne. Tout là haut il sera seul, il pourra travailler tranquillement sans être dérangé. Pour se souvenir du beau visage, de la silhouette, des couleurs chatoyantes, il faut que rien ne le trouble.

Robichon continue à monter en écoutant la chanson du petit ruisseau qui chante pour les fleurs nées sur ses bords, pour les oiseaux qui lui répondent, et voici qu'il aperçoit sur un plateau, une cabane carrée en bois, avec un toit de feuilles et de palmes, une cabane qui paraît inoccupée et qui a dû servir, probablement, au berger et à son troupeau quand il y avait des bêtes dans la montagne.

Il pénètre dans cette maison par une porte qui ne tient plus guère et s'aperçoit qu'une grande

baie l'éclaire. Une table faite d'une planche posée sur quatre bûches est au milieu, et de gros troncs d'arbres sont des sièges.

Immobile au milieu de la grange, Robichon pense que cette cabane abandonnée pourrait lui servir d'atelier, ses cousins ne doivent pas l'avoir découverte, il pourrait y travailler en paix, et son rêve serait exaucé ; il aurait un atelier comme un vrai peintre.

Robichon le paisible, avec une énergie nouvelle se met à l'ouvrage pour nettoyer et transformer la grange. Des palmes abandonnées dans un coin lui servent de balai, il découvre un grand pot de grès un peu ébréché. Il va vers le petit ruisseau le portant dans ses bras comme un trésor précieux. Il le plonge dans l'eau claire et le grès poussiéreux redevient brillant, il l'emplit d'eau, puis il cueille de ces jolies fleurs aux tons de pastel poussées près de l'eau et dans le vieux pot ébréché un magnifique bouquet s'épanouit.

Robichon émerveillé, le transporte, dans « son atelier » ! Mis au milieu de la table, il transforme la pauvre grange et l'heureux propriétaire

s'assied pour mieux regarder.

Par la grande baie qui n'a plus de carreaux le soleil pénètre et il rend toute chose belle.

La table, dont la poussière a disparu, montre qu'elle est en chêne et, bien frottée, encaustiquée, elle deviendra superbe. Le vase et les fleurs sont une richesse et les grosses bûches, des sièges vraiment confortables.

Sur les murs de bois, Robichon accrochera, à mesure qu'il les fera, ses études, et ici il en fera beaucoup ; dans quelques jours, la grange sera vraiment un atelier.

Ah ! comme il est heureux d'avoir découvert cette grange, et s'il n'avait pas de regret d'être si loin de ses parents il dirait que ce pays, où le ciel est toujours bleu et la montagne toujours verte, est vraiment le paradis.

Croiser ses mains, élever son âme reconnaissante vers Celui qui a créé sur la terre de si beaux pays, c'est obligatoire, et, dans la grange, le futur peintre fait une courte mais fervente prière, puis il se met au travail.

Les croquis étalés devant lui, sur une grande feuille, il commence à jeter quelques traits, il cherche à composer le tableau qu'il veut faire, ce tableau qui représentera Taloa, appuyée à la balustrade du jardin fleuri et regardant la mer.

Son cerveau est en pleine fièvre et sa main obéit, peu à peu Taloa se dresse, élégante et fine, telle que Robichon l'a vue, telle qu'elle est. Les détails de la coiffure, la forme de la robe sont à étudier, Robichon les regardera demain puisqu'il ira aider Taloa à défricher un coin de la montagne. Il s'est proposé avec entrain pour ce travail, heureux de pouvoir approcher son modèle, il pourra ainsi rectifier tout ce qui ne sera pas exact, car il veut que son tableau soit une reproduction parfaite de cette Taloa qu'il trouve si belle.

Et jusqu'à l'heure du déjeuner Robichon travaille, sa montre sur la table, afin de se rappeler qu'il doit aller mettre le couvert vers onze heures et demie, car il est de service aujourd'hui et il ne veut pas contrarier Jean, le petit chef, comme l'appelle Taloa.

À midi, les enfants se retrouvent dans la grande cuisine et le bifteck et les pommes de terre annoncés par Jean sont sur la table avec les deux grands pains qui disparaissent à chaque repas.

Tout le monde est de bonne humeur, même les deux révoltés. En les servant, Martine, la distributrice, leur demande ce qu'ils ont fait ce matin. Nadine s'est baignée, Martine aussi, l'eau était chaude, ont-ils profité de ce beau temps ?

Béatrice répond que pour le moment Pierre et elle préfèrent la montagne où il y a tant de choses à découvrir ! Et la petite Nadine a la curiosité de demander :

– Quelles choses découvrez-vous, il faut nous les montrer, ne pas les garder pour vous, la montagne est à tout le monde.

– Peut-être, répond Pierre, mais ce que nous découvrons pour le moment, c'est à nous, plus tard, nous vous inviterons, si tel est notre bon plaisir.

Et la petite voix flûtée de Nadine s'écrie :

– Tu parles bien, Louis XIV, mais si tu as jamais un royaume, je ne voudrais pas être un de tes sujets.

– Sois tranquille, je les choisirai et je les prendrai plus intelligents que toi.

Jean intervient, trouvant que Pierre est vraiment désagréable.

– Je te rappelle que Nadine vient de terminer sa septième avec cinq premiers prix et que tu ne pourrais pas en dire autant, toi qui es obligé chaque année de subir l'examen de passage que tu as déjà deux fois raté.

– Toi, répond Pierre furieux, tu n'as qu'à t'occuper du ravitaillement et de l'argent, laisse-nous tranquilles.

– Je te rappelle que Nadine est ma sœur et que je ne permettrai à personne de l'insulter. Ne l'oublie pas, car tu pourrais un jour faire connaissance avec mes poings qui sont durs.

Se rendant compte que l'atmosphère agréable du déjeuner a disparu, Martine intervient.

– Jean, ne te fâche pas, Pierre parle souvent

sans réfléchir, mais il n'a pas voulu faire de la peine à Nadine, qui est une si gentille petite fille. Pense à l'entrevue que tu vas avoir avec le Dr Melcior, regarde bien pour nous raconter ce soir tout ce que tu auras vu. J'ai entendu l'autre jour une dame dire chez le boucher que le Clos Saint-Jacques était un véritable musée, un musée colonial, il paraît que le docteur a fait plusieurs fois, sur son bateau, le tour du monde ; depuis son grand chagrin, il voyage beaucoup moins.

– Quel chagrin ? demande Nadine.

– Je ne sais pas, je vous raconte ce que j'ai entendu et naturellement, je n'ai posé aucune question.

– Pourquoi, s'écrie Béatrice, il faut toujours se renseigner sur les gens qui vivent près de vous, d'autant plus que ce docteur est notre propriétaire.

– Il y a des indiscretions que je trouve déplacées. On peut se renseigner sur un événement heureux, mais quand il s'agit de chagrin, il est préférable de se taire, crois-moi Béatrice.

Narquoise, la fillette reprend :

– Tu as tellement d’expériences qu’il est difficile de te croire.

– Écoute ton cœur simplement.

Et Jean en se levant conclut :

– Il faudrait qu’elle en possède un susceptible de s’émouvoir.

Béatrice hausse les épaules et s’en va dans le jardin s’étendre dans un hamac qu’elle a suspendu entre deux arbres. Elle a un livre amusant, un livre sans sermons, toujours difficile à dénicher dans la bibliothèque découverte dans la grande salle et dont les enfants peuvent bénéficier.

Dans son hamac, elle passera les heures chaudes de la journée, et puis, vers six heures, Pierre et elle, iront se baigner, car ils ont travaillé. Le soir, les cousins et cousines ne vont jamais à la plage, ils sont donc libres ; ils peuvent se baigner quand cela leur plait, faire toutes les imprudences. Mais voilà qu’ils éprouvent un drôle de sentiment. En l’absence de leurs parents

qui veillaient sur leurs imprudences, ils n'ont plus envie d'en faire, car s'ils se noyaient, qui donc viendraient à leur secours ? Il ne faut pas que la liberté leur apporte la mort.

À deux heures, un peu ému, Jean se dirige vers le Clos Saint-Jacques. Il ouvre la barrière, une simple barrière peinte en vert ; et s'avance dans une allée de cyprès bordée par d'immenses géraniums en fleur. Cette allée conduit à un escalier de marbre rose, à chaque extrémité des marches, une coupe du même ton contient des bégonias. Dominant cet escalier, une grande maison rose aux volets verts apparaît, entourée de plates-bandes remplies de fleurs aux tons vifs. Le soleil illumine jardin, maison, fleurs, c'est éblouissant, et sur le seuil du perron, Taloa qui porte une magnifique robe verte et grise attend, souriante, elle salue l'arrivant.

– Bonne après-midi, petit chef, M. le docteur va vous recevoir, il est dans la bibliothèque, c'est la pièce la plus fraîche de la maison. Et, précédant Jean qui répond aimablement à cet accueil, elle lui fait traverser un grand vestibule

où Jean aperçoit des armes guerrières qu'il ne connaît pas.

Taloa ouvre la porte et dit :

– Vous pouvez entrer, petit chef.

Jean aperçoit une très grande pièce entourée de bibliothèques et sur un des rayons il voit une file de petits bateaux d'étranges modèles, mais il n'a pas le temps de les examiner car le docteur, qui est assis dans un grand fauteuil de cuir rouge, l'appelle.

– Vous voilà, jeune homme, vous êtes le chef de cette bande d'enfants qui ont voulu vivre libres, sans parents, et qu'ont-ils fait jusqu'à présent de cette liberté ?

Intimidé, Jeun bafouille quelques mots incompréhensibles.

Le docteur Melcior est un grand vieillard vêtu de blanc, sa figure, aux traits réguliers, a l'air taillée dans du marbre et ses cheveux sont de la même couleur, seules dans ce visage, deux taches bleues, ses yeux qui regardent avec la plus grande attention celui que Taloa appelle : petit chef.

Pauvre petit chef, il est bien embarrassé.

– Asseyez-vous, reprend le docteur qui se rend compte de la confusion de Jean.

Et, bien content, le jeune chef s'assied dans un fauteuil rouge en face de celui que ses cousins et lui appellent, le vieux propriétaire grincheux.

Vieux, l'est-il, Jean ne sait pas, le docteur Melcior est une statue vivante, grincheux, il n'en a pas l'air.

– Je vais vous remettre l'argent, reprend-il, que vos parents m'ont envoyé, l'argent d'une semaine, et je vais vous demander, vos parents ont la bonté de le désirer, si ce qu'on vous avait remis pour la première semaine, vous a suffi.

Pour rien au monde, Jean n'avouera que ce matin il était sans argent.

– Oui, docteur, répond-il, tout va très bien.

– C'est parfait. Et les enfants révoltés vous écoutent-ils, ne font-ils pas les pires bêtises ?

Jean ne veut pas mentir à ses yeux clairs qui l'interrogent, il répond :

– Il y en a deux très difficiles, nous les appelons les révoltés, les autres sont gentils, et puis, Martine, ma cousine, est une perfection, et elle m'aide.

– Pourquoi cette perfection est-elle dans votre bande ?

– Elle nous a suivis, elle n'a jamais rien réclamé, seulement elle n'aime pas beaucoup Vittel où ses parents l'emmenaient depuis des années.

– Je la comprends, la montagne sans la mer manque de gaieté, et quel âge a-t-elle cette perfection ?

– Quinze ans, elle veut faire sa médecine et se spécialiser dans les soins à donner aux enfants.

– Une future collègue ! Une fille qui a un but, c'est parfait, vous la félicitez de ma part d'avoir su choisir.

– Oui, docteur.

– Et les deux révoltés, que font-ils ? J'espère qu'ils ne vont pas se lier avec tous les gamins du village, et grossir leur bande qui ravage nos

jardins et nos vergers, j'ai du reste prévenu les gendarmes, ils seront arrêtés, et, sans pitié, je demanderai au tribunal, la maison de correction. Les enfants qui ne respectent pas la propriété d'autrui et qui se permettent de voler fleurs et fruits, ne seront, quand ils seront grands, que des hommes nuisibles. Il faut donc essayer de les redresser dès leur plus jeune âge, et ne pas leur laisser la liberté de tout faire. Mais cela les parents ne le comprennent pas. Prévenez donc vos révoltés que je suis un propriétaire sévère qui ne pardonnera pas.

– Je les préviendrai, répond Jean inquiet, car il ne sait vraiment pas comment Béatrice et Pierre accepteront cet avertissement.

– Et les autres, reprend le docteur, je connais déjà le petit chef, comme Taloa vous appelle, Martine, la perfection, et les deux révoltés, vous êtes six, je crois, il faut me présenter mes autres locataires.

– Il y a Robichon, un garçon de treize ans très paisible, il ne pense qu'à ses dessins, à sa peinture, il veut être un futur peintre et se

promène toujours avec un calepin et un crayon, il a déjà commencé quelques esquisses de M<sup>lle</sup> Taloa, car il veut faire d'elle un grand portrait.

– Voyez-vous cela, ce futur peintre a toutes les audaces et à qui a-t-il demandé la permission ? Taloa est la fille d'un grand chef, ses parents possèdent les plus belles cases de Ruluna et quand le roi reçoit, ce sont ses sœurs qui aident la Reine à servir les invités de sa Majesté.

Jean confus balbutie :

– Je préviendrai Robichon et il détruira les dessins qu'il a faits, si vous le désirez docteur.

– Pas du tout, ce n'est pas cela que je veux. Vous direz au jeune peintre qu'il continue son tableau, mais j'exige qu'il me prévienne quand le tableau sera fini. J'irai le voir ou il me l'apportera.

– Merci docteur, je ferai votre commission, Robichon sera bien content.

– Et le dernier numéro, reprend le docteur, est-ce une fille ou un garçon ?

– C'est une fille Nadine, elle a dix ans et

travaille très bien ; elle a eu cette année cinq premiers prix, elle est notre préférée, tant elle est gentille. Elle est toujours de bonne humeur, chante du matin au soir et raconte à ses poupées dont elle n'a pas voulu se séparer, les plus jolies histoires. Elle est bonne, patiente et très jolie, nous l'aimons tous.

Jean s'aperçoit tout à coup que les yeux bleus qui l'examinaient avec tant d'attention ont disparu, les paupières, de grandes paupières bistres les ont recouverts et le docteur immobile n'est plus, avec ses yeux clos, qu'une vraie statue.

Le silence s'installe dans le bureau et le pauvre Jean est bien embarrassé de sa personne. Ses paroles ont contrarié le docteur. Le visage pâle est ravagé, il était tout à l'heure si paisible !

Le silence se prolonge, Jean vraiment ne sait plus que faire, doit-il s'en aller ou appeler Taloa ?

Le docteur a peut-être un mal mystérieux qui, par instant, le fait souffrir. Jean hésite et puis enfin il se décide à se lever, il va quitter le bureau, mais, hélas, le docteur ne lui a pas encore

remis l'argent, ce soir, et tous les autres jours de la semaine, il a six personnes à nourrir qui ont toujours faim. Tant pis, il va s'en aller, il ne veut pas continuer à imposer sa présence à un homme qui a l'air si malheureux.

Enfin le docteur rouvre les yeux.

– Excusez-moi, mon jeune ami, en vous écoutant, j'ai perdu la notion du temps, vos paroles ont fait jaillir des souvenirs heureux qui sont, hélas, devenus douloureux. Vous direz à la petite fille de dix ans, j'aime mieux ne pas prononcer son nom, que je lui enverrai une poupée qui a appartenu à une petite fille qui s'appelait comme elle, et qui était aussi, intelligente, bonne, jolie. Je suis certain que je lui ferai plaisir et un jour, beaucoup plus tard, avant votre départ, il faudra qu'elle vienne me voir.

Maintenant, ne parlons plus de cet incident. Voici l'enveloppe contenant l'argent de votre semaine, et n'oubliez pas que si l'un de vous était malade, je suis là. Je ne m'absente que pour des promenades en mer et si, pour toute autre chose, vous aviez besoin d'un conseil, n'hésitez pas à

venir me trouver.

Le docteur se lève, il est d'une taille au-dessus de la moyenne, et, debout, il est encore plus imposant. La timidité de Jean est revenue, il prend l'enveloppe, voudrait remercier de l'accueil si paternel, mais il ne trouve pas les mots !

– Je voudrais vous dire... Je désire que vous sachiez que... que...

– Je comprends, répond le docteur, et aussi embarrassé que Jean, il ajoute : il faut faire très attention... à la petite fille de dix ans, soyez prudent avec le soleil et surtout ne la laissez pas se baigner seule. Il y a en Méditerranée des courants parfois dangereux et un... malheur est si vite arrivé, un malheur... vous comprenez.

– Oui, répond Jean, je vous promets que nous serons prudents pour elle et nous ferons très attention au soleil et aux courants. Merci monsieur, vous êtes très bon pour nous.

Et sur le seuil de la porte, le docteur murmure :

– Ne me remerciez pas, j’aime les enfants, je les ai toujours aimés, même... même... après... Au revoir, petit chef.

Brusquement le docteur rentre dans la maison et retourne dans son bureau où Taloa n’a le droit d’entrer que lorsqu’elle est appelée.

Le docteur s’assied devant sa table et reprend un vieux manuscrit qu’il est en train de déchiffrer. Il demande au travail l’oubli, car la visite de Jean a remué en lui des souvenirs qu’il faut laisser ensevelis, s’il veut vivre comme tout homme doit vivre, en travaillant pour le bien de tous.

\*

Depuis quinze jours, Robichon vient tous les matins aider Taloa et bien que le travail soit très dur, il aime ces deux heures que Taloa consacre au défrichage de ce coin de montagne inculte où elle veut planter des arômes, plantes qui poussent toutes seules dans ce pays et qu’elle

vendra aux fleuristes de Cannes.

Robichon pioche, bêche pendant une heure, puis repos d'un quart d'heure. Pendant ce repos, les deux ouvriers mangent de beaux fruits que Taloa a cueillis en venant dans le verger, et ces fruits qui sont encore recouverts de rosée, sont délicieux à consommer. Mais ce qui plaît encore plus à Robichon que les beaux fruits, ce sont les histoires de son pays que Taloa raconte, et ce sont des histoires merveilleuses qui meublent, dit-il, son cerveau de peintre. Elle décrit les forêts qui descendent jusqu'à la mer, les plages de sable fin, lumineux, qui les soirs de lune ressemblent à de la nacre, et les grands récifs roses, en corail, qui plongent dans la mer. Cannes est une belle ville, mais ne peut être comparée à Ruluna.

Cette île est gouvernée par un roi très chrétien qui va à la messe chaque dimanche et qui fait contrôler la présence à l'église de ses sujets. À Ruluna, personne n'a le droit de manquer la messe, ce n'est pas comme en France. Ici, les gens se baignent, se promènent ou vont au cinéma sans penser que le dimanche est le jour du

Bon Dieu, à Ruluna le roi les punirait.

– Quelle punition ? a demandé Robichon.

– Ils sont obligés de travailler sur la route pour qu'elle soit en bon état ou de nettoyer les cases des vieux, des malades, ou de ramasser le coprah, alors ils ne manquent presque jamais la messe.

– Et s'ils sont malades ?

– Tant pis pour eux, ils devront faire trois jours de travail, sans cela les corvées ne seraient jamais terminées, le roi l'exige.

– Il est gentil votre roi, avec lui le peuple est-il heureux ?

Robichon se renseigne. La France est une république et ses parents disent toujours que tout va mal, alors un roi peut-il donner du bonheur à son peuple ?

Sérieuse, Taloa a répondu :

– Notre roi, c'est un grand roi. Je ne sais pas si on l'aime, mais on lui obéit, et comme on le craint aussi, personne ne fait de vilaines choses. Si par hasard, un de nous a une tentation à laquelle il cède, dès que sa famille s'en aperçoit,

ils vont tous ensemble trouver le roi qui le punit, mais il ne le met pas en prison comme ici. Il le donne à deux gardiens qui le font travailler pendant le temps de sa peine, cela le corrige et il ne recommence plus.

Un matin, Robichon a demandé :

– Taloa, décrivez-moi une de vos cases, la plus belle.

Orgueilleuse, Taloa s’était écriée :

– C’est la nôtre. Mon père l’a construite avec mes frères, elle est très solide. Chacun y a son coin et un coffre où nous rangeons nos affaires. Nous pourrions nous asseoir dessus si nous le voulions, mais nous aimons mieux le sol.

– Vous mangez dans cette case ?

– Pas souvent, nous nous installons autour de « l’umu ».

– L’umu ! Qu’est-ce ?

– C’est notre cuisine. Ah ! Une bien plus belle cuisine que toutes celles que vous avez en France. Nous choisissons un joli coin près de notre case, abrité du soleil et du vent par des

bananiers, et puis nous creusons un grand trou dans le sol, nous allumons un feu et nous apportons de grosses pierres. Quand elles sont bien chaudes, nous posons dessus des feuilles de bananiers et les mets que nous voulons cuire, puis nous les recouvrons de feuilles et de terre. Bien tranquillement, notre déjeuner ou notre dîner cuit, nous ne nous en occupons pas.

– C’est très commode, répondit Robichon qui se promet d’essayer d’installer près de son atelier une belle cuisine comme celle que Taloa venait de décrire, et il demanda :

– Que mangez-vous dans votre pays, avez-vous la même cuisine que nous, les mêmes casseroles, la même vaisselle ?

– Non, nous ne connaissons pas vos assiettes, vos bols, nous nous servons, pour les remplacer, de feuilles de bananiers dans lesquelles nous mangeons de délicieuses soupes aux feuilles de laro cuites dans du lait de noix de coco.

– Est-il bon, ce lait, aussi bon que celui de nos vaches ?

Et les mains croisées, les yeux presque clos, Taloa a répondu :

– Bien meilleur, et elle a ajouté : ce qui est de votre pays est toujours supérieur à ce que vous trouvez autre part. À Ruluna, tout est bon, et si frais ! Les marchandises ne traînent pas dans les trains comme en France. Nous pêchons le poisson et nous le consommons une heure après, la même chose pour les légumes, les fruits. Ici, tout me semble fané, sauf lorsque je cueille dans le potager et le verger les légumes et les fruits que nous allons manger. Au Clos Saint-Jacques, M. le docteur et moi, nous ne consommons du poisson que lorsque j’ai le temps d’aller à la pêche. À Ruluna, j’y allais chaque jour parce que mon père voulait des petits poissons rouges à chaque repas, c’était ce qu’il préférait. Je me demande bien souvent, si mes frères ont découvert comme moi, les bons coins pour pêcher sans se donner trop de mal. À Ruluna, en un quart d’heure, votre panier est plein ; ici, la pêche est bien plus difficile.

Emportée par ses souvenirs, Taloa avait complètement fermé les yeux et Robichon

murmura :

– Vous regrettez votre pays, mais vous y retournerez un jour.

– Oui, avait répondu la jeune fille, mais quand j’y retournerai, j’emporterai avec moi mon chagrin.

– Quel chagrin ?

– M. le docteur sera retourné au ciel, nous ne le verrons plus sur la terre et pour moi, ne plus voir chaque jour M. le docteur, sera une chose horrible, je ne veux pas penser qu’elle arrivera. Si vous saviez ce qu’il a fait pour nous, vous comprendriez. Un jour, à Ruluna, un bateau tout blanc est arrivé avec un homme aux cheveux blancs, vêtu de blanc. Nous étions tous accourus pour le voir. C’est si rare qu’un bateau entre dans notre petit port, il y avait cinq ans que nous n’en avions pas vu. Nous étions tous là, avec nos plus beaux « paréos » et chacun de nous portait une palme. Nous voulions faire honneur à notre hôte. Nous avons poussé nos plus beaux cris et puis nous avons commencé nos danses, mais un geste de M. le docteur nous a arrêtés. Dressé sur le pont

de son bateau blanc, silhouette blanche, magnifique, il nous commandait de nous taire avec un geste si énergique que nous nous sommes tus. Et quand il a quitté son bateau et est venu dans l'île, notre roi seul l'a reçu et nous ne l'avons pas accompagné car nous avons tous compris qu'il réclamait le silence et que sans doute il avait avec lui, pour compagnon, un grand chagrin.

Il est resté trois mois à Ruluna, on ne le voyait guère. Sur son bateau, il ne recevait que le missionnaire et notre roi, puis un jour nous avons appris que le bateau blanc et l'homme blanc allaient bientôt s'en aller. Mon père et mon frère sont tombés malades, très malades, les sorciers sont venus, nous avons essayé tous les remèdes qu'ils nous indiquaient ; et puis, ils nous ont déclaré que mon père et mon frère allaient mourir. Alors, désespérée, je suis allée chercher le missionnaire et le missionnaire a rejoint M. le docteur qui allait partir. M. le docteur est venu, il n'a pas voulu que les malades gardassent sur leurs poitrines les queues de cochons, ni qu'ils continuassent à boire l'eau de mer mélangée au

lait de la noix de coco. Il a fait des piqûres et encore des piqûres et il est resté, alors qu'il devait s'en aller.

Mon père, et mon frère ont guéri, et le jour où ils ont pu se lever, mon père a dit au docteur qu'il lui donnait jusqu'à sa mort, sa fille préférée pour le servir. Il pouvait l'emmener sur le bateau blanc. Le docteur ne voulait pas, alors je me suis jetée à ses pieds, je me suis accrochée à ses jambes, et comme je ne parlais pas le français, le missionnaire lui a fait comprendre que je mourrais si je ne partais pas avec lui parce que la reconnaissance m'étoufferait.

Et je suis partie sur le bateau blanc. Il y a déjà cinq ans ! Avec M. le docteur, j'ai appris bien des choses. D'abord le français, je lis et j'écris, et puis un peu de médecine. Quand je retournerai au pays, je serai une savante et je soignerai ma famille, mes amis, tous ceux qui voudront et j'espère qu'ils m'écouteront et qu'ils ne mettront plus, quand ils seront malades, autour de leur cou, des queues de cochons qui doivent pourrir sur leurs poitrines.

Tout content, Robichon s'était écrié :

– Ah ! Taloa, comme vous racontez bien et je voudrais que ma sœur et mes cousins puissent vous entendre. Ne viendrez-vous pas un jour nous voir, goûter avec nous, ce serait si gentil.

– Je demanderai à M. le docteur, et puis je dois porter une belle poupée à la petite fille qui s'appelle Nadine. Je suis en train de blanchir sa lingerie qui n'était plus très propre, quand elle sera prête, je la conduirai chez vous et, ce jour-là, si M. le docteur permet, je resterai. Maintenant, travaillons, nous avons beaucoup trop bavardé aujourd'hui.

Un matin, Taloa annonça à Robichon qu'elle viendrait demain après-midi apporter la belle poupée et des cadeaux que le docteur envoyait à ses locataires.

Et le lendemain est venu. Martine a fait des gâteaux, Jean a acheté du chocolat, une folie, car c'est une grosse dépense, mais il faut bien la faire quand on reçoit une invitée qui arrive avec des cadeaux.

La grande cuisine a été bien astiquée, la table, sur laquelle le goûter est préparé, s'orne de roses entourant les gâteaux et les enfants ont revêtu leurs plus beaux habits, ceux qu'ils mettent pour aller à la messe le dimanche.

À quatre heures, Béatrice qui guette l'entrée de celle qu'elle appelle la négresse, signale que Taloa arrive, les bras chargés, et qu'elle a une robe jaune splendide.

Tous les enfants se rangent devant la maison pour la recevoir.

Les bras chargés de fleurs, de fruits et de la poupée, devant ses jeunes hôtes, Taloa s'incline avec une grâce que Béatrice lui envie, elle qui a des mouvements si brusques que sa mère craint toujours de la voir casser quelque chose.

– Bonne après-midi, dit-elle. M. le docteur m'a permis de venir goûter avec vous et je vous apporte des fruits de son jardin, des fleurs que je cultive et un gâteau comme on les fait en France – car chez nous, on ne connaît pas la pâtisserie – et, pour la petite fille qui s'appelle Nadine, une poupée. Et d'un madras qui la cache, Taloa sort

une belle poupée, habillée comme les femmes l'étaient sous Louis XV, au temps de la monarchie. Éblouie, Nadine, qui n'a aucune de ses filles aussi bien vêtue, s'approche en tendant les mains et Taloa lui remet la poupée en disant :

– M. le docteur m'a recommandé de vous dire que la robe avait été copiée sur une des robes de M<sup>me</sup> de Lamballe, l'amie de la reine Marie-Antoinette. J'ai appris l'histoire de France et je retiens bien les noms.

Étranglée par l'émotion – l'arrivée d'une nouvelle fille, c'est pour une maman, une chose très émouvante – Nadine prend celle qu'elle appelle déjà Princesse, M<sup>me</sup> de Lamballe était princesse, et balbutie :

– Merci ! Oh ! Merci ! Je voudrais bien vous embrasser pour le docteur, vous lui direz que je suis très, très heureuse, ma nouvelle fille est si belle !

Et s'approchant de Taloa, ses petites lèvres roses vont se poser sur la joue noire.

Béatrice murmure à Pierre :

– Nadine a du courage.

– Pourquoi ? Sa peau est bien plus appétissante que la tienne, répond le jeune garçon.

– Merci, s’écrie la fillette, vexée. Il n’y a pas de quoi.

La discussion s’envenimerait si Martine ne conduisait pas Taloa dans la cuisine où le goûter les attend. La jeune polynésienne pose un panier de prunes et un panier de pêches sur la table avec le gâteau qu’elle a fait, et tous s’installent.

Martine sert, et Taloa déclare que la jeune fille est une merveilleuse pâtissière. Quel repas ! Gâteaux, fruits, chocolat, tout est consommé, et la digestion rend les convives gais. Taloa les amuse en leur racontant qu’elle a eu beaucoup de difficulté à se servir d’assiettes, de fourchette, de verre. Chez elle, les feuilles de bananiers remplacent tout l’arsenal de la table, et quand le repas est fini, on jette les feuilles et ainsi on n’a jamais de vaisselle à faire. Mais M. le docteur a voulu que Taloa apprenne à se servir de tous les instruments de la table, beaucoup plus

commodes, dit-il, que les feuilles de bananiers. Ce n'est pas l'avis de Taloa, mais avec M. le docteur, on ne discute jamais : on obéit.

Et Pierre trouve intéressant de s'écrier :

– Moi, je ne lui obéirai pas.

Taloa se tourne vers celui qui vient de parler ainsi, elle l'observe, et tranquillement lui dit :

– Vous feriez comme les autres, petit monsieur, à moins que vous soyiez un méchant garçon.

Confus, Pierre répond :

– Je n'aime pas obéir et, en vacances, je suis libre.

– Libre, reprend Taloa, expliquez-moi donc ce que cela veut dire.

– Eh bien, cela veut dire que je peux faire tout ce que je veux.

– Même des bêtises ?

– Naturellement, c'est ça la liberté !

– Alors... Alors, je pense que les gens intelligents ne doivent pas la réclamer. Les

bêtises, ça ne vous rapporte que des ennuis.

Pierre, furieux, répond :

– Vous n’y connaissez rien.

Martine trouve prudent d’interrompre la conversation ; elle connaît son cousin, quand on n’est pas de son avis, il est facilement insolent. Martine pense que pour distraire Taloa. il faut lui proposer une promenade, ville ou montagne, elle choisira.

Mais voici que Robichon s’avance et dit :

– Taloa, voulez-vous venir voir mon atelier, j’ai achevé hier votre portrait, j’aimerais vous le montrer.

Mon atelier ! Tous les cousins se demandent ce que Robichon appelle son atelier. Ils n’ont pas encore découvert la grange où le jeune peintre s’est installé, et pourtant Pierre et Béatrice passent toute la matinée dans la montagne, occupés, disent-ils, dans une carrière où ils découvrent des choses étonnantes, mais ils ne disent jamais quelles sont ces choses.

Robichon, très content de l’étonnement de ses

cousins, attend leur décision.

Enthousiasmée, Taloa s'écrie :

– Allons voir votre atelier. Et prenant le bras de Robichon, son fidèle compagnon de travail, elle l'entraîne dans le jardin, car elle suppose bien que l'atelier ne se trouve pas dans la maison.

Ils prennent tous la grande allée des cyprès, ce qui inquiète un peu Pierre et Béatrice. En creusant la terre, ils ont fait une importante découverte, dans quelques jours ils la communiqueront à leurs cousins, mais seulement quand tout sera prêt et qu'ils seront complètement renseignés.

Robichon et Taloa qui les précèdent, laissent à gauche le bois d'eucalyptus et de mimosas, et prennent le sentier qui suit le ruisseau, un sentier où les deux révoltés ne viennent jamais, car les rares poissons qui se trouvent dans le ruisseau ne veulent pas se laisser prendre ; et le sentier monte vers la montagne où il n'y a qu'un point de vue à admirer qu'ils connaissent.

Quel atelier, Robichon a-t-il pu installer dans

ce coin désert ?

La grange, inconnue de tous, apparaissant sur la montagne les surprend, un petit jardin l'entoure où le jeune peintre a planté des fleurs trouvées près du ruisseau, qui entourées de soins, ont bien voulu reprendre. Une barrière faite de palmes est une porte qu'avec empressement Robichon ouvre, et Taloa, le peintre l'exige, entre la première, suivie de tous les autres si curieux de découvrir ce que Robichon a bien pu faire de cette cabane en planches.

Un joli gravier recouvre la terre et aux murs sont accrochées toutes les études que le jeune garçon a faites depuis un mois. La grande table, bien cirée, a été mise contre un mur et le portrait de Taloa y est installé.

La terrasse, la maison rose et verte, Taloa avec sa robe multicolore, entourée de fleurs et contemplant la Méditerranée, c'est une belle image, si belle, que la jeune fille, les mains croisées, éblouie, – elle ne se croyait pas si jolie, – dit à Robichon qui attend avec anxiété son jugement :

– Vous serez un grand peintre, il faut me permettre de montrer ce tableau à M. le docteur, il sera si content. C’est sa maison, son jardin et sa petite intendante, quel souvenir ! Vous voulez bien, Robichon ?

Certes, le peintre est flatté, mais ce qui l’étonne, c’est que Jean, Martine, Nadine et les deux révoltés regardent ébahis ce que ce garçon, qu’ils ne jugent pas très intelligent, a pu faire. Ils se moquaient de sa manie de tout dessiner et ne regardaient guère les croquis que Robichon s’amusait à faire.

Silencieux, ils vont examiner les études qui garnissent les murs. Il y a des paysages, des bouquets de fleurs et des croquis d’eux tous, pris souvent quand ils ne s’en doutaient pas. Là, dans la grande cuisine, Martine épluche des carottes, Béatrice dort dans son hamac et, assise au milieu de la pelouse, Nadine, entourée de ses filles, leur raconte quelque belle histoire. Sœur, cousins et cousines comprennent que Taloa a eu raison quand elle a dit à Robichon qu’il serait un grand peintre.

Taloea, ravie, déclare qu'il faut tout de suite apporter ce tableau au docteur et que l'auteur va l'accompagner.

Tous les enfants protestent, Taloea ne doit pas s'en aller si vite.

La jeune fille promet de revenir.

– Souvent, très souvent, demande Nadine.

– Oui, dit Taloea, chaque fois que je le pourrai, mais j'ai beaucoup de travail, la maison est grande, le jardin aussi et les personnes qui viennent pour m'aider ne sont pas sérieuses, alors je dois rester, mais je reviendrai, M. le docteur le permettra.

– Vous ne pouvez pas revenir sans sa permission ? interroge Béatrice.

– Je ne sais pas, répond Taloea, mais s'il m'appelait et que je ne sois pas là, c'est moi qui aurais de la peine, je lui dois tant. Robichon vous racontera la dette que je veux payer et c'est toujours difficile de payer quand un monsieur ne pense qu'à faire du bien et à donner de la joie à ceux qui vivent près de lui. Et se tournant vers

Robichon, elle ajoute : venez avec moi, prenez le tableau, au revoir à tous ceux qui restent et qui m'ont si gentiment reçue.

Et Taloa et Robichon portant le tableau, descendent rapidement le petit sentier. La jeune fille a hâte de connaître l'opinion de M. le docteur.

Bien qu'il aime beaucoup le portrait de Taloa, Robichon est très ému, il se rend compte qu'il n'est qu'un débutant, ayant travaillé sans conseils, et il redoute le jugement de celui que Taloa appelle M. le docteur et dont son cousin Jean a dit qu'il avait eu l'impression en le voyant de se trouver en face d'un grand homme. Ce grand homme va peut-être se moquer de la belle image de Taloa et dire à Robichon qui veut être un peintre, qu'il n'a aucune chance de réussir.

Le jeune garçon suit Taloa, il pénètre avec elle dans le beau jardin, monte l'escalier aux marches de marbre rose, et il est si troublé qu'il n'admire même pas ce qu'il découvre.

Dans le large vestibule, Taloa lui dit d'attendre. M. le docteur doit être dans son

bureau, elle va se renseigner.

Quelques minutes après, la jeune femme ouvre une porte et dit à Robichon d'entrer. Pour retarder le jugement, Robichon ne présente, que le dos du tableau et sa voix tremblante, réussit à dire :

– Bonsoir, M. le docteur, je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir.

– Bonsoir, mon jeune ami. Approchez et montrez-moi ce portrait de Taloa qu'elle trouve si beau ! Mettez-le sur un fauteuil, appuyez-le au dossier, je veux le voir de loin.

Robichon obéit, ses mains sont maladroitement, tant il est ému et Taloa doit l'aider.

Le portrait installé, le petit garçon s'éloigne, et va s'appuyer contre la grande cheminée, il lui semble que ses jambes ne sont pas très solides.

Le docteur, ce monsieur tout blanc, assis dans un fauteuil de cuir rouge est, lui aussi, un beau portrait, et Robichon pense que le peintre qui l'aurait comme modèle ferait un tableau superbe.

Après un examen long et minutieux, le docteur

enlève ses lunettes puis les remet, en prend une autre paire et dit d'une voix grave :

– Petit garçon, comment vous appelez-vous ?

– Robert, mais tout le monde m'appelle Robichon.

– Eh bien ! Robichon, il faut travailler, beaucoup travailler, et si vous acceptez la rude discipline que tout travail impose, avec l'aide de Dieu, vous serez un jour un grand peintre. Taloa me l'avait dit, et elle qui ne connaît pas les horreurs que les jeunes osent appeler tableaux a bien jugé. Avec qui travaillez-vous ?

– Mais, répond Robichon, si heureux qu'il ose à peine répondre, je suis au lycée et je dessine seulement quand mes devoirs me le permettent et pendant mes vacances, je n'ai eu jusqu'à présent que les professeurs du lycée.

– Cela ne suffit pas, j'écrirai à vos parents, il faut que dès à présent vous fassiez de l'atelier tous les jours.

– Oh ! Monsieur, balbutie Robichon, c'est tout ce que je désire, mais papa dit que les artistes

meurent de faim.

– Peut-être, il faudra vous résigner à avoir quelquefois faim, mais vous ferez de belles œuvres qui enrichiront le patrimoine de votre pays. Il ne faut pas travailler seulement pour se nourrir mais pour créer de la beauté. Dieu vous a fait un don, vous n’avez pas le droit de le refuser, vous devez le cultiver. Voilà une leçon bien sévère pour votre âge, plus tard vous vous souviendrez et vous trouverez que le vieux bonhomme Noël, comme les gamins de ce pays m’appellent, a eu raison de vous parler comme je viens de le faire.

– Ah ! Monsieur, répond Robichon ému, vous ne pouvez savoir comme je suis heureux. Être un peintre, pour moi, c’est ce qu’il y a de plus beau sur la terre, et si vous voulez me permettre de vous offrir le portrait de Taloa cela me ferait bien plaisir.

– Je vous remercie Robichon, mais j’ai le portrait vivant que je vois tous les jours, il faut emporter votre tableau à vos parents, et avec un peu d’embarras et d’émotion, le docteur ajoute :

Vous voulez me donner un portrait, j'accepte, mais je voudrais que vous essayez de faire celui de la petite fille qui s'appelle Nadine et que j'aperçois souvent assise sur la pelouse entourée de ses poupées.

Ce tableau-là, me ferait plaisir, oui, très plaisir.

Ces derniers mots le docteur les murmure. Pourquoi est-il si ému ? Et Robichon que cette émotion gagne, répond d'une voix douce :

– Oui, Monsieur, oui, je le ferai.

Le docteur se lève, sa main fait un geste d'adieu et il ouvre une porte qui se trouve derrière son fauteuil et disparaît très vite.

Près de son tableau, Robichon est bien étonné, qu'a-t-il pu dire qui ait mécontenté ou peiné le docteur ? Il demande à Taloa, nullement surprise :

– Pourquoi le docteur s'en est-il allé ?

Et, tout bas, la jeune fille répond :

– Le chagrin a remué son cœur, alors il ne veut pas que nous nous apercevions qu'il y a des

larmes dans ses yeux.

– Quel chagrin ? interroge Robichon.

Il ne faut pas en parler. N’y pensez plus, M. le docteur ne serait pas content si vous étiez triste. Emportez mon portrait, remettez-le dans l’atelier, je retournerai le voir et souvenez-vous seulement qu’il faut devenir un grand peintre.

\*

Un matin de septembre, un matin lumineux où l’aurore est merveilleuse, Pierre et Béatrice se sont levés de grand matin et s’en sont allés dans la montagne en emportant leur déjeuner : pain, chocolat et fruits. C’est aujourd’hui qu’ils vont faire la grande découverte qu’ils montreront demain à leurs cousins.

En se dirigeant vers ce qu’ils appellent la carrière, ils traversent le jardin qui se réveille et, pour la première fois, ils pensent avec regret que bientôt ils seront dans les rues boueuses et grises de Paris, et qu’il faudra, sous la pluie et le vent,

courir pour ne pas être en retard au lycée.

Pour la première fois, au milieu de cette nature qui les entoure, Pierre et Béatrice se rappellent que les lycéens de Paris – peut-être ceux des autres villes sont-ils différents – n’ont dans la rue et dans la cour du lycée, aucune tenue. Se provoquer, dire des injures aux camarades les plus paisibles, c’est la grande joie de la plupart, et ils ne laissent aucun repos à ceux qui ont le désir de venir au lycée seulement pour y travailler.

Pierre et Béatrice ont eu de belles vacances, ils ont été libres, mais ils s’étonnent que cette liberté ne leur ait pas apporté plus de joie. Ils étaient six, et pourtant bien souvent ils se sont sentis seuls, comme abandonnés. Papa et maman étaient loin, bien loin, et cet éloignement leur a paru parfois pénible.

Les premiers jours ils ont été contents, très contents de faire tout ce qu’ils voulaient et de ne plus entendre des observations, mais après ils ont regretté ces observations parce qu’elles étaient faites par maman et que ne plus entendre la voix de maman, ne pas la trouver à la maison au retour

des promenades, son absence à la prière du soir, ce sont des choses auxquelles on s'habitue mal, oui, très mal.

Et Béatrice et Pierre, vacances finies, liberté disparue, seront bien contents de retrouver ces choses, seulement ils ne l'avoueront jamais. Ce sentiment est au fond de leur cœur et ils le cachent, Pierre à Béatrice, Béatrice à Pierre.

Arrivés à la carrière, ils déjeunent. Ils sont sérieux, peut-être émus, ce qu'ils ont déjà découvert et ce qu'ils vont découvrir est probablement le secret d'un autre, mais eux, qui ne respectent pas grand chose, veulent le connaître.

Après avoir pris leur repas, assis sur une pierre que le soleil a déjà chauffée, Pierre se lève et dit :

– Maintenant, ma vieille, on y va, soyons deux Christophe Colomb et découvrons ce que notre propriétaire a si bien caché.

Ils descendent dans le souterrain qu'ils ont creusé, ils y ont découvert une vieille galerie qui relie les deux jardins. Elle était obstruée par des

pierres, de la terre, des racines, ils les ont enlevées. Une planche vermoulue était le dernier obstacle, ils l'ont renversée hier, tard dans l'après-midi. Aujourd'hui, ils vont pouvoir pénétrer dans le jardin du docteur et essayer de voir cette petite maison blanche, entourée de fleurs et de buissons, qu'ils veulent absolument connaître.

Abrite-t-elle un personnage mystérieux, malade, qu'on cache, ou quelque extraordinaire bête que le docteur a rapporté de ses voyages, car Taloa leur a appris qu'il avait été avec son bateau dans tous les pays du monde.

Lampe électrique à la main, Pierre éclaire le chemin, Béatrice suit et, tout à coup, une lueur pénètre, annonçant que le souterrain se termine, le but est atteint. Quelques marches glissantes et les deux complices surgissent dans ce jardin où il leur a été défendu d'aller.

Devant eux, un buisson d'arbustes touffus, au pied de ces arbustes, des fleurs, plus belles les unes que les autres, entourent la petite maison au toit rond, si blanche sous le soleil. Maintenant, il

faut trouver la porte.

Pierre avance doucement en regardant autour de lui, bien qu'à cette heure là il n'y ait aucun danger de rencontrer Taloa ou le docteur. Le coin du parc qu'elle défrichait avec Robichon est depuis longtemps terminé. Ils sont bien seuls dans le jardin du propriétaire et ils pensent, très méchamment, que si le grand bonhomme blanc le savait, il serait furieux.

Voici la porte, une drôle de petite porte en bois sculpté ; ces sculptures représentent un bateau rempli d'enfants. Il y a un bouton, une serrure, probablement la porte est fermée à clé.

Pierre met la main sur le bouton et la poignée tourne, la porte n'est pas fermée. Va-t-il l'ouvrir ? Il hésite, il ne sait pas au juste pourquoi, mais il lui semble qu'il fait une mauvaise action, plus laide que toutes celles qu'il a faites jusqu'à présent.

Béatrice, plus audacieuse, crie :

– Eh bien, qu'est-ce que tu attends ?

Et comme Pierre hésite encore, elle le pousse

et ouvre elle-même la porte.

Et voici que sur le seuil de la petite maison, les deux enfants, immobilisés, regardent le « mystère » qu'ils voulaient tant connaître !

Devant eux, se dresse une statue en marbre rose qui représente une fillette, vêtue d'une tunique blanche et qui tend des roses. La couleur du marbre est si étrange qu'elle donne à cette statue l'apparence de la vie.

En bas, devant elle, une corbeille de fleurs et au dessus une plaque de marbre où sont inscrits ces mots :

« À la mémoire de Nadine Melcior, perdue en mer le 11 septembre 1950 après avoir sauvé trois fillettes qui l'accompagnaient. »

Sur le seuil de la petite chapelle, Pierre et Béatrice sont bouleversés, leurs jambes refusent de les porter et ils tombent à genoux, les mains jointes, honteux d'avoir surpris le secret du docteur, et d'avoir presque profané cette chapelle du souvenir, cachée aux yeux de tous.

Les deux révoltés pleurent et ils ne cherchent

pas à dissimuler leur chagrin. Voilà comment ils ont employé leurs vacances et la liberté, ils sont bien malheureux ! Que vont-ils faire ? Ils ne savent plus, et, à genoux sur les dalles de marbre, devant cette statue rose, ils semblent l'implorer.

La première, Béatrice se ressaisit, ils ne peuvent rester là, si le docteur ou Taloa arrivait, quelle honte ils éprouveraient.

– Allons-nous en, murmure-t-elle à voix basse.

Et en se levant Pierre répond :

– Allons-nous-en.

Lentement, ils quittent la petite chapelle, un grand Christ sculpté à même le bois sur la face intérieure de la porte leur rappelle le signe qu'ils doivent faire. Leurs mains se lèvent et, très graves, ils touchent front, poitrine, épaules avec un recueillement qui ne leur est pas habituel.

La porte fermée ils regardent autour d'eux, puis, en courant, ils regagnent le bouquet d'arbres qui dissimule l'entrée du souterrain. Les marches descendues, ils s'arrêtent, et Pierre dit :

– Il faut tout arranger comme c'était autrefois.

Et Béatrice répond :

– Oui, nous devons réparer.

Avec courage, les deux enfants se mettent à l'ouvrage, mais ce travail est très pénible, maintenant qu'ils ne sont plus soutenus par le désir qu'ils avaient de découvrir l'habitant de la petite maison blanche.

Après trois heures de travail, ils n'en peuvent plus, mais ils sont contents, côté jardin particulier du docteur toute trace a disparu.

Vers onze heures, ils sortent du souterrain, vêtements et mains sales, ils ont voulu aller vite et n'ont pris aucune précaution ; fatigués, les deux complices s'asseyent dans la carrière. Ils sont tristes, bien tristes, si mécontents ! Voici que leur conscience, dont ils n'ont guère l'habitude de s'occuper, parle. Elle leur reproche avec force l'action qu'ils ont commise et qu'ils trouvaient si drôle.

Le propriétaire qui défendait à ses locataires d'approcher de son jardin était un vieux bonhomme qu'il fallait ennuyer, et puis vraiment,

cette petite maison blanche, si bien cachée, semblait les appeler et leur promettre des choses très amusantes. Et cette petite maison n'était qu'une chapelle du souvenir où un papa venait pour revoir sa fille, car l'image était vivante, si vivante. Pierre et Béatrice savent bien qu'ils n'oublieront plus cette statue de marbre rose.

Les deux enfants se taisent, eux, si bavards, ne savent que dire, ce qui se passe dans leurs cœurs, la honte d'une mauvaise action, ce sont des choses dont ils ne parleront pas.

Pierre propose :

– Si nous allions voir Robichon, nous sommes tout près de son atelier.

Et Béatrice accepte, sans discuter, ce qui est rare.

Ils traversent, silencieux, le bois d'eucalyptus et de mimosas et se promettent de ne jamais y revenir. Ce coin du jardin sera pour eux plein de mauvais souvenirs.

Robichon est là et travaille, il accueille gentiment ses cousins.

– Vous venez me faire une visite, asseyez-vous sur mes bûches, vous avez l’air bien fatigué.

– Il fait très chaud, répond Pierre.

– Voulez-vous boire, j’ai des verres, une cruche et l’eau du ruisseau est bonne. Reposez-vous, je vais vous montrer le portrait de Nadine, une commande du docteur, ma première commande.

Nadine ! Ce nom rappelle à Pierre et à Béatrice la triste découverte qu’ils ont faite. Quel malaise est en eux, dont le jeune peintre ne s’aperçoit pas tant il est heureux de montrer son œuvre.

Sur une toile, achetée à Cannes avec ses dernières économies, – la toile et les couleurs coûtent bien cher – il a peint Nadine sur la pelouse entourée de ses poupées. La petite fille est très ressemblante. Mais... mais, ce qui les trouble affreusement c’est qu’ils s’imaginent que le sourire un peu triste de Nadine ressemble à celui de la statue en marbre rose, et la ressemblance ne s’arrête pas là, même coiffure, même ovale un peu allongé de la figure. Est-ce

une hantise, et vont-ils voir sur tous les jeunes visages un trait qui leur rappellera une mauvaise action.

– J’ai fini ce matin, dit Robichon, je l’ai signé comme si j’étais un véritable peintre et j’ai mis la date. Lisez : Robert Daroux, 11 septembre.

Pierre se dresse et s’écrie malgré lui avec violence :

– Il faut enlever cette date.

Robichon étonné, interroge :

– Pourquoi ?

Plus calme que Pierre, Béatrice explique :

– Aucun peintre ne met une date sur un tableau, Robichon il faut l’enlever, crois-nous.

– Je veux bien, je vais l’effacer tout de suite, car je vais porter, aujourd’hui, ce tableau au docteur.

– Non, dit Pierre, pas aujourd’hui, c’est le 11 septembre et je crois..., oui je crois... il me semble, enfin Taloa a dit l’autre jour que cette semaine était pour le docteur une mauvaise

semaine à cause... à cause de son chagrin.

– Elle a dit cela, répond Robichon, comme je suis toujours dans la lune, reproche de Martine, je n'ai pas entendu.

Et Béatrice avec force affirme :

– Oui, elle l'a dit.

– C'est bien, je lui parlerai la semaine prochaine et maintenant il faut aller déjeuner. Pierre, je crois que c'est toi et Béatrice qui devez mettre le couvert.

Les enfants quittent l'atelier et se dirigent vers la maison et bien que Robichon soit toujours dans la lune, il s'aperçoit que les deux révoltés ont quelque chose.

Le déjeuner se passe sans aucune discussion, Béatrice et Pierre se taisent, et après ils font la corvée de la vaisselle et l'épluchage des légumes sans grogner. Jean et Martine s'en étonnent, mais ne font aucune réflexion.

Dans l'après-midi les enfants restent dans le jardin ou s'en vont chacun de leur côté. En général Béatrice et Pierre étant toujours ensemble

personne ne s'occupe d'eux, mais voilà qu'aujourd'hui Pierre demande à Jean qui s'en va à bicyclette s'il peut l'accompagner, et Béatrice veut aller avec Martine et Nadine se baigner.

Que se passe-t-il, les deux révoltés se séparent, ils ont dû se disputer.

Le dîner du soir les réunit et Jean qui se souvient du mystérieux travail dont parlait Béatrice et Pierre leur demande s'ils ont fini et s'ils ne montreront pas leur découverte, puisqu'ils avaient parlé d'une découverte ?

Et brusquement Pierre répond :

– C'était une blague.

Béatrice ajoute :

– Il fallait bien vous occuper.

Mais alors, reprend Jean, que faisiez-vous dans votre carrière où nous n'avions pas le droit d'aller ?

Et comme Pierre ne trouve rien à répondre, Béatrice s'écrie :

– Nous regardions les pierres, il y en a de très

curieuses et nous espérons en découvrir quelques-unes de très belles : rubis, diamant, émeraude.

– Je crois qu’elles n’existent pas dans nos montagnes de France, dit Martine, vous auriez dû vous renseigner.

– Aucune importance, reprend Béatrice, et puis cela nous a amusés. Nous ne nous occupons pas de savoir comment vous passez vos vacances, laissez-nous la liberté de faire ce que nous voulons.

Le dîner étant fini, tout le monde se lève et va sur la terrasse. La nuit est venue, très belle, le ciel est plein d’étoiles, et Nadine qui aime se coucher de bonne heure demande à Martine de faire la prière près des magnolias.

Les enfants s’agenouillent sur la terre encore chaude, ils sont tous recueillis, c’est une si belle église qu’un jardin !

Martine pose les questions de l’examen de conscience : Ai-je bien rempli ma mission envers Dieu, ma mission personnelle, n’ai-je pas quelque

faute grave à me reprocher, ai-je accompli ma mission sociale, ai-je aimé les autres plus que moi-même ? Il semble à Martine qu'un court sanglot a troublé le silence qui les entoure, mais après quelques minutes où les consciences s'interrogent, elle continue la prière demandant à Dieu de pardonner aux coupables qui se repentent.

La prière finie, les enfants font ce qu'ils veulent ; il n'y a pas de règle. Nadine va se coucher avec ses filles qui aiment dormir de bonne heure.

Béatrice s'approche de Martine et lui demande de venir se promener avec elle dans le jardin, il fait si beau qu'elle n'a pas le courage d'aller s'enfermer dans une chambre. Martine trouve ce désir étrange, Béatrice, généralement ne veut se promener qu'avec Pierre, néanmoins, avec sa bonne grâce habituelle, elle accepte. Toutes les deux se dirigent vers la grande pelouse où Nadine aime tant à installer ses poupées, et comme, il y a des bancs, Béatrice y entraîne Martine.

– Asseyons-nous, dit-elle à sa cousine, et si tu

veux m'écouter loin de tous les autres, j'aimerais à te dire quelque chose... comme si tu étais maman... Quand j'ai fait une sottise... une faute grave, j'ai l'habitude de la lui raconter, non pas pour qu'elle me gronde, je me suis grondée moi-même, mais pour qu'elle répare, si c'est possible, ou pour soulager ma conscience, car j'en ai une, bien que tu crois que je n'en ai guère.

Martine comprend qu'il faut être très douce avec Béatrice, la révoltée, qui certainement a aujourd'hui de la peine.

– C'est que ma chérie, répond-elle, pendant ces vacances libres, tu ne nous a pas beaucoup montré que tu en avais une, en dehors de Pierre et de vos mystérieuses recherches, vous ne vous êtes guère occupés de nous.

– Je le sais bien, répond Béatrice, j'ai un mauvais caractère et je suis très égoïste, s'occuper des autres m'ennuie.

– Alors, tu ne seras jamais heureuse. J'ai découvert, toute jeune, et maman m'a aidé à le découvrir que le bonheur des autres vous donne une satisfaction très supérieure à votre propre

plaisir.

– Tu parles comme une bonne sœur.

– Réponse d'une lycéenne qui veut épater les camarades !

– Martine, tu es méchante, tu ne me comprends pas. J'ai de la peine, une grande peine et maman n'est pas là, alors je suis malheureuse, très malheureuse, voilà la vérité.

Malheureuse ! Martine ne peut entendre ce mot sans que tout son être tressaille ; déjà elle se reproche de ne pas s'être aperçue que sa petite cousine avait besoin d'être aidée et consolée. Elle se rapproche d'elle, met le bras autour de son buste et avec affection reprend :

– Veux-tu me dire la cause de ton chagrin ?

– Mais, répond Béatrice avec violence, je n'ai qu'un désir, c'est de te l'apprendre. J'étouffe, tu comprends, et quand je dis à Pierre que je ne peux plus vivre avec un remords, il se moque de moi, m'affirme que c'est une affaire d'habitude et dans quelques jours, prétend-il, je n'y penserai plus. Eh bien, Martine, tant que je n'aurai pas

réparé, et je ne sais pas comment réparer, je ne pourrai plus m'amuser, rire, être comme avant. Ah ! elles sont jolies les vacances !

– Tu as réclamé la liberté et cette liberté ne t'a apporté aucun agrément. Ne t'en étonne pas, je crois que nous sommes tous dans le même cas. Raconte-moi ton chagrin, ta faute, et ici, ensemble, nous prions Dieu pour qu'il nous aide à la réparer. Veux-tu que j'essaie de remplacer ta maman ?

– Oui je le veux, répond Béatrice en baissant la tête, et, loyalement, elle se confesse, comme si elle était dans un confessionnal, à l'église. Elle dit avec quelle joie elle avait entrevu ces vacances sans parents, avec Pierre, le compagnon habituel de toutes ses bêtises. La défense du propriétaire concernant son jardin, lui avait immédiatement donné le désir d'y aller et puis la découverte de la petite maison blanche avait été pour elle le fruit défendu. Il fallait découvrir ce qu'elle contenait, c'était un mystère passionnant, une aventure vécue ; peut-être servait-elle d'habitation à quelque animal étrange ou à une

princesse des îles, cachait-elle un trésor fabuleux ? Pierre et elle avaient voulu savoir.

Elle raconta comment ils avaient creusé la terre, voulant faire un tunnel, puis la découverte du souterrain débouchant dans le jardin du docteur au pied de la petite chapelle.

Elle ne cacha pas leur joie d'avoir réussi, leur impatience et enfin la triste découverte.

Et voilà que depuis celle découverte, Béatrice avoue qu'elle n'a plus de repos, elle voit toujours devant elle la statue rose de la petite fille à laquelle Nadine ressemble.

Elle a tout dit, tout avoué, rien caché à Martine qui remplace maman, et la pauvre Martine est bien embarrassée et se reproche amèrement de n'avoir pas mieux surveillé les deux révoltés.

Elle ne répond pas et réfléchit longuement. Béatrice s'étonne, la fillette espérait des paroles apaisantes et ce silence l'inquiète.

– Martine, dit-elle, tu es fâchée, très fâchée contre moi.

– Non, j'ai de la peine, beaucoup de peine en

pensant à celui qui a perdu sa petite fille en mer, et elle ajoute d'une voix ferme :

– Béatrice, c'est à lui qu'il faut te confesser, tu dois tout lui dire et avec ton argent tu achèteras de belles fleurs que tu porteras à la chapelle du souvenir.

Béatrice se dresse et avec violence, s'écrie :

– Ça, je ne le ferai jamais, j'ai honte et tu voudrais que j'aie étaler ma honte devant celui que j'ai offensé ?

– Oui, je le voudrais.

– Ce ne sont pas des actes que j'ai l'habitude de faire.

– Mais comment agis-tu avec ta maman, quand tu veux réparer une de tes mauvaises actions ?

– Ce n'est pas la même chose.

– Naturellement, car celle que tu as faite ici est peut-être une des plus laides que tu as commises.

– Je le sais bien, tu n'as pas besoin de me le répéter.

– Alors, ma chérie, je n’ai plus rien à te dire. J’ai interrogé ma conscience, je me suis mise à ta place et elle m’a répondu. La réponse ne te plait pas, n’en parlons plus, mais sois certaine que je voudrais t’aider à te libérer et si tu as besoin de moi, tu me trouveras toujours.

Maintenant il faut rentrer car Jean nous attend pour fermer les portes. Disons adieu à cette belle nuit, à ce ciel si plein d’étoiles, dans deux semaines nous ne le verrons plus et demandons ensemble à Dieu qu’il nous dirige et qu’il t’aide à réparer le mal que tu as fait. Avec des remords comme compagnons, tu ne seras plus jamais complètement heureuse, toujours tu penseras à celui que tu as offensé et à la petite Nadine perdue en mer à laquelle tu n’as apporté, comme hommage, qu’une curiosité si vilaine. Sois courageuse, et tu verras que l’effort fait tu retrouveras la paix.

Et déjà moins révoltée, Béatrice murmure :

– Pierre ne le voudra jamais.

– As-tu besoin de t’occuper de la conscience de ton cousin, laisse-le agir comme il veut.

– Mais nous étions deux, aussi désireux l’un que l’autre de connaître le secret de la maison blanche.

– Vous vous êtes mutuellement entraînés. Vous étiez des inséparables, mais je crois que cette alliance n’est pas bonne, vous devriez y renoncer.

– Maman me le dit toujours.

– Et tu ne l’écoutes pas.

– Je déteste obéir et puis en vacances, je me sentais libre de le voir aussi souvent que je voudrais. À Paris, on me le défend, aussi j’étais contente de pouvoir faire ce qu’on me défend.

– Révoltée, toujours révoltée.

Et Béatrice répète ce qu’elle dit souvent.

– J’aime la liberté, avant tout, la liberté.

Et en entrant dans la maison, Martine répond :

– Je crois que pendant ces vacances, la liberté ne t’a pas donné beaucoup de joie.

\*

La dernière semaine des vacances est arrivée, dans huit jours les enfants reprendront le train du soir pour arriver à Paris le matin, à la gare ils trouveront leurs parents. La lettre du papa de Martine était brève, des ordres et aucun mot affectueux. Il est évident que les enfants devront se faire pardonner ces vacances libres qu'ils ont réclamées.

Jean et Martine, les responsables, ont trouvé que la tâche était lourde. Tenir une maison, ravitailler six personnes qui ont toujours faim, calculer ce qu'il faut dépenser par jour pour arriver avec l'argent qui vous est remis ne sont pas choses amusantes, et ils seront bien contents de reprendre leurs études et de ne plus avoir à s'occuper d'enfants pas tous agréables.

Cette dernière semaine les deux révoltés travaillent, Pierre s'est souvenu qu'il avait un examen de passage et il a repris ses habitudes d'écolier, deux heures de travail le matin, deux heures de travail l'après-midi. Lui, habituellement si paresseux trouve maintenant un

certain plaisir à travailler. Pendant l'étude le cerveau ne pense pas et Béatrice dont il ne recherche plus la compagnie lui a dit des choses qu'il veut oublier. Elle voulait l'emmener chez le docteur propriétaire pour lui demander pardon d'être entrés dans la petite chapelle.

Personne n'a su ce qu'ils ont fait, à quoi bon en parler, pourquoi s'en souvenir ? Il faut se débarrasser de ce qui vous ennuie. Pierre s'imaginait que c'était chose facile et il s'est aperçu que la statue rose de la fillette au sourire triste, s'imposait souvent à sa pensée, et quand il se promène dans la montagne, il ne va plus jamais près de la barrière qui sépare les deux jardins, il ne veut plus voir cette petite maison blanche qui les a occupés si longtemps.

Un matin de cette dernière semaine, Béatrice qui maintenant propose toujours à Martine de l'aider, quitte le Clos Saint-Jacques après le petit déjeuner, en annonçant qu'elle descend à Cannes.

– Tu vas te baigner ? demande Nadine, tu ne veux pas m'emmener ?

– Non, répond Béatrice en s'en allant, nous

n'avons plus que dix jours à passer ici, j'ai des courses à faire.

Et rapidement la fillette se dirige vers la ville. Elle va d'abord directement à l'église, les messes du matin dites, le sanctuaire est vide, elle peut prier sans craindre les distractions.

Elle s'agenouille, joint les mains, ferme les yeux et, avec ferveur, demande à Dieu le courage dont elle a besoin ce matin pour faire ce qu'elle veut. Elle, si décidée, si volontaire, se rend compte que pour accomplir certains actes, il faut être aidée et elle est venue à l'église pour implorer cette aide. Courte, mais fervente prière.

Elle se relève, plus forte, et se dirige vers le port. Elle veut revoir les bateaux qui y sont ancrés.

Avec Pierre, ils sont venus souvent les admirer, ils ont envisagé de profiter de l'absence d'un gardien de ces bateaux pour s'y cacher et y attendre le départ. Quelques jours de suite ils les ont surveillés, les bateaux étaient toujours là et l'équipage n'avait pas l'air de se préparer à partir. Un jour, Pierre est monté à bord d'un beau yacht

et il s'est adressé au capitaine. « N'avait-il pas besoin d'un mousse qui désirait s'embarquer ? »

Et après l'avoir examiné attentivement, le capitaine avait répondu :

– En effet, je cherche un mousse, mais il doit être présenté par ses parents.

Et Pierre, un peu honteux, s'en était allé rejoindre Béatrice qui l'attendait avec impatience, espérant se glisser sur le bateau si Pierre y était admis.

Aujourd'hui, elle a honte d'avoir eu ce désir. S'ils avaient réussi, aurait-elle abandonné famille et pays pour s'en aller où ? Cela l'étonne d'avoir eu des idées pareilles, vraiment, pendant ces vacances libres, grisés par la liberté, ils ont été ce qu'on appelle des mauvais sujets. Ils voulaient vivre les aventures lues dans des journaux et des livres sans penser aux conséquences de ces aventures.

Béatrice quitte le port et se dirige vers le marché aux fleurs où toutes les boutiques vous appellent. Roses et œillets sont les reines et les

rois du jour. Émerveillés, les promeneurs s'arrêtent et deviennent des acheteurs.

Sac en bandoulière, la fillette s'approche, passe devant tous les étalages et les examine avec la plus grande attention. Roses ou œillets ? Roses, certainement. Quelques-unes ont la couleur de l'aurore et sont merveilleuses ; elles doivent coûter très cher, Béatrice va en demander le prix.

La marchande la renseigne et elle calcule qu'elle ne pourra en acheter que huit, car elle a dépensé pendant les vacances toutes ses économies, et elle rentrera à Paris, porte-monnaie vide. Qu'importe, elle va donner tout ce qui lui reste, contente de le faire.

Elle s'approche, bien décidée. Elle choisit huit roses couleur aurore et, très aimablement, la marchande lui en donne une qu'elle ne paiera pas. Avec quelques brins d'asparagus, elle lui fait un joli bouquet.

Contente de l'achat qu'elle vient de faire, Béatrice se dirige vers la rue d'Antibes, traverse le passage à niveau et reprend la route qui la conduit au Clos Saint-Jacques. Elle marche

lentement, et plus elle approche, plus elle ralentit son allure, on dirait qu'elle a peine à avancer. Son cœur bat fort, si fort, qu'il lui fait mal, mais cette petite douleur, incompréhensible, ne l'arrêtera pas.

Arrivée devant le beau jardin entourant la maison du docteur propriétaire, elle entre et se dirige vers l'escalier aux marches de marbre rose que Jean et Robichon lui ont décrit. Elle sait qu'en haut de ces marches, une grande terrasse apparaîtra entourée de fleurs, et que la maison rose aux volets verts, est au milieu.

Lentement, elle monte l'escalier. Ses belles roses lui semblent lourdes et, par moment, elle s'arrête connue si elle n'avait plus la force d'avancer. Elle achève péniblement de monter l'escalier.

La voilà sur la terrasse, quelques pas encore et elle sera devant la porte largement ouverte. Maintenant elle souhaite apercevoir Taloa, elle ne peut entrer dans la maison, elle doit y être introduite.

À l'entrée du grand vestibule, elle s'arrête, une

sonnette est à portée de sa main ; doucement elle appuie sur le bouton et attend.

Taloe paraît et reconnaît Béatrice, elle l'accueille gentiment.

– Bonjour, petite demoiselle, que désirez-vous ?

Et Béatrice, d'une voix sourde, répond :

– Je veux voir le docteur.

– Impossible, gentille petite fille, M. le docteur travaille et jamais le matin il ne reçoit, à moins que ce soit un malade.

Et Béatrice, dont le cœur bat si fort qu'il lui fait bien mal, répond :

– La malade, c'est moi, et la main sur le côté gauche, elle ajoute : j'ai là une douleur terrible.

Taloe se rapproche de la fillette et la regarde avec attention. Le visage bouleversé de Béatrice et ses yeux pleins de larmes lui font comprendre qu'elle dit la vérité.

– C'est vous, vous... alors, c'est différent. Entrez dans cette salle et je vais essayer de

déranger M. le docteur, il n'aime pas cela, mais si vous êtes malade il sera gentil, très gentil, ne craignez rien.

Elle ouvre une porte et introduit Béatrice dans une grande salle où tout l'ameublement vient certainement d'Afrique. Somptueux tapis jetés sur des dalles blanches et noires, divans bas entourant la pièce, petites tables, magnifiques plateaux de cuivre, meubles sculptés, grandes vasques remplies de fleurs.

Souvenirs de voyage du grand voyageur qu'a été le docteur Melcior avant son chagrin, chagrin que Béatrice connaît : Nadine Melcior perdue en mer !

Ah ! comme ici cette petite fille s'impose !

Béatrice, depuis des jours, n'a pensé qu'à elle, et aujourd'hui, dans cette maison qui a été la sienne, la petite fille est encore là, près de celle qui vient avouer sa faute pour demander pardon et se libérer.

Après un assez long moment où Béatrice a pu se calmer et reprendre courage, Taloa revient et

annonce que M. le docteur veut bien la recevoir.

Et, précédant la fillette, elle la conduit jusqu'au bureau où le médecin travaille, ouvre la porte et la referme.

Béatrice, toute tremblante, n'ose avancer.

L'homme blanc, comme Pierre l'appelle, est assis devant une grande table où des papiers sont entassés, et il regarde cette petite fille qui paraît si malheureuse.

– Approchez, dit-il, Taloa m'a dit que vous étiez souffrante et que vous désiriez me voir. Vous êtes une de mes jeunes locataires que je ne connais pas encore, comment vous appelez-vous ?

– Béatrice.

– Un bien joli nom. Venez, asseyez-vous dans le fauteuil devant mon bureau et dites-moi où est votre mal ?

Assise dans le fauteuil désigné, son bouquet sur les genoux, Béatrice levant la main, montre son cœur et répond :

– C'est là, mais ce n'est pas une maladie, c'est

le regret... le remords, comme dit Martine, qui me torture depuis plusieurs jours, depuis que nous avons... depuis que j'ai fait... une vilaine action, et c'est pour vous demander pardon que je suis venue.

Le docteur se rend compte que la petite fille qui parle ainsi est très troublée, et comme il est profondément bon, il quitte la chaise qu'il occupait devant son bureau et s'assied dans un fauteuil près d'elle.

– Remettez-vous, dit-il, et voyons clair. Mon enfant, je ne vous connaissais pas, vous n'avez pas dû m'offenser.

El, baissant la tête, Béatrice répond :

– Si, j'ai fait chez vous quelque chose de très mal. Le docteur pense qu'il s'agit de fleurs coupées ou de fruits pris dans le verger et il sera très indulgent pour cette fillette qui vient s'accuser.

– Dites le mal et souvenez-vous qu'une faute avouée avec regret, est toujours pardonnée ; allons, dites-moi vite ce que vous avez fait.

Amicale, la main du docteur s'est posée sur l'épaule de Béatrice et il attend :

– J'ai, reprend la fillette d'une voix tremblante, j'ai voulu connaître le secret de la petite maison blanche, et comme la barrière était trop haute pour la franchir, j'ai creusé un tunnel, découvert un souterrain et je suis entrée dans le jardin... puis j'ai ouvert la porte de la chapelle et... j'ai vu la petite fille que vous avez perdue... Alors, j'ai eu honte, si honte ! Je suis venue pour vous demander pardon et vous apporter les roses achetées avec mon argent pour que vous les lui donniez. Voulez-vous me pardonner ?

La main du docteur a quitté l'épaule de Béatrice. Tout son corps s'est enfoncé dans le fauteuil et, immobile, les yeux clos, il a écouté la confession. Cette chapelle où il ne permet à personne d'entrer, cette chapelle où sont enfermés dans des armoires que Béatrice n'a pas vues, tous les souvenirs, livres et jouets de Nadine, une fillette curieuse a, pendant des jours, travaillé afin d'y pénétrer. Il a de la peine, l'acte de Béatrice est pour lui un sacrilège, car il se

demande ce qu'elle a fait dans la petite chapelle. A-t-elle ouvert les armoires, touché les livres, les jouets ? A-t-elle remué toutes ces reliques qu'il embrasse avec tant de respect, quand il en chasse la poussière ?

– Qu'avez-vous fait dans la chapelle ? demande-t-il.

– Nous nous sommes agenouillés et nous avons pleuré.

– Nous, reprend le docteur, vous n'étiez donc pas seule ?

Décidée à dire toute la vérité, Béatrice répond :

– Non, mon cousin Pierre m'accompagnait, mais c'est moi qui ait voulu découvrir le secret de la petite maison, il m'a aidé à creuser le souterrain.

Après un long silence, le docteur rouvre les yeux et, regardant Béatrice, il parle :

– Mon enfant, la statue que vous avez découverte a été faite par un grand sculpteur italien peu de temps avant la disparition de ma

chère petite fille. Elle se promenait en bateau, sur une mer très calme, avec trois de ses amies, une lame, un courant, on n'a jamais su, a fait tomber les fillettes dans l'eau. Nadine nageait très bien, elle a aidé ses amies, peu expérimentées, à regagner la barque, et au moment où elle venait de faire remonter la troisième, fatigue, crampe ou étourdissement, elle a disparu.

Le bateau qui venait porter secours, contenait de bons nageurs, ils ont plongé, recherché ma petite fille, mais n'ont pu la retrouver ; la mer n'a même jamais rendu son corps. Nadine était trop bonne pour la terre, le bon Dieu l'a rappelée, mais je m'imagine toujours qu'elle peut revenir et sa chambre, ici, est restée telle qu'elle était.

Je vous pardonne, mon enfant. Vous avez regretté votre faute, vous avez été loyale, allez porter vous-même à ma petite fille les roses que vous avez achetées et demandez-lui, à elle, qui est certainement près de Dieu, la consolation pour son père. Allez, Béatrice, relevez la tête et dorénavant réfléchissez avant de faire une action qui vous amuse peut-être, mais qui peut causer de

la souffrance. Il ne faut jamais faire souffrir, en souvenir de Nadine, que ce soit votre règle de vie.

Très émue, les yeux pleins de larmes qu'elle ne cache pas, Béatrice se lève et comme le docteur lui tend la main, elle y met la sienne, toute glacée et tremblante. Le docteur murmure d'une voix douloureuse :

– Allez en paix voir Nadine.

Béatrice quitte le bureau. Dans le vestibule, elle rencontre Taloa qui court vers le téléphone dont la sonnette l'appelle et en passant, elle lui crie :

– Vous êtes guérie, j'en suis sûre, M. le docteur guérit tout le monde. À ce soir, à quatre heures je serai à l'atelier de Robichon...

.....

À quatre heures, tous les enfants et Taloa sont dans la partie du jardin qui entoure l'atelier de Robichon. Avant l'arrivée de ses invités, le jeune peintre a creusé un grand trou dans le sol et y a allumé du feu, puis le feu bien pris, il a posé

dessus de grosses pierres, comme Taloa le lui a indiqué. À côté, la casserole attend car la jeune fille vient faire une soupe à la méthode polynésienne.

Ils arrivent tous ensemble. Taloa avec un grand panier qui contient tout ce qu'il faut pour que cette soupe cuite sur « l'umu », fourneau de son pays, soit parfaite. Ils s'asseyent autour de « l'umu » préparé par Robichon et regardent Taloa sortir les provisions.

– Voici la recette, dit la jeune fille. Dans mon pays, nous faisons cuire des feuilles de taro dans du lait de la noix de coco, j'ai remplacé par des feuilles de fenouil et du lait de vache, et nous allons y faire cuire de petits rougets que j'ai été chercher ce matin. Ici, il n'y a pas de « kumar », ce sont des patates, alors, j'y ajoute quelques pommes de terre ; dans une heure, nous pourrons consommer notre soupe.

Et, s'asseyant à son tour près du foyer, Taloa ajoute :

– Quand vous allez sentir le parfum de la soupe, c'est qu'elle commence à cuire. Je ne sais

pas si vous aimerez ce parfum, mais à moi, cela me rappelle mon pays, tout mon pays.

– Parlez-nous de votre pays, demande Robichon.

Et Taloa, avec un sourire un peu triste, répond :

– M. le peintre est toujours curieux de ce qui se passe en Polynésie ; je lui ai pourtant déjà raconté bien des choses.

– Redites-les à mes cousins.

– Que veulent-ils savoir ? Que la forêt immense, magnifique, va jusqu'à la mer et que le sable est blanc et lumineux. Les rochers énormes ne ressemblent pas à ceux que vous voyez ici, car ils ont une jolie couleur rose. Et puis, volant sur la mer et sur les rochers, nous avons les frégates, de grands oiseaux pêcheurs que les poissons redoutent. Vous, les petites demoiselles, vous voulez savoir comment nous nous habillons ? Nous drapons sur nous des paréos de couleurs vives et nous nous coiffons le dimanche pour aller à la messe d'une manière magnifique, mais

qui demande une longue préparation. Nous savons teindre nos cheveux bien mieux que les coiffeurs de France. Un mois, ils sont jaunes comme votre paille, un autre mois, ils sont rouges foncés. À l'église, toutes ces têtes de différentes couleurs, c'est superbe à voir !

– Vous êtes donc tous des chrétiens ? demande Jean.

– Mais oui, nous avons de bons missionnaires qui sont venus nous expliquer votre religion. Autrefois, nous ne les aimions pas, mais maintenant, nous avons compris qu'ils venaient pour nous faire du bien. Le roi exige que nous les écoutions pour devenir meilleurs.

– Il est gentil votre roi ? demande Nadine.

– Nous avons pour lui beaucoup de respect, mais nous aimons surtout notre reine. Je la connais bien, je l'aidais souvent à servir les dîners quand le roi avait des invités. C'était de bons dîners : soupe aux poissons, cochon de lait et les fruits de notre île. Pas de vaisselle à faire, les feuilles de bananiers remplacent tout ce dont vous vous servez et le repas fini, avec la reine,

nous offrions les feuilles aux poules. Bien souvent, la reine me donnait quelques bons morceaux du cochon de lait pour mes frères, et quand j'arrivais les mains pleines, ils étaient si joyeux qu'ils dansaient en poussant des cris de joie.

– Vous avez plusieurs frères ? demande Martine.

– J'étais la seule fille, l'aînée comme vous dites en France, les garçons m'aimaient bien et m'obéissaient. Ma mère disait toujours qu'elle ne pouvait se passer de moi à cause de ses fils si turbulents, ils inventaient les pires sottises, mais j'arrivais toujours à temps pour empêcher qu'elles ne deviennent dangereuses. Maintenant, ils sont grands, ils doivent travailler, alors ma mère est plus tranquille.

– Que font-ils ?

– Ils cultivent la terre très fertile, nos légumes poussent vite, ils ramassent aussi le coprah et vont quelquefois à la pêche, le poisson est très abondant.

– Et votre père, que fait-il ?

– C’est un grand chef, il travaille avec le roi afin que dans l’île tout le monde soit heureux. Ce n’est pas comme en France, nous n’avons pas tout ce que vous possédez, mais nous sommes libres, plus gais, plus contents. Nous avons le temps de regarder les beautés de notre île, nos belles forêts, notre mer parfois bleue et rose. Le soleil est notre grand ami, tous les soirs avec mon père, devant notre case, nous le regardions disparaître. C’est là qu’un soir, j’ai appris mon départ avec M. le docteur.

– Vous avez eu de la peine, dit Jean. Quitter son pays, ce doit être bien pénible.

– Ce n’est pas le pays, répond Taloa. Quand on est jeune, je crois que nous désirons tous voyager, mais quitter ses parents, penser que pendant votre absence, ils peuvent être malades, mourir, et qu’on ne les reverra plus jamais qu’au ciel, c’est ça qui m’a fait tant de mal, et surtout parce que je voulais cacher mon mal. M. le docteur ne devait pas s’apercevoir que j’avais du chagrin, beaucoup de chagrin. Mais il l’a bien

deviné, et il a été bon pour moi, bon, si bon. Lui, connaît la peine, alors il vous console sans vous parler de ce qui vous fait mal. Malgré tout ce qu'il a pu faire pour moi, bien que je sois en France depuis déjà longtemps, je ne peux oublier mes parents, et quand je pense à eux, j'ai toujours la même douleur, là, dans mon cœur. Vous devez me comprendre, vous qui êtes aussi séparés de vos parents.

Les enfants ont baissé la tête, ils se taisent, sauf Nadine qui murmure :

– Oui, moi aussi, j'ai mal dans mon cœur quand je pense à maman et papa et je suis bien contente de les retrouver la semaine prochaine. Oh ! Pardonnez-moi, Taloa, d'avoir dit cela, car vous ne retrouverez pas vos parents la semaine prochaine, alors, sans le vouloir, j'ai augmenté votre peine.

– Non, petite fille, répond Taloa, rassurez-vous, je m'abandonne à la volonté de Dieu, je reverrai mes parents quand Il le voudra. Peut-être, un jour, M. le docteur reprendra son bateau et il m'emmènera, alors ce sera un beau voyage.

– Ah ! S’il pouvait me permettre de l’accompagner, s’écrie Pierre, s’il a besoin d’un mousse, pensez à moi.

Taloa le regarde et lentement répond :

– Je crois que vous ne savez pas obéir, et avec le docteur, il faut obéir.

– J’obéirai.

– C’est facile à dire, moins facile à faire.

– Bien jugé Taloa, Pierre est un révolté de naissance.

– Je m’en doute, répond Taloa en riant, mais sentez-vous le parfum de la soupe, nous allons bientôt pouvoir dîner. Ne pensons plus à nos chagrins ni à nos défauts. À Ruluna, nous sommes toujours de bonne humeur, imitez-nous.

Les enfants ne demandent pas mieux que d’oublier la peine que, sans s’en douter, Taloa leur a faite. Volontairement, ils ont voulu quitter leurs parents pour être libres pendant leurs vacances et cette liberté, malgré la beauté du pays dans lequel ils vivaient, ne leur a pas apporté à chacun la joie qu’ils attendaient.

– Nous allons chanter et danser, reprend Taloa. Pendant ce temps-là, la soupe finira de cuire. C’est tout le dîner, mais vous verrez qu’après ce potage, vous n’aurez plus faim.

Elle se dresse et, détachant le madras qui entoure sa tête, s’écrie :

– Je commence, tapez en mesure dans vos mains, suivez la chanson, c’est très facile, et se couvrant la tête et la moitié du visage, elle ajoute : je vais danser la danse du voile, c’est notre bonne reine qui me l’a apprise ; toute petite, je la dansai quand le roi avait des invités.

Et Taloa commence à émettre des sons doux et prononce des mots qui n’ont pour les enfants aucun sens. Lulu... lua... ulupapa... mais peu à peu la danse, lente au début, change. Taloa bondit, le voile tourbillonne, la voix devient haletante, elle crie plus qu’elle ne chante, puis après avoir tourné sur un seul pied pendant longtemps, elle tombe sur le sol, la tête couverte du voile, épuisée, mais heureuse. Pendant un court instant, elle s’est cru à Ruluna. au milieu des siens.

Les enfants l'applaudissent, enchantés, et avouent qu'ils ne connaissent aucune danse aussi belle que celle de Taloa. La jeune fille se redresse. Maintenant, la soupe est cuite ; il faut la consommer. Elle va prendre dans le grand panier qu'elle a apporté, bols et cuillers, parce que, ajoute-t-elle en riant, les Français ne savent pas se passer de tous ces ustensiles.

La soupe est jugée excellente et les enfants emporteront la recette à Paris pour la faire apprécier par leurs parents. Tous, même Béatrice et Pierre, se promettent d'avoir pour ceux qu'ils ont voulu quitter, tous les attentions. Taloa leur a rappelé que pendant leur absence, l'un d'eux pouvait être malade et s'en aller chez le bon Dieu. Quel chagrin eût été le leur, ils n'auraient jamais pu se consoler.

À la fin des vacances, ils ont compris qu'ils avaient mal agi, et que chacun devait s'efforcer de faire oublier à leurs parents, un acte dont ils n'étaient pas fiers.

Déjà, Béatrice s'occupe d'améliorer son caractère. Les paroles du docteur doivent devenir

sa règle de vie : « Il ne faut jamais faire souffrir. » Et, dans la chapelle, en offrant ses roses à la petite fille, trop bonne pour la terre, après lui avoir demandé la consolation pour son papa, elle lui a promis qu'elle allait essayer de devenir meilleure.

Pierre a-t-il lui aussi été touché par la grâce, mais il s'est mis à travailler pour ce fameux examen de passage, qu'il veut absolument réussir pour montrer à ses parents qu'il a su profiter de la liberté qu'ils lui ont donnée.

Jean, l'organisateur de la révolte, a fait tout ce qu'il a pu pour remplacer les absents, mais il est bien content que sa tâche se termine. Il ramène sœurs et cousins en bon état, et il se promet de ne plus jamais réclamer cette liberté qu'il voulait avoir sans la connaître. Martine l'a beaucoup aidé et sans elle il ne serait pas arrivé à maintenir entre eux l'harmonie ; il est brusque, parfois violent et, au début, avec maladresse, il voulait imposer l'autorité que son père lui avait donnée en le nommant responsable de tous ces enfants sans parents.

La douce Martine pense aussi au retour avec joie. Elle n'a guère profité des vacances, la maison était lourde, six personnes à nourrir qui avaient toujours faim, et Nadine, un peu perdue sans sa maman ne voulait pas la quitter. Heureusement que le beau pays l'a enchantée : un ciel toujours bleu, un soleil éclatant, dont il faut pourtant se méfier, des fleurs et des fruits merveilleux, et une mer rarement méchante où on peut toujours se baigner. Dans cette montagne verte, avec ses parents, les vacances auraient été bien agréables. Regrets et désir de donner à son père et à sa mère tant de satisfaction qu'ils oublieront le vilain visage que l'an passé, à Saint-Nectaire, elle leur a parfois offert.

Taloo, la première, se lève. Elle doit rentrer, M. le docteur peut avoir besoin d'elle. Il y a encore six jours avant le départ, elle sait que M. le docteur va inviter ses locataires à goûter pour les connaître tous, elle viendra probablement demain porter l'invitation.

Les enfants la remercient et l'accompagnent jusqu'à l'entrée du jardin ; en revenant vers la

maison, Béatrice s'approche de Martine et passant son bras sous le sien, elle murmure :

– Tu seras contente d'apprendre que je suis libérée, en paix avec ma conscience.

Martine se penche et tout comme une maman l'aurait fait, elle embrasse le front de celle qu'elle n'appellera plus : une révoltée.

\*

Le lendemain du goûter fait par Taloa, Nadine se lève dolente, elle a mal au cœur. Martine ne s'inquiète pas et accuse la soupe polynésienne. Béatrice offre son hamac et la petite fille installée avec ses poupées. Martine va faire du bouillon de légumes, cet après-midi, Nadine sera très bien.

La matinée se passe : ménage, ravitaillement, préparation du déjeuner, puis il faut penser au départ et commencer les malles, ce que tous font avec entrain. De temps en temps, l'un d'eux va voir Nadine qui dort profondément avec sa poupée favorite, la Princesse, dans les bras.

À midi, elle dort encore. Martine va la réveiller pour lui faire boire une tasse de bouillon.

Mais Nadine, réveillée, paraît inconsciente, elle est très rouge, a la respiration courte, et haletante, et ne répond à Martine que par un mot :

– Maman.

Sans doute elle a de la fièvre et cette indigestion qui se prolonge commence à inquiéter sa cousine. Il faut enlever la petite malade du hamac et la coucher dans son lit, puis, peut-être, appeler le docteur pour la première fois, car jusqu'à présent aucun enfant n'a eu une indisposition. Brûlures par le soleil, bains trop longs qui les fatiguaient, imprudences qui n'ont eu aucune suite. Et comme Nadine s'est endormie, Martine sort de sa chambre pour prévenir Jean, le responsable.

Pauvre responsable qui était si content de terminer les vacances sans gros ennui.

La décision est bien vite prise, il faut aller chercher le docteur qui ne refusera certainement

pas de venir, Robichon va aller le prévenir.

À peine la petite transportée dans sa chambre, toujours inconsciente, que le docteur Melcior arrive. Il ne répond pas au bonjour de Martine qui s'excuse de l'avoir dérangé. Il s'approche du lit où est Nadine.

Il la regarde longuement, puis s'agenouille et sa main qui paraît trembler prend le poignet de la petite fille ; tout de suite, il se rend compte que le pouls de la malade est terriblement agité avec des arrêts brusques qui l'inquiètent.

Écartant le drap, le docteur palpe le ventre et quand sa main qui voudrait tant ne pas faire mal, touche le côté droit, Nadine pousse un cri qui se termine par un sanglot et un appel :

– Maman ! Oh ! Maman !

Très grave, le docteur se relève et, s'adressant à Martine et à Jean qui attendent avec anxiété, il demande :

– A-t-elle eu des vomissements ?

– Oui, un ce matin, mais depuis elle n'a rien voulu prendre.

– Bien. C’est une appendicite... je pense assez grave, il faut la transporter dans une clinique et l’opérer immédiatement.

Les deux cousins se rapprochent l’un de l’autre, leurs mains se cherchent, ils se demandent mutuellement de la force.

– Mais, balbutie Jean, il faut prévenir mes parents, je ne peux prendre aucune décision.

D’une voix sourde, le docteur reprend :

– Téléphonnez ou envoyez une dépêche, mais il faut que dans une heure cette petite fille soit opérée, me comprenez-vous ? Je vais chercher ma voiture, enrroulez la malade dans une couverture et descendez-la avec les plus grandes précautions. Je téléphone à un chirurgien que j’assisterai pour qu’il nous attende à la clinique. Je vous répète que la rapidité de l’intervention permettra d’espérer que votre sœur... Nadine... se remettra.

Le docteur quitte la chambre et Martine et Jean qui ont compris que la petite fille était dangereusement malade sont bouleversés. Jean,

le pauvre responsable, se dit qu'il faut obéir et il reste là, attendant que Martine, la sage, parle.

La jeune fille a fait une courte prière pour la chère petite cousine. Plus calme, elle murmure :

– Enroulons Nadine dans la couverture, et descendons-la tous les deux. Nous l'accompagnerons à la clinique, Béatrice se chargera de prévenir mon oncle. Il faut leur dire la vérité, toute la vérité et leur apprendre que Nadine réclame sa maman. Ah ! Jean, nous étions trop jeunes pour être des parents.

La petite fille, inconsciente, est emmenée. Maintenant, sans arrêt, elle se plaint et murmure des paroles incompréhensibles où l'on discerne toujours le même mot : maman.

Le docteur est déjà là, le fond de la voiture est rempli de coussins, c'est lui-même qui installe Nadine.

Doucement l'auto s'en va et, sur le perron, Pierre et Béatrice, les yeux pleins de larmes, la regardent partir. Ah ! les vilaines vacances ! Si Nadine ne se remet pas, – Jean ne leur a pas

caché la vérité – les deux révoltés ne se consoleront jamais d’avoir réclamé la liberté.

Béatrice se souvient qu’il faut aller jusqu’à la poste, porter la dépêche que Jean a rédigé : « Nadine appendicite grave, opérée d’urgence, supplions maman de venir. Nadine la réclame. Tendresses. Jean. »

Béatrice, l’indépendante, demande à Pierre de venir avec elle, elle est trop malheureuse, elle ne peut rester seule. Elle se rend compte maintenant de l’affection qu’elle a pour cette petite sœur charmante, qui ne se fâche jamais et qui cherche à faire plaisir à tout le monde.

Béatrice se moquait des gens qui s’occupaient de leur cœur, elle disait : « Je n’en ai pas, heureusement pour moi, je serai plus heureuse. » Et voilà qu’elle s’aperçoit qu’elle en a un qui l’a déjà fait souffrir et aujourd’hui, il recommence. Les deux visites à la petite chapelle, l’une honteuse et l’autre de repentir, sont des choses qu’elle n’oublie pas, et la maladie de Nadine, cette menace si grave, achève de la transformer. Faut-il donc avoir de la peine pour cesser d’être

méchante ?

Silencieux, Pierre marche à côté de sa cousine, malheureux, mécontent de lui et des autres. Il ne veut pas encore comprendre qu'ils étaient trop jeunes pour se passer de la surveillance de leurs parents, et il considère que l'appendicite de Nadine est un de ces « pépins » comme on dit au lycée, qui gâchera leurs vacances. Il y a aussi la vilaine curiosité qui les a conduits à une chapelle élevée au souvenir d'une petite fille disparue en mer. Souvenirs désagréables et il voudrait bien que ces vacances se terminent le plus tôt possible, il a assez de cette liberté si souvent réclamée.

À la clinique, tout a été très vite. Le docteur Melcior avait donné des ordres et c'est lui-même, et non les infirmiers, qui a emmené la petite Nadine, Jean et Martine sont autorisés à attendre dans le salon le résultat de l'opération.

Et maintenant ils sont là, assis à côté l'un de l'autre, sur un canapé, dans cette pièce qui reçoit toujours les familles des opérés avec leur inquiétude.

D'abord, ils se taisent, tout a été si rapide

qu'ils réalisent à peine que la chère petite Nadine a été emmenée dans une salle d'opération.

Après un long silence, Jean dit :

– Maman aura la dépêche vers quatre heures, elle pourra prendre le train ce soir, elle sera là demain vers dix heures.

– À moins qu'elle prenne l'avion, répond Martine.

– Mes parents sont en Normandie, il leur faut d'abord rejoindre Paris. Papa doit être avec maman, il l'emmènera peut-être en voiture, cela gagnera du temps.

– Alors, ils viendront par la route.

– Ils prendront le chemin le plus rapide, maman doit être si inquiète. Elle ne désirait pas se séparer de Nadine, mais papa l'a voulu. Ah ! Peux-tu comprendre combien je regrette d'avoir réclamé la liberté.

– Oui, je comprends, moi aussi, je regrette. L'an passé, à Saint-Nectaire, je n'ai pas su dissimuler mon ennui, et cela a exaspéré mes parents, ils me trouvaient vilain visage et ils

avaient raison. Robichon, toujours occupé par sa peinture, n'était pas non plus un agréable compagnon. Nous avons eu tort tous les deux, nous n'avons pensé qu'à nous, oubliant que mon père, fatigué par une année de travail, était venu pour se reposer et que ses enfants auraient dû s'efforcer de lui donner de la joie. Je suis aussi coupable que toi.

– Espérons, murmure Jean, que nous ne serons pas trop sévèrement punis.

Ils se taisent, leur anxiété est telle qu'ils ont beaucoup de peine à retenir leurs larmes ; ils doivent être forts, courageux, jusqu'à l'arrivée de cette maman réclamée par Nadine. Après, comme ce sera bon de s'abandonner, de pouvoir pleurer, et de n'avoir plus besoin de tout décider.

Après une longue attente bien pénible, le docteur Melcior entre dans le salon. Il est en blouse blanche et son visage pâle est toujours aussi grave.

– Longue opération, dit-il, difficile ; la malade a paru la supporter, mais il faut attendre quarante-huit heures pour être à l'abri des complications.

Retournez au Clos Saint-Jacques, revenez ce soir, je vous donnerai moi-même des nouvelles. Soyez tranquilles, je ne quitterai pas la petite Nadine tant qu'elle n'ira pas mieux. Vos parents sont prévenus ?

– Oui, docteur.

– Alors, à ce soir. Courage, espérez, priez, et prévenez Taloa que je ne rentrerai pas.

Jean et Martine quittent la clinique et se dirigent vers le Clos Saint-Jacques. Ils emportent avec eux leur inquiétude et se rendent compte que la journée sera terriblement longue.

Pendant leur absence, Robichon, désespéré, a été s'enfermer dans son atelier et les deux révoltés, après avoir fait la vaisselle, tout rangé, et préparé le dîner, sont venus s'asseoir sur la terrasse, attendant des nouvelles qui sont bien longues à arriver.

Pendant qu'ils travaillaient, ils n'ont guère parlé. Dans leur gorge il se passait quelque chose de bizarre, ils avaient une contraction douloureuse, des sanglots s'y étaient embusqués.

Assis, avec le beau jardin autour d'eux, ils se câlinent et veulent espérer que Nadine leur sera rendue.

Le premier, Pierre parle :

– Pour une sale affaire, c'est une sale affaire. Dans quatre jours, nous étions à Paris avec tout ce qu'il faut pour soigner Nadine : parents, médecins, et le cousin de maman est un grand chirurgien. C'est bien malheureux qu'on ne soit pas partis la semaine dernière.

– Oui, c'est bien malheureux, répond Béatrice qui, les mains croisées sur les genoux, regarde le ciel, mais je crois que la maladie de Nadine est pour nous une punition. Pourquoi atteint-elle la meilleure de nous, c'est ce que je ne comprends pas.

Pierre répète :

– Moi non plus, je ne comprend pas.

– À moins, reprend Béatrice qui n'a pas oublié une des paroles que lui a dites le docteur Melcior, à moins qu'elle soit trop bonne pour la terre. Il y a des petites filles que le bon Dieu reprend.

Et Pierre, cet écervelé qui ne réfléchit pas souvent aux choses sérieuses, murmure :

– Tu penses à la petite Nadine disparue en mer ?

– Oui, j’y pense, répond Béatrice.

– Heureusement que le docteur propriétaire n’a jamais su que nous étions entrés chez lui.

– Si, reprend la fillette tranquillement, il l’a su.

Pierre se dresse :

– Par qui ?

– Par moi. L’acte que nous avons commis était un si vilain acte qu’il me pesait sur le cœur, je ne pouvais plus vivre avec ce poids, alors j’ai été tout lui dire.

Furieux, Pierre crie :

– Et tu as négligé de me consulter. Nous étions deux dans cette affaire.

– Je t’ai parlé de mes remords et tu m’as dit de ne pas m’en occuper.

Confus, Pierre bafouille :

– Ce n’était pas une raison pour te charger d’une confession que je ne voulais pas faire.

– Je me suis accusée. J’ai bien expliqué au docteur que c’était moi qui avais eu l’idée de cette mauvaise action.

– Qu’a-t-il dit ? demande Pierre plus calme.

– Il a eu de la peine, mais il a pardonné. J’ai été de nouveau à la petite chapelle, porter des roses à la jolie statue, et j’ai demandé à celle qui était au ciel de consoler son papa qui avait tant de peine. Après ma prière, j’ai été apaisée et je me suis sentie meilleure. La méchanceté ne vous rend pas heureux. Se révolter, toujours se révolter, refuser d’obéir, ça finit par vous fatiguer, je suis décidée à changer de caractère. Aujourd’hui, Pierre, nous sommes tous malheureux, aussi je veux retourner prier près de la petite fille de nous venir en aide, il paraît qu’elle était trop bonne, pour la terre, alors elle doit être chez le bon Dieu. Viens avec moi, nous allons demander à Taloa la permission d’aller jusqu’à la chapelle.

Très troublé par les paroles de sa cousine,

Pierre répond :

– Elle ne voudra pas, et puis, moi, tu le sais bien, je prie très mal.

– Pour une fois, tu prieras bien, pense à Nadine.

Pierre se lève, résigné :

– Si tu veux. Aujourd’hui, je ferai tout pour qu’elle guérisse.

Se prenant la main, les enfants s’en vont vers la maison rose, et dans l’escalier fleuri qui les y conduit, ils rencontrent Taloa qui venait chez eux, le docteur lui avait recommandé de ne pas les laisser seuls.

Bravement, Béatrice expose ce qu’elle désire : aller prier dans la petite chapelle.

Taloa est étonnée de ce désir et comme la fillette ajoute qu’un jour, le docteur le lui a permis, elle demande :

– Vous saviez que M. le docteur avait eu une petite Nadine que la mer lui a prise ?

– Oui, répond Béatrice, je le savais.

– Alors, reprend Taloa, je vous y accompagnerai. Mais où est donc Robichon ?

– Dans son atelier, dit Pierre, quand il a du chagrin, il ne veut voir personne.

– Il faut aller le chercher et nous irons tous ensemble demander à Nadine Melcior la guérison de votre petite Nadine.

Quelques instant après, Robichon est avec eux. Son visage boursoufflé indique qu’il a pleuré, et Taloa qui s’en rend compte, prend le bras de son peintre en disant :

– Elle guérira, mais il faut que nous le demandions au bon Dieu, venez avec nous.

Ils s’en vont par le jardin fleuri vers la petite chapelle. Sur le seuil, Béatrice et Pierre s’agenouillent, ils se souviennent de leur mauvaise curiosité et ils en ont honte. Doucement, les pieds nus, Taloa monte les marches de marbre et ouvre la porte. Le soleil traverse les vitraux et entoure de lumière la statue rose qui devient si vivante que Robichon, le futur artiste, tombe à genoux à côté de ses cousins, se

demandant quelle est cette merveilleuse apparition. Et la voix claire, si douce, de Taloa s'élève :

– Petite Nadine, toi qui n'a jamais fait le mal sur la terre, toi devenue un ange, écoute-nous :

« Petite Nadine, nous te demandons d'intervenir près du bon Dieu afin qu'il nous laisse la gentille Nadine. Tu savais aimer, tu as donné ta vie pour sauver tes amies. Tu savais prier. Prie le Maître tout Puissant de nous exaucer.

« Petite Nadine, nous espérons que tu entendras notre prière et que nous garderons celle qui porte ton nom et que ton papa soigne avec sa science, son dévouement, son cœur, en souvenir de la petite fille qu'il a perdue.

\*

Malgré leur inquiétude, au Clos Saint-Jacques, les habitants ont dormi. Les nouvelles du soir n'avaient pas été rassurantes : état stationnaire,

aucune amélioration avait dit le docteur Melcior. Mais le sommeil s'était emparé d'eux, tant leur fatigue était grande ; ils n'avaient pas l'habitude de porter le fardeau d'une peine !

Ils se réveillent tous de bonne heure, il est convenu que Jean ira à bicyclette chercher des nouvelles de la nuit et les rapportera, puis, à dix heures, les deux grands iront à la gare attendre leurs parents, dont ils sont sans nouvelles, aucune dépêche n'étant venue annoncer une arrivée.

Pendant qu'ils sont en train de déjeuner dans la cuisine, Jean revient et son visage est toujours aussi triste. Le docteur Melcior a dit : « La nuit a été mauvaise, elle continue à lutter. » Et il a ajouté : « Quand vos parents arrivent-ils ? »

Et Jean a répondu, sans le savoir, que ses parents seraient là dans la matinée.

Martine qui comprend l'anxiété de son cousin affirme qu'ils seront là. Ils n'ont pas eu le temps d'envoyer une dépêche, mais ils arrivent.

Tous veulent le croire. C'est affreux de se sentir seuls, ils sont au bout du monde, perdus, et

ils ne savent que faire pour cette petite Nadine qui continue à lutter avec la maladie.

Malgré leur angoisse, il faut s'occuper du ravitaillement. Ils auront, ils l'espèrent bien, deux personnes de plus à nourrir, et ils ne doivent pas dépenser l'argent de la semaine en un jour. Que de difficultés qui les obligent à agir.

Béatrice se multiplie, changer de caractère, c'est très difficile, et elle est tout le temps obligée de faire des efforts. C'était si agréable de ne s'occuper de rien, de laisser les autres se débrouiller et de les envoyer promener de telle manière que, découragés, ils vous laissaient tranquilles. Agir à sa fantaisie, ne songer qu'à soi, n'avoir pas de parents ni de professeurs pour vous faire des observations, cette liberté totale c'était le paradis. Mais cette liberté ne lui avait pas donné le plaisir qu'elle en escomptait.

Ce matin, où Nadine est si mal, chaque fois que Béatrice fait les choses ménagères qui l'ennuient et qu'elle a toujours refusé de faire, elle offre ce travail au bon Dieu pour Nadine.

Martine qui descend habillée, prête pour aller

à la gare, la trouve à genoux dans la cuisine en train de frotter avec énergie les dalles blanches et noires.

Sa stupéfaction est telle qu'elle s'écrie :

– Béatrice, que fais-tu là ? la cuisine n'était pas sale !

– Peut-être, mais je la voulais extra-propre et puis c'est un sacrifice pour Nadine.

Martine comprend, elle se penche sur le front trempé de sueur et l'embrasse en murmurant ;

– Ma chérie, et elle ajoute : – Ce n'est pas possible, le bon Dieu ne nous la prendra pas.

Elle s'en va très vite car les larmes quitteraient ses yeux.

Dans le jardin, elle trouve Pierre et Robichon aussi actifs. L'un ratisse, l'autre enlève les mauvaises herbes et les deux garçons travaillent avec une ardeur qui ne leur est pas habituelle !

Elle admire le jardin et félicite les jardiniers.

Robichon répond :

– Tu sais, on se rappelle ce que M. l'abbé nous

dit si souvent : « Travailler, c'est prier », on travaille.

Et le révolté est merveilleux. Il sait tout raccommoder, tout faire, son humeur est parfaite, c'est pour Nadine.

Martine a encore une fois les yeux pleins de larmes, mais l'espérance revient en elle. Dieu verra tous ces efforts, entendra toutes les prières.

Jean vient la rejoindre et les deux grands s'en vont vers la gare attendre le train qui doit amener leurs parents. Ils marchent l'un près de l'autre, sans se parler, que se diraient-ils ? Il n'y a en eux qu'un désir : c'est de voir celle que Nadine, a dit le docteur, continue à réclamer. Ils arrivent à la gare trop tôt, quelle attente pénible. Ils s'asseyent sur un banc et Jean dit :

– Aucun retard n'est signalé, dans un quart d'heure maman sera là, et il ajoute : – Peut-être viendra-t-elle seule, car papa, à cette époque de l'année est souvent en Angleterre, je me le suis rappelé cette nuit.

– C'est sa maman que Nadine réclame et je

m' imagine que, ma tante près d'elle, elle ira mieux. J'ai fait ce que j'ai pu, mais je crois que Nadine a beaucoup souffert d'être séparée de ses parents. Chaque soir, elle me disait : « Embrasse-moi deux fois, une pour toi parce que je t'aime bien, l'autre pour maman qui est si loin. » Et à ses poupées, ses filles, je l'ai entendue dire bien souvent : « Mes chéries, je ne vous quitterai jamais, jamais, c'est triste, très triste d'être séparée de sa maman. »

– Mais elle ne s'est pas plainte, répond Jean. Elle était toujours gaie.

– C'est une petite fille qui cache avec soin ce qui peut faire de la peine aux autres. Quand elle me voyait contrariée par Béatrice ou Pierre, elle me disait : « Laisse-les tranquilles, ils feront de vilaines bêtises et le bon Dieu les punira. »

– Pauvre chérie, s'écrie Jean, c'est elle qui a été choisie, pourquoi ?

– Nous ne pouvons comprendre, mais les mauvaises heures que nous vivons ont déjà transformé les deux révoltés. Les as-tu vus depuis hier au travail, Béatrice a tout fait dans la maison

et n'a pas accepté mon aide, sacrifice, m'a-t-elle dit, pour Nadine.

– Oui, répond Jean, oui, nous ne pouvons comprendre, tu as raison.

– Et, reprend Martine si bas que son cousin l'entend à peine, il faudrait pouvoir dire : « Que Votre volonté soit faite », même si elle nous cause une grande peine.

Le signal annonçant le train fait se lever les deux cousins. Avec quelle émotion ils regardent la grosse machine, les compartiments. Enfin, le convoi s'arrête, et ils se rapprochent de la sortie afin de ne pas laisser passer les chers voyageurs. Il y a peu de monde, ce sera facile de les découvrir.

Avec quelle anxiété Jean et Martine regardent passer les voyageurs. Ceux qu'ils attendent ne sont pas dans les premiers, sans doute ils occupaient le dernier wagon. C'est impossible qu'ils ne viennent pas, après la dépêche que Béatrice a envoyée.

Hélas, les derniers voyageurs passent devant

Jean et Martine, qui sont bien obligés de se rendre compte de l'absence de leurs parents.

Cette fois, tout courage les abandonne. Ils sortent de la gare – il faut bien la quitter –, désespérés, ne sachant que faire ni où ils vont aller.

À la clinique, le docteur attend la maman de Nadine. Que vont-ils lui dire, et comment acceptera-t-il cette absence ? Que pensera-t-il ? C'est vraiment affreux, affreux, et Jean, le pauvre responsable, ne sait plus que faire.

– Martine, s'écrie-il, je n'oserai jamais apprendre au docteur Melcior que mes parents ne sont pas là.

Et Martine, aussi désespérée que son cousin, répond :

– Mon pauvre Jean, il faut bien l'avertir, il doit savoir que nous continuons à être seuls, tout seuls, si nous n'avions pas le docteur, nous serions encore plus malheureux.

– Tu as raison, oui, nous devons avoir du courage, encore du courage. Disons comme

Béatrice : c'est un sacrifice. Dieu nous l'impose pour Nadine. N'est-ce pas étrange de penser qu'une révoltée, parfois si méchante, nous indique la conduite que nous devons avoir.

– Écoutons-la et acceptons cette déception. Allons à la clinique, peut-être que la matinée sera moins mauvaise que la nuit.

Lentement – ils sont très las –, les deux cousins s'en vont à la clinique. Des voitures sont rangées devant la porte et ils ont encore le très léger espoir qu'une d'elles ait amené leurs parents.

Ils se renseignent près de l'infirmière de garde.

Hélas, personne n'est venu pour la chambre des roses, elle va demander des nouvelles, Martine et Jean doivent attendre dans le salon, le docteur descendra probablement.

Les deux cousins s'en vont dans ce salon qui les a déjà reçus hier. Ils marchent, ouvrent la porte, s'asseyent comme des automates. Ils attendent et n'osent même plus espérer,

l'infirmière de garde leur a semblé avoir mauvaise figure. Tout pour eux est devenu présage.

Ils n'attendent pas longtemps. Le docteur paraît en blouse blanche, mais son visage est toujours aussi pâle, aussi triste, et dans ses yeux il y a de la peine, beaucoup de peine ; Martine et Jean s'en rendent compte.

Tout de suite, en les voyant seuls, il comprend que leurs parents ne sont pas arrivés.

– La dépêche n'a pas rejoint la maman de Nadine, je le regrette, mais la petite malade ne la demande plus, elle est trop faible. Voulez-vous la revoir ? Je crois, hélas, que ce soir le bon Dieu qui vous l'avait donnée vous l'aura reprise.

Martine et Jean se dressent. Ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai, Nadine ne va pas mourir, ils se révoltent. Révolte inutile.

Le docteur devine ce qu'ils éprouvent. Ses mains se posent sur leurs épaules et il reprend :

– Mes enfants, je comprends votre douleur. Moi aussi, j'ai eu une petite fille qui s'appelait

Nadine, aussi bonne, aussi charmante que la vôtre. Dieu me l'a reprise et, en souvenir d'elle, j'ai soigné la petite malade comme si elle était ma propre fille. Tout pour elle a été tenté, n'ayez aucun remords, vos parents n'auraient pu faire davantage. Venez avec moi, soyez courageux, plus tard vous serez contents de l'avoir revue.

Têtes basses, sanglots dans la gorge, Jean et Martine suivent le docteur. Ils montent l'escalier et, au premier, s'arrêtent devant la chambre des roses. Avant d'ouvrir la porte, le docteur leur dit :

– Du courage, demandez à Dieu la force dont vous avez besoin.

Ils entrent dans la chambre et leurs yeux découvrent sur le lit Nadine, si changée qu'ils ne la reconnaissent pas. Entouré de boucles blondes, le petit visage a la couleur de la cendre, les lèvres sont décolorées et les yeux clos semblent ne plus jamais devoir s'ouvrir.

Martine s'approche et, tremblantes, ses lèvres se posent sur le front de Nadine.

La malade tressaille, elle ouvre les yeux.

Reconnaît-elle, voit-elle le docteur et sa cousine ? Mais dans un souffle, elle dit très distinctement « papa », puis elle referme les yeux.

Ce nom semble bouleverser le docteur, brusquement il s'écarte du lit, mais quelques secondes après il revient et dit à Jean :

– Embrassez sa petite main, il ne faut pas la sortir de cette inconscience qui l'empêche de souffrir.

Jean obéit, puis le docteur leur fait signe qu'il faut quitter la chambre.

Dans le couloir M. Melcior leur dit :

– Revenez cet après-midi, et puis priez, priez, un miracle est toujours possible. Nous allons tenter un nouveau remède qui vient d'Amérique et qu'un avion a tout à l'heure, apporté. Courage.

Jean et Martine, réussissent à balbutier quelques paroles de gratitude. Que seraient-ils devenus, si le docteur n'avait pas été si bon ?

Ils reprennent le grand boulevard sillonné d'autos. Toutes les femmes ont des toilettes claires et paraissent joyeuses, sous ce ciel bleu,

avec le soleil qui donne à la moindre chose de la beauté, le malheur semble ne pas pouvoir vous atteindre et Jean et Martine sont si désespérés que cette joie qui les entoure leur est pénible.

Ils suivent l'avenue qui les mène au Clos Saint-Jacques, une avenue dure à monter, commencement de la montagne verte où sont le chalet et la maison du docteur. Ils ont encore ralenti leur allure, il va falloir donner des nouvelles à ceux qui les attendent et elles sont si tristes que les répéter augmentera leur peine.

Après avoir suivi un grand mur surchargé de fleurs grimpantes, au moment où ils vont prendre la rue qui les conduit chez eux, ils voient venir à une allure folle une bicyclette sur laquelle est une petite fille qu'ils reconnaissent : Béatrice !

Un caillou, un passant à éviter ou une voiture surgissant, comment pourrait-elle s'arrêter, quelle imprudente !

Béatrice les a reconnus et freinant avec freins et pieds, elle immobilise sa bicyclette et crie :

– Grand-mère vient d'arriver. Papa et maman

sont en Amérique. Comment va Nadine ?

Apprendre brusquement sur cette route la vérité, Jean et Martine n'ont pas le courage, ils disent ensemble :

– Son état est toujours le même.

– Elle guérira, répond Béatrice, je l'ai affirmé à grand-mère.

Cette certitude dite avec conviction redonne un peu de courage à ceux qui connaissent la vérité. Le docteur n'a-t-il pas dit : « Un miracle est toujours possible », et en se dirigeant vers le Clos Saint-Jacques, Jean demande des précisions sur le départ de ses parents.

Béatrice lui explique ce que leur grand-mère lui a appris.

– Papa qui est un « as » au point de vue invention, machine, a été demandé par un des rois de l'Amérique pour installer une énorme usine. Trois mois d'absence, maman n'a pas voulu le laisser partir seul, c'est grand-mère qui la remplace près de nous. Mon cher, il va falloir vivre avec une dame à traditions.

Jean étourdi par toutes ces nouvelles, répond :

– Ah ! si tu savais comme cela m'est égal.

– Tant mieux, mais la complication c'est que grand-mère s'est cassé la jambe il y a quatre semaines et que même avec des béquilles, elle marche très mal. Elle est venue en auto jusqu'à Marseille amenée par un ami et elle a pris une autre voiture à Marseille. Elle a roulé toute la nuit, elle est bien fatiguée, mais elle ne veut pas se reposer avant d'avoir eu des nouvelles.

Jean et Martine ne répondent pas et entrent dans le Clos Saint-Jacques où dans la grande salle, réservée pour les jours de pluie, se trouvent grand-mère et Taloa qui est en train de monter un lit pour la dame à la jambe cassée.

Jean, avec une hâte et une joie qui l'étonnent, se précipite vers sa grand-mère. Enfin, il n'est plus tout seul !

Madame Bernac a la haute taille de son fils, le père de Jean, et porte superbement ses soixante années.

– Alors, mon pauvre petit, dit-elle avec

tendresse, tu as bien des soucis, ce n'est pas toujours agréable d'être chef de famille. Comment va Nadine ?

Et, s'agenouillant près du fauteuil où sa grand-mère est assise, à bout de courage, il dit la vérité.

– Nadine est très mal, nous l'avons vue, elle n'est pas reconnaissable. Le docteur croit que... ce soir tout sera fini, et le pauvre responsable posant la tête sur les genoux de sa grand-mère, éclate en sanglots.

Un silence affreux suit les paroles de Jean. Grand-mère a fermé les yeux, Taloa s'est arrêtée de faire le lit, Béatrice, Pierre et Robichon se sont mis à genoux et pleurent tout comme Jean. La voix douce de Martine s'élève :

– Il ne faut pas oublier, dit-elle, que le docteur nous a dit qu'un miracle était toujours possible, il va essayer un remède venu d'Amérique par avion.

Béatrice se relève et crie d'une voix tremblante :

– Le bon Dieu fera le miracle, je le crois.

Taloa ajoute :

– M. le docteur la sauvera, comme il a sauvé mon père et mon frère.

Grand-mère rouvre les paupières qui ont caché ses larmes et dit :

– Mes enfants, il faut prier, prier, et toujours espérer. Je vais me reposer, cet après-midi Jean ira me chercher une voiture et je descendrai à la clinique.

Taloa offre ses services. La voiture de M. le docteur est dans le garage et depuis deux ans elle a son permis de conduire. Il faut que tout le monde déjeune, que Madame grand-mère se repose et après, elle la conduira à la clinique.

Tous approuvent et Martine, Pierre et Robichon s'en vont à la cuisine pour s'occuper du déjeuner, ils comprennent qu'il faut laisser seuls la grand-mère et ses petits enfants.

Maintenant la dame à traditions pourra tout demander : bonne tenue à table, présence régulière aux repas, langage correct, sans argot, ils accepteront tout, tout pourvu qu'elle soit là,

près d'eux et qu'ils ne se sentent plus seuls, seuls comme si leur famille était pour toujours disparue.

\*

La pauvre grand-mère, toute honteuse, ne s'est réveillée qu'après quatre heures de sommeil. Son long voyage avec une jambe mal étendue qui la faisait souffrir l'avait bien fatiguée et quand elle a ouvert les yeux et repris conscience, elle a trouvé Taloa assise près de son lit et ce visage noir lui a paru souriant.

– Madame grand-mère, a dit la jeune fille avec cette voix chantante si douce à entendre, M. le docteur a téléphoné, le médicament venu d'Amérique est bien supporté par la petite malade, son état ne s'est pas aggravé, il demande que vous ne veniez pas avant six heures car vous aurez peut-être des nouvelles meilleures et elle conclut : Je crois que le miracle est en route. Béatrice ne quitte pas la chapelle, il faut espérer

que la Nadine de M. le docteur sauvera votre petite-fille.

M<sup>me</sup> Bernac ne comprend pas grand-chose à ce que dit Taloa, sinon que les nouvelles sont meilleures et qu'il faudra attendre jusqu'à six heures pour en avoir d'autres.

Aidée par Taloa qui se révèle une infirmière douce et attentive, elle peut faire sa toilette, changer de robe. Prête, avec ses béquilles, elle rejoint les enfants qui ont préparé le thé sur la terrasse pour que Madame Bernac puisse admirer le jardin. Les nouvelles, que le docteur a données, leur permettent d'espérer et cette espérance leur a rendu des forces qu'ils croyaient ne plus avoir.

Quand Madame Bernac paraît, accompagnée par Taloa, Jean s'empresse et c'est lui-même qui installe sa grand-mère dans le fauteuil qu'il lui a préparé.

Madame Bernac s'étonne un peu de toutes ces attentions car Jean chaque fois qu'il passait ses vacances en Normandie, chez elle, était plutôt un hôte désagréable ; elle était obligée de lui faire sans cesse des observations, ce qui l'ennuyait

beaucoup, car les grand-mères n'aiment qu'à gâter leurs petits enfants.

Béatrice arrive pour le goûter et Madame Bernac s'aperçoit que sa petite-fille est aussi transformée. Cette égoïste qui ne pensait qu'à son plaisir et à son bien-être, aide Martine, la perfection de la famille, elle ne s'assied que lorsque tout le monde est servi.

Qui donc l'a transformée, est-ce l'influence de sa cousine ou de cette jeune fille noire, qui a de si jolies manières ? Assise à côté de Madame grand-mère, elle a une tenue irréprochable.

Ces vacances qui ont tant effrayé Madame Bernac, auront-elles été pour ses petits enfants une dure leçon, et elle commence à comprendre que son fils a bien fait en voulant cette séparation.

Jean veut tout expliquer à grand-mère. Il raconte leur vie pendant ces deux mois et parle de Robichon, de son atelier et des portraits qu'il a faits.

Taloe s'en va chercher le sien pendant que

Robichon va aller avec Pierre prendre ses études dans l'atelier. Grand-mère s'étonne de la bonne entente qui paraît régner, elle interroge sa petite fille.

– Vous vous êtes bien entendus, tu n'as pas eu de difficultés avec Pierre ? Ton père craignait beaucoup son influence.

– Oh, répond Béatrice, au début ça n'a pas été très bien. Pierre et moi nous avons accumulé les bêtises, mais il y en a une qui nous a corrigés. C'était une vilaine bêtise, j'aime mieux ne pas vous la dire, car celui que nous avons offensé, nous a pardonné.

– Et puis, reprend Jean, il y a eu la maladie de Nadine, cela nous a tous réunis.

– Tu as dû trouver souvent que ta tâche était pénible.

– Oui, mais j'avais Martine, sans elle, je ne sais pas ce que je serais devenu.

Martine, ennuyée de cet éloge, veut protester, mais Madame Bernac ne lui permet pas.

– Sans elle, ces vacances libres n'étaient pas

possibles. Votre maman et votre papa s'inquiétaient, vos lettres étaient rares et ne disaient pas grand-chose.

– Papa nous avait défendu d'écrire, nouvelles de santé, c'était ce qu'il nous avait demandé.

– Peut-être, mais il y a des défenses qu'on peut enfreindre et si l'un de vous avait écrit que la séparation vous était pénible, je crois que cela aurait été pour vos parents une consolation. Ils avaient de la peine et le voyage en Amérique a été accepté surtout pour vous, afin de pouvoir vous donner tout le temps nécessaire pour continuer des études qui coûtent, vous le savez bien, très cher. Si votre papa n'avait pas trois enfants, il n'eut pas accepté de quitter son pays et sa famille. Vous devrez vous en souvenir.

Jean et Béatrice baissent la tête, un peu honteux d'avoir donné si peu de tendresse à leurs parents et murmurent :

– Nous ne l'oublierons plus.

Pierre et Taloa reviennent avec les œuvres du jeune peintre. Madame Bernac ne se doutait pas

que Robichon était si bien doué, elle admire et Taloa donne l'avis du docteur.

– Robichon doit tout de suite travailler dans un atelier, Monsieur le docteur a dit qu'il serait un grand peintre, il faudra l'apprendre à Monsieur son papa.

Et Madame Bernac promet qu'elle l'apprendra.

L'heure passe et Taloa va chercher la voiture et téléphoner à la clinique avant leur départ, M. le docteur l'a bien recommandé.

Chacun comprend la recommandation du docteur. Il ne veut pas qu'en arrivant à la clinique ils apprennent par n'importe qui, le retour chez le bon Dieu de la petite Nadine.

Assis autour de la table sur cette terrasse entourée de fleurs, malgré le ciel bleu, le soleil triomphant, en attendant le retour de Taloa, ils sont bien malheureux. Les minutes leur semblent des heures et ils trouvent l'absence de Taloa longue, puis, presque incompréhensible.

Cette attente où aucun n'ose parler est si

pénible que Béatrice se lève et crie d'une voix sourde :

– Je vais jusqu'à la maison du docteur, il se passe quelque chose d'anormal.

Et Robichon dit avec calme :

– Une panne de voiture probablement.

Jean murmure :

– Ou une terrible nouvelle que Taloa n'ose venir nous apprendre.

Inquiète, grand-mère intervient :

– Béatrice va demander la vérité, tout vaut mieux que de ne rien savoir. Et puis, que Taloa amène la voiture, je veux aller à la clinique.

Béatrice s'en va en courant et promet qu'elle sera revenue très rapidement, et l'attente recommence, si pénible !

Tous regardent le chemin que la fillette a pris et ils comptent les minutes. Que c'est long une minute !

Enfin, sur le chemin la voiture paraît, Taloa conduit, Béatrice est à côté d'elle et sans attendre

l'arrêt elle ouvre la portière, saute et se dirige vers sa grand-mère. Triomphante, elle dit :

– Le médicament américain a l'air d'agir, vous pouvez venir, le docteur vous attend.

Avec quelle rapidité Jean et Taloa installent grand-mère. Béatrice se met près d'elle, elle veut voir sa chère petite sœur. Jean est à côté de Taloa.

La voiture s'en va rapidement vers la clinique.

Grand-mère qui, tout comme Béatrice espère, parle à sa petite-fille de ce docteur inconnu d'elle, qu'elle va rencontrer. Elle sait que son fils, qui l'a connu au cours d'un voyage, l'estime infiniment et que c'est avec la plus grande confiance qu'il lui a envoyé ses enfants.

Et Béatrice qui a tant de reconnaissance pour le docteur explique avec émotion que depuis la maladie de Nadine il n'a pas quitté la clinique, jour et nuit il était là. Si Nadine est sauvée, on lui devra tant que jamais Maman, ni papa, ni ses enfants ne pourront acquitter leur dette de reconnaissance et elle raconte comment Taloa acquitte la sienne.

Madame Bernac répond :

– Nous ne pourrons peut-être pas nous acquitter, il y a des actions si belles que les hommes ne peuvent récompenser celui qui les fait, mais le bon Dieu se chargera de notre dette.

– Alors, reprend Béatrice, il faudrait qu’il lui rende sa petite fille, mais ce n’est pas possible puisqu’elle a été perdue en mer.

– Ne cherchons pas à deviner la récompense que Dieu lui donnera...

La clinique. Avec d’infinies précautions, Taloa et Jean descendent Madame Bernac et la conduisent dans le salon d’attente où le docteur va venir la voir. Tout a été prévu pour la visiteuse convalescente venue de si loin.

À peine Madame Bernac est-elle installée que le docteur paraît. Il a toujours sa blouse blanche, mais son visage pâle, bien fatigué, a une expression victorieuse, Jean en est certain.

– Grand-mère, dit-il, le docteur Melcior qui n’a pas quitté Nadine.

– Je vous apporte, Madame, presque de

bonnes nouvelles. Le médicament venu d'Amérique a agi mieux que nous ne l'espérions, la fièvre baisse, le pouls encore très faible, tient, et la petite malade a pu avaler quelques gorgées de jus de fruit. Nous n'osons pas encore dire qu'elle surmontera cette terrible crise, mais nous pouvons l'espérer. Elle dort très calme, elle ne délire plus et si cette nuit est bonne j'espère pouvoir vous dire demain matin que la situation s'est encore améliorée. Très émue, Madame Bernac peut à peine parler.

– Vous dire ce que j'éprouve pour vous, docteur, c'est impossible. Que seraient devenus ces malheureux enfants sans vous ! Ils sont bien punis d'avoir voulu être libres. Les mots ne peuvent vous faire comprendre ma reconnaissance.

– Madame, je vous en prie ne parlons pas de ce que je fais, je suis médecin, je me dois à mes malades et si votre petite-fille guérit je serai récompensé. Revenez demain matin vers onze heures, c'est la meilleure heure pour les malades, et j'espère que vous trouverez votre petite-fille en

bonne voie. Ce soir elle dort, il ne faut pas la réveiller.

Le docteur serre la main de Madame Bernac et retourne bien vite à la chambre des roses où d'heure en heure il faut faire une piqûre à la petite malade.

Pleins d'espoir, les habitants du Clos Saint-Jacques quittent la clinique, Taloa affirme que M. le docteur est plus content qu'il n'a voulu le dire, son visage l'affirmait. Jean est de cet avis. Ils repartent avec de l'espoir plein le cœur.

\*

Au Clos Saint-Jacques, tout le monde a bien dormi.. Madame Bernac après son grand voyage a pu se reposer dans un bon lit installé par Taloa dans la grande salle qui est devenue une chambre très confortable. Elle se réveille au moment où l'Angélus sonne et en regardant par la grande baie le lever du soleil, elle aperçoit une forme blanche qui semble attendre et elle reconnaît

Taloa.

Que se passe-t-il ? Pourquoi la jeune fille est-elle venue guetter son réveil ? Apporte-t-elle une mauvaise nouvelle succédant à la grande espérance d'hier soir ?

La fenêtre étant ouverte, Madame Bernac appelle et fait signe à Taloa de venir.

Elle n'attendait que cette permission et bondit dans la chambre. Elle crie :

– Nadine est sauvée, sauvée, M. le docteur vient de téléphoner. La nuit a été très bonne, la malade a dormi, ce matin elle reconnaît tout le monde, on l'alimente. M. le docteur lui a appris que Madame grand-mère était arrivée, elle veut la voir ainsi que la Princesse qu'il ne faudra pas oublier.

– La Princesse ? demande Madame Bernac étourdie par les paroles et le bonheur.

– C'est la poupée, explique Taloa, que M. le docteur lui a donnée, il faut appeler tout le monde et nous allons danser et chanter dans votre chambre ; chez nous, c'est ainsi qu'on exprime sa

joie.

Et sans attendre la réponse de Madame grand-mère, Taloa ouvre la porte et au bas de l'escalier, elle crie d'une voix perçante :

– Venez, les garçons, les filles, c'est une bonne nouvelle que vous allez entendre. Nadine, notre Nadine est sauvée.

Quelle dégringolade dans l'escalier et bientôt dans la chambre de grand-mère il y a cinq bonshommes en pyjama à perruque courte ou longue et Taloa saisissant les mains, leur fait faire une ronde à une telle vitesse qu'après quelques minutes ils s'arrêtent épuisés, étourdis, mais si contents.

Essoufflé, Jean demande à Taloa des explications. Le docteur est-il revenu ?

– Non, il ne quittera pas la petite Nadine tant qu'elle sera à la clinique, mais il a téléphoné, content, si content. Madame grand-mère et la Princesse sont attendues à onze heures. Maintenant il ne faut plus pleurer, il faut rire toute la journée pour remercier le bon Dieu de

nous l'avoir laissée.

– Oui, répond Béatrice, je vais aller chercher des fleurs à Cannes et nous les porterons à la petite Nadine qui est au ciel, je crois que nous lui devons beaucoup.

Que de questions sont posées à Taloa.

– Pourrons-nous voir Nadine aujourd'hui ? demande Robichon.

– M. le docteur a dit à M<sup>me</sup> grand-mère et à la Princesse, il ne faut pas fatiguer la malade.

– Mais, s'écrie Pierre, nous partons dans trois jours, pourrons-nous la voir avant notre départ ?

Ce départ auquel personne ne pensait plus, il faut y songer. Jean, heureusement n'a rien à décider, grand-mère est là, quel soulagement pour le responsable !

Après un silence, bizarre après tant de cris joyeux, M<sup>me</sup> Bernac dit :

– C'est vrai, mes enfants, il faut que vous rentriez pour vos différentes écoles, et puis, Martine, Robichon et Pierre sont attendus par leurs parents. Ils prendront le train comme

convenu, Jean les accompagnera.

Cette décision n'est pas acceptée avec résignation par le responsable, encore une responsabilité, et on va lui offrir en plus Béatrice qui paraît assagie, mais pour combien de temps ? Il proteste :

– Grand-mère. je veux bien emmener Pierre, Martine et Robichon mais je préférerais que vous gardiez Béatrice.

Il y a seulement quelques jours Béatrice se serait mise en colère et aurait dit à son frère les pires choses, mais le jour où Nadine est sauvée, elle ne doit pas permettre à son caractère de manifester son mécontentement. Elle se contente de dire :

– Je peux bien revenir seule, j'ai fait une partie du voyage à l'aller sans gardien.

M<sup>me</sup> Bernac ne lui demande pas ce que ces paroles veulent dire, elle est préoccupée du retour. Elle devait venir s'installer à Paris près de ses petits enfants pendant l'absence de leurs parents, les laisser rentrer seuls c'est impossible

et elle ne veut pas quitter Nadine.

Dans combien de temps, la petite malade pourra-t-elle supporter ce long voyage, des jours et des jours, des semaines peut-être, et les études de Jean et de Béatrice comment vont-ils pouvoir les continuer ? Jean passe ses examens à la fin de l'année scolaire, et Béatrice entre en troisième, une classe très importante.

Comme solution pour les deux aînés : l'internat. Mais quelques jours avant la rentrée il faut trouver des places libres dans les maisons d'éducation et ce n'est pas chose facile, la pauvre grand-mère le sait bien.

– Mes enfants, dit-elle, je ne prendrai aucune décision avant d'avoir vu le docteur, par lui je saurai quand il sera possible d'emmener Nadine et sa réponse me permettra de savoir ce que Jean et Béatrice vont faire. Ils ne peuvent rester seuls dans l'appartement de Paris, la chose est certaine.

Jean se permet de rappeler à sa grand-mère que les billets sont pris, les places retenues, faut-il les garder ou les faire changer ?

Madame Bernac lui répond qu'elle décidera tout cet après-midi. Maintenant les enfants doivent aller se promener, elle va s'habiller et descendre avec Taloa à la clinique.

– Il ne faut pas oublier Princesse, recommande Béatrice en s'en allant.

La fillette, malgré son désir d'être gentille, est de très mauvaise humeur, grand-mère n'a rien dit, mais elle a deviné que seul l'internat pour Jean et elle, pourra arranger une situation difficile et l'internat est une chose qui lui a toujours fait peur, elle est si indépendante. La discipline que ses parents lui impose, aucun travail n'est possible sans discipline, lui est déjà très désagréable, comment supportera-t-elle celle d'un pensionnat ?

Elle s'en va dans le jardin, seule, la révolte est en elle et à cause du miracle, Nadine sauvée, elle ne veut la montrer à personne, mais elle se rend compte, que lorsque tout sera rentré en ordre, quand la vie sera comme avant ces maudites vacances, elle redeviendra peut-être ce qu'elle était.

Elle grimpe dans la montagne, l'activité physique lui est indispensable, et depuis plusieurs jours elle a vécu comme une tortue ne s'occupant que du ménage et de son chagrin. Maintenant, c'est fini, Nadine est sauvée, elle veut profiter de ses derniers jours de vacances, de liberté.

Elle est devant l'atelier de Robichon, elle y entre, le peintre est absent, elle examine avec curiosité toutes les études qu'il a faites, et s'arrête brusquement devant l'une d'elles. Elle représente la petite chapelle entourée de fleurs et la porte en étant ouverte la statue rose apparaît. Nadine, disparue en mer, Nadine, celle du ciel, Béatrice l'avait oubliée.

Longuement elle regarde ce tableau, elle demandera à Robichon de le lui donner car elle se rend compte que le souvenir de celle qui était trop bonne pour la terre, l'apaise et lui rappelle qu'elle a promis au bon Dieu de faire tous les sacrifices, d'accepter les choses les plus ennuyeuses si la chère petite sœur guérissait.

Lentement Béatrice quitte l'atelier, elle longe la barrière qui sépare les deux jardins, aperçoit la

coupole ronde de la chapelle et descend vers Cannes pour acheter des fleurs pour cette petite fille qui a tout l'air de vouloir la protéger...

M<sup>me</sup> Bernac arrive à la clinique à onze heures, elle n'a pas pris ses béquilles, elle s'appuie sur Taloa et elle marche beaucoup mieux qu'hier. L'infirmière qui l'accueille ayant été prévenue la conduit à l'ascenseur et sans fatigue M<sup>me</sup> Bernac arrive à la chambre des roses. Avec quelle émotion elle heurte à la porte, cette petite Nadine si douce, si gentille a toujours été sa préférée, et la pensée qu'elle pouvait la perdre la rend encore toute tremblante.

Le docteur ouvre lui-même la porte et son visage fatigué par ses nuits de veille est rayonnant.

– Venez, dit-il, Nadine vous attend.

C'est une petite malade encore bien frêle et bien faible ; mais les mains se tendent vers sa grand-mère en disant avec un petit sourire :

– Bonjour Mémé.

Très émue, M<sup>me</sup> Bernac s'assied près du lit de

Nadine et murmure :

– Ma petite fille, ma chère petite fille.

– Et maman ? demande Nadine.

– Elle est en voyage avec ton papa, mais elle reviendra bientôt.

Taloa qui est entrée derrière M<sup>me</sup> Bernac tend Princesse.

– Ah ! s'écrie Nadine ma fille, ma fille préférée, c'est le docteur qui me l'a donnée, je suis bien contente de la retrouver, et prenant Princesse elle la met sur l'oreiller, à côté d'elle, et lui sourit en ajoutant : Tu es contente de retrouver la maman.

Le docteur juge que la visite a été assez longue, il demande à M<sup>me</sup> Bernac de ne pas la prolonger, elle reviendra ce soir ou demain.

Madame Bernac comprend ce désir et s'appuyant sur le bras du docteur elle regagne l'ascenseur et dit :

– Voulez-vous m'accorder un court entretien, je voudrais vous demander plusieurs choses très importantes pour vos jeunes locataires et aussi

vous dire ma reconnaissance.

Le docteur répond :

– Nous ne parlerons pas, si vous le voulez bien, de reconnaissance ; la guérison de votre petite fille m’a causé une grande joie et je croyais ne plus jamais en avoir. C’est moi qui devrais vous remercier.

Dans le salon le docteur installe M<sup>me</sup> Bernac dans un fauteuil, il se met en face d’elle et dit :

– Je vous écoute, Madame.

– Je voudrais vous demander des renseignements sur l’état de Nadine. Je pense que sa convalescence sera longue ?

– Oui, toute infection généralisée laisse les malades qui en guérissent, longtemps, très fragiles.

– Elle a toujours été délicate. Quand pensez-vous que nous pourrons la transporter ?

– Dans un mois peut-être, mais où comptez-vous l’emmener ?

– À Paris, naturellement, ses parents y ont un

appartement très bien aéré.

– Je redoute pour elle l’hiver, c’est une petite fille qui aura besoin de soleil et de grand air pour se remettre définitivement. Ses poumons ne me semblent pas en très bon état, il faudra la faire radiographier et son cœur a été très fatigué par la fièvre qu’elle a supportée. Il lui faudra des soins, de grands soins.

– Je le comprends, docteur, mais voyez la situation dans laquelle je me trouve, Jean et Béatrice doivent rentrer dans leurs écoles comme externes, je ne peux les laisser seuls à Paris, et Nadine, que vais-je en faire ? Mes enfants ne reviendront pas d’Amérique avant trois mois et je n’ose demander à ma belle-fille de revenir, mon fils a le cœur fatigué et sa femme ne peut guère le laisser seul dans une ville comme New-York où ils n’ont pas d’amis. Il faut que je mette les grands internes ou Nadine dans une maison de convalescence, je ne sais vraiment que faire.

Le docteur a écouté avec la plus grande attention l’exposé de M<sup>me</sup> Bernac, en effet la situation pour elle n’est pas facile, que lui

conseiller ?

La petite malade est devenue sienne et elle, si tendre, si affectueuse, elle qui dans son délire l'appelait papa, ne doit pas être mise dans une maison de convalescence où des infirmières qu'elle ne connaîtra pas la surveilleront. Les conseils à donner qui aideront M<sup>me</sup> Bernac lui semblent bien difficiles. Il réfléchit longuement, très longuement, et son silence étonne la pauvre grand-mère si embarrassée.

Enfin le docteur relève la tête et d'une voix ferme qui ne trahira pas l'immense effort qu'il vient de faire pour arranger une situation compliquée, il dit :

– Chère Madame, il faut mettre Nadine dans une maison de convalescence en ce pays où le soleil est notre hôte toute l'année, cela lui est nécessaire, comme médecin je vous le conseille.

– En connaissez-vous une, docteur, qui serait bien sous tous les rapports. Ce sera très pénible pour moi d'y mettre ma chère petite-fille, mais je n'ai pas le choix.

- Oui, j’en connais une où elle sera très bien.
  - Est-ce que vous aurez la bonté de l’y surveiller ?
  - Je la surveillerai.
  - Voulez-vous me donner l’adresse afin que je puisse la visiter et y retenir pour elle une chambre. Je dois agir rapidement, dans quatre jours c’est la rentrée scolaire.
  - La maison est dans la montagne, tout à côté du Clos Saint-Jacques.
  - C’est parfait, je vais y aller ce soir même.
  - Attendez demain car le propriétaire est absent aujourd’hui.
  - N’y a-t-il pas quelqu’un qui me renseignerait ?
  - Non, puisque Taloa est avec vous.
- M<sup>me</sup> Bernac n’ose comprendre.
- Comment docteur, murmure-t-elle, c’est... une chambre dans votre maison que vous proposez.

Et fermant ses paupières le docteur répond :

– Ce n'est pas une chambre que je vous propose, c'est la chambre de Nadine, ma petite fille que j'ai perdue. Depuis, sa chambre l'attend, je croyais toujours qu'elle reviendrait ; c'est peut-être elle qui m'envoie cette autre Nadine qu'il faut encore beaucoup soigner pour qu'elle se remette.

– Docteur, s'écrie M<sup>me</sup> Bernac profondément heureuse, ce que vous faites pour ma petite fille m'émeut, et je n'ose rien vous dire puisque vous me l'avez défendu.

Le docteur se lève, son émotion est aussi grande que celle de M<sup>me</sup> Bernac, il ne croyait pas qu'un jour il permettrait à une autre petite fille de s'installer dans la chambre de sa Nadine, et maintenant il le désire. Il ne comprend pas lui-même pourquoi il a fait cette proposition, et pourtant il espérait que la grand-mère accepterait. Il est bouleversé et murmure en s'en allant :

– Ne me dites plus rien, Madame, je vous verrai demain.

\*

Le jour du départ est arrivé pour les habitants du Clos Saint-Jacques et ce n'est pas un gai départ. Certes, Martine, Robichon et Pierre sont heureux d'aller retrouver leurs parents, mais revenir sans Nadine c'est pénible, et, Béatrice et Jean se sentent, eux, désespérés. L'absence de papa, de maman, de Nadine c'est dur à supporter et s'ils n'avaient pas leur grand-mère si bonne pour eux, ils seraient vraiment très malheureux.

Le foyer familial, ils s'en rendent compte, ne se remplace pas facilement et la liberté tant réclamée, surtout par Jean, ne leur a pas donné grand-chose. Ce dont ils sont tous certains c'est qu'ils ne demanderont plus, l'été prochain, des vacances sans parents. Le responsable n'a qu'une idée c'est de ne plus avoir de responsabilité.

Ils quittent le Clos Saint-Jacques à cinq heures et Nadine doit arriver de la clinique à midi.

Depuis ce matin Taloa, levée de bonne heure, s'occupe à tout préparer dans la chambre où

personne n'est entrée depuis six ans que le docteur qui entretient lui-même cette pièce comme si la fillette disparue devait y revenir. Les vases sont toujours garnis de fleurs et il a continué à acheter des livres pour la bibliothèque qu'il avait commencée avec sa petite-fille. Ah ! Nadine pouvait revenir, tout l'attendait !

Et voilà que le docteur va amener dans cette chambre une fillette qu'il ne connaissait pas il y a trois mois et qu'il va lui permettre de toucher à tout ce que sa fille touchait, ses trésors !

Est-ce possible ? Taloa ne croit pas encore qu'elle a le droit de pénétrer dans cette chambre toujours fermée, de faire le lit, d'y mettre une boule et de prendre dans l'armoire une ravissante chemise de nuit rose, une robe de chambre et des pantoufles du même ton.

De plus, avant l'arrivée de la malade, M. le docteur a recommandé à Taloa d'aller chercher toutes les poupées de Nadine et de les installer dans la chambre afin que la fillette ait la joie de les retrouver dans cette pièce inconnue d'elle et qu'elle va habiter. Taloa a donc mis les poupées

debout contre le mur, les bras tendus vers celle qui va arriver.

À midi exactement, heure que le docteur a indiqué, l'ambulance, dans laquelle est la petite malade, vient se ranger devant le perron.

La grand-mère et les cousins n'ont pas été prévenus de l'heure de l'arrivée, il faut éviter toute émotion à Nadine, qui est encore bien faible : Quand la petite fille sera installée et reposée, Taloa ira chercher grand-mère, cousins et cousines qui attendent avec tant d'impatience l'arrivée de Nadine.

Avec les plus grandes précautions, les infirmiers transportent le brancard et bientôt Nadine est installée dans la jolie chambre de la petite fille du docteur.

Pendant quelques minutes, elle est étourdie, un léger malaise l'opprime, mais Taloa l'encourage et bientôt calmée, elle regarde avec étonnement et grand plaisir cette chambre où elle va habiter jusqu'à ce que sa santé lui permette de rejoindre sa famille. Elle aperçoit ses filles, leur sourit, mais garde sur son lit Princesse qui ne l'a pas

quittée depuis qu'elle lui a été rendue.

Elle n'est pas seule dans cette chambre, Taloa est là si attentive, mais depuis sa maladie elle a tellement l'habitude d'avoir près d'elle le docteur que son absence l'étonne et à Taloa elle le réclame.

– Où est le docteur ? demande-t-elle.

– Je ne sais pas, dit la jeune fille, il a quitté la chambre dès que vous avez été installée. Il doit être bien fatigué. Six longs jours, cinq nuits il est resté près de vous, vous en êtes-vous rendu compte ?

– Oui, Taloa, je comprenais plus qu'on ne le croyait et je sais bien que j'ai été très malade et que le docteur ne m'a pas quittée. J'entendais tout, mais j'étais si faible que je n'avais pas la force de parler, Ainsi tout à l'heure, malgré mon étourdissement, je me suis bien aperçue que le docteur qui se penchait vers moi pour essuyer mon visage mouillé par la sueur, avait des larmes dans les yeux. Je suis dans la chambre de sa petite fille qui est disparue en mer, Mémé me l'a expliqué, alors je crois que cela a dû lui faire de

la peine. Ne pensez-vous pas ?

– Peut-être, répond Taloa, mais plus tard votre présence lui fera du bien, le consolera, il pourra croire que sa petite fille est revenue. Vous lui ressemblez, paraît-il, c’est pour cela qu’il a mis votre portrait à côté de celui de sa Nadine et puis vous portez le même nom. Béatrice dit que vous serez la consolation qu’elle a demandé pour M. le docteur à la Nadine de la petite chapelle.

Le visage de la fillette encore bien pâle, devient grave, elle est très émue et répète lentement :

– La consolation... la consolation, ah ! comme ce sera difficile !

Le docteur entre dans la chambre et de l’émotion qui l’a tout à l’heure bouleversé, il n’y a plus trace.

– Alors, dit-il d’une voix calme, comment la malade a-t-elle supporté le voyage ?

Il évite toujours de donner à Nadine son nom, qui est aussi celui d’une autre.

– Très bien, docteur, et puis cette chambre, est

si jolie. Mais je vais essayer de guérir vite pour ne pas vous gêner trop longtemps.

– Petit fille, ne parlez pas de gêne, c'est... je crois, du bonheur que vous allez apporter dans la maison.

Et comme Taloa a quitté la chambre, Nadine reprend :

– Je voudrais que vous vous asseyiez près de moi, tout près, j'ai quelque chose à vous dire qui n'est que pour nous deux et pour une autre personne à laquelle je pense beaucoup depuis que je suis entrée dans sa chambre.

Étonné, le docteur obéit. Il prend une chaise qu'il met tout contre le lit de la malade. Il est si ému qu'il se sent incapable de parler.

Nadine se penche et prend la longue main qui a si souvent, pendant les mauvaises nuits, essuyé son visage.

– Docteur, dit-elle de sa voix faible, encore plus faible que d'habitude tant son émotion est grande, docteur, je ne peux pas vous dire merci, Mémé m'a dit que vous ne le vouliez pas, mais je

veux vous expliquer ce qui nous manque dans la famille. Le papa de mon papa est mort à la guerre, il y a très longtemps. Le papa de ma maman est aussi chez le bon Dieu, ça fait... ça fait... que je n'ai jamais eu de grand-père et je pense... je crois... j'en suis sûre... que je serais bien heureuse si j'en avais un. Alors, hier soir, à la clinique, j'ai demandé à Mémé la permission, si vous le vouliez, de vous appeler grand-père, grand-père pour toujours, et je suis sûre que je vous aimerai comme si vous étiez mon vrai grand-père. Mémé m'a dit que je vous devais ma guérison, ça je le savais. À la clinique, je voyais tout, j'entendais tout, mais je n'avais plus la force de parler. Une nuit, la plus mauvaise, je me suis bien aperçue que vous pleuriez près de mon lit, vous teniez ma main et vous disiez : « Ma petite fille, ma pauvre petite fille. » Déjà, vous étiez un peu mon grand-père. Voulez-vous l'être tout à fait ?

La tête penchée sur la petite main qui tient la sienne, le docteur murmure :

– Ma petite fille, ma chère petite fille.

Et Nadine, toute joyeuse, d'une voix plus forte, s'écrie :

– Vous m'avez adoptée, j'ai un grand-père. Approchez-vous plus près, embrassez-moi, vous ne m'avez encore jamais embrassée. Je mets les bras autour de votre cou, rapprochez-vous encore plus près, comme ça nous sommes un vrai grand-père et une vraie petite fille, très heureux tous les deux. Vous pleurez, est-ce que je vous ai fait de la peine ?

Et en embrassant le petit visage et les jolis cheveux de la fillette, le docteur répond :

– Non, ce sont de bonnes larmes, des larmes qui font du bien, Nadine, ma petite Nadine.

– Alors, on va bien s'aimer tous les deux.

– Oui, nous nous aimerons, mais le grand-père veut que sa petite fille soit raisonnable ; elle a beaucoup parlé, ses joues sont un peu trop roses, il faut déjeuner et se reposer, puis, à trois heures, vous recevrez Mémé et vos cousins.

Et Nadine avoue en fermant les yeux :

– Oui, je suis fatiguée, j'avais si peur de vous

faire du chagrin. Je veux être maintenant et toujours votre consolation. Et en fermant les yeux, elle ajoute : – Béatrice l'a demandé à la Nadine de la petite chapelle.

La fillette a répété les paroles de Taloa qu'elle n'a pas très bien comprises, puisqu'elle ignore la découverte de Béatrice et de Pierre, mais elle a deviné que la Nadine de la petite chapelle était celle que la mer a prise.

À trois heures, dans sa jolie chambre fleurie, Nadine, bien coiffée par Taloa, attend sa famille, tout heureuse de la revoir. La plupart de ses filles sont sur son lit, afin de donner une leçon à Princesse, facilement égoïste. Pour fêter l'arrivée de Nadine, Taloa a revêtu sa plus belle robe et s'est coiffée à la mode polynésienne : un long chignon qui prolonge la tête et ressemble à un bateau. Deux coquillages roses montés sur de longues épingles ornent ce monument capillaire et l'égaie. Nadine, émerveillée, se demande comment pareil chef-d'œuvre peut être fait.

Le docteur a quitté la blouse blanche qu'il avait à la clinique. Il s'est reposé après le

déjeuner en même temps que Nadine et son visage est transformé. Quand il regarde la petite malade, un sourire vient sur ses lèvres qui n'en connaissent plus la douceur.

Mémé arrive la première, marchant avec une canne. Un habile masseur envoyé par le docteur lui a fait quelques massages qui l'ont transformée, elle a pu monter l'escalier avec Taloa très facilement.

Elle est ravie de voir sa petite fille dans cette jolie chambre pleine de soleil et de fleurs. Que d'actes de grâce elle voudrait dire au docteur, mais il ne le permet pas.

Sur la pointe des pieds, frère, sœur, cousins, cousine, arrivent. Ils sont très émus, ils ont eu si peur de perdre cette petite Nadine qu'ils aiment tant. Ils se sont aperçus depuis sa maladie à quel point cette frêle fillette leur était chère, et ils pouvaient ne jamais la revoir ! Elle est là devant eux, avec ses filles, dans une chambre qu'ils trouvent si belle.

Les premiers, Jean et Béatrice s'agenouillent près du lit et, saisissant les mains que la fillette

leur tend, ils disent avec une émotion qu'ils ne peuvent dissimuler :

– Ma petite sœur.

– Je suis bien contente de vous revoir, répond Nadine, et j'espère qu'à Paris vous ne m'oublierez pas. Vous m'écrirez souvent, j'aime recevoir des lettres, et dès que maman reviendra, vous me l'enverrez, vous ne la garderez pas trop longtemps.

– Nous t'écrirons tous les jours, s'écrie Béatrice.

– Non, répond Martine, tu as tes études, mais une fois par semaine, le dimanche, veux-tu ?

– Tout ce que tu voudras, je suis si contente que tu sois guérie.

Et Jean ajoute :

– Ma petite sœur, il ne faut plus jamais être malade, nous avons trop de chagrin.

– Pour le retour, reprend Nadine avec un sourire, tu as une fille de moins à surveiller, tu dois être content.

Jean embrasse la petite main et répond avec un sourire joyeux :

– Ce n'est plus moi le responsable, Mémé est là.

Il s'éloigne du lit pour laisser la place à ses cousins qui attendent bien sagement contre la porte. Le docteur leur a dit : « Une très courte visite, pas de bruit, je redoute encore pour elle toute fatigue qui pourrait lui redonner de la fièvre. »

Nadine tend les bras à Martine qui a essayé de remplacer la chère maman. Quelle joie de la revoir ainsi que Robichon, le peintre, qui a fait d'elle un si beau portrait. Elle sait que ce portrait est dans le bureau où « son grand-père » travaille, à côté de celui de sa petite fille. Pierre le révolté, Pierre qui dit journellement qu'il ne veut pas s'embarrasser des affections que la famille vous impose, est étonné d'avoir un tel plaisir à revoir Nadine. Il l'aime donc, et lui qui a si souvent affirmé à Béatrice que c'était stupide de s'occuper de son cœur est surpris par cette joie qui l'a envahi et sur laquelle il ne comptait pas.

Maladroit, il n'a pas l'habitude de dire des gentillesse, il s'écrie avec une grosse voix qui doit dissimuler son émotion :

– Moi aussi, je t'écrirai tous les dimanches et je le raconterai tout ce que je fais, le bien comme le mal.

– Tache que ce soit surtout le bien, répond Nadine.

Robichon s'approche à son tour et la petite malade qui commence à être fatiguée, lui dit :

– Fais surtout de beaux dessins, et ne m'oublie pas.

Et le jeune peintre promet qu'il en enverra un tous les dimanches.

– Quel courrier je vais recevoir, mais je ne pourrai vous répondre que dans quelque temps, et elle avoue, un peu triste : – Je ne suis pas encore bien forte.

Le docteur intervient :

– Mes enfants, Taloa vous a fait un goûter polynésien, il vous attend en bas dans la salle à manger, pendant ce temps, Nadine va se reposer

et au moment du départ vous viendrez lui dire au revoir, rapidement, car il ne faut pas la fatiguer.

Les enfants quittent la pièce sans faire de bruit et descendent l'escalier. En bas, Taloa les attend.

La porte de la salle à manger est grande ouverte et une table chargée de gâteaux bizarres est dressée. Taloa place ses convives et elle réserve deux places pour Madame grand-mère et M. le docteur qui ont promis de venir.

Il y a sur la table, au milieu, une grande soupière qui intrigue les enfants. La soupe à goûter, eux qui ne l'aiment guère, c'est une drôle d'idée, mais ils la mangeront quand même, aujourd'hui, ils sont si heureux qu'ils ne veulent faire de la peine à personne.

Le docteur et Madame Bernac viennent rejoindre les enfants. Taloa commence à servir, et demande à chaque convive, avec un sourire pleine de malice, s'ils veulent un peu de potage et tous répondent : « Avec plaisir, mais pas beaucoup, car nous n'avons pas faim. »

Dans chaque bol, un peu de soupe est mise, et

dès que les convives ont goûté, ils regrettent d'en avoir demandé si peu.

– C'est une soupe exquisite, dit Béatrice, assez gourmande.

Tous les fruits de la saison sont coupés en petits morceaux bien sucrés, et trempent dans du jus de citron, d'orange et de pamplemousse. Chacun voudrait bien en avoir encore une autre fois, mais ils n'osent réclamer.

Certaine de son succès, Taloa en avait préparé une grande soupière, elle peut contenter les gourmands.

Les gâteaux à la noix de coco, à la banane, à l'orange, sont dévorés et grand-mère, qui a un peu honte de l'appétit des enfants, déclare qu'ils pourront se passer de dîner.

Le docteur répond que c'est pour cela que Taloa a fait un goûter si copieux et puis il fallait bien fêter la guérison de Nadine, et pour que la fête soit complète, le docteur offre à ses jeunes hôtes un peu de champagne. C'est un vin de France qui donne de la gaieté, aussi les rires

fusent malgré les yeux sévères de Madame grand-mère.

Indulgent, le docteur dit :

– Laissez-les rire, c'est si bon de les entendre dans celle maison où on ne connaissait plus que le silence. Et se tournant vers Béatrice, il lui dit avec un doux sourire : – Ma petite amie, je crois que celle que vous avez priée vous a exaucée.

L'heure passe, il faut songer au départ et c'est Taloa qui va les conduire à la gare.

Les enfants montent sur la pointe des pieds l'escalier. Le docteur les précède et ouvre la porte avec la plus grande précaution. Nadine, ayant Princesse dans les bras, dort paisiblement ; il ne faut pas la réveiller et, sœur, frère, cousine, cousins, envoient à la convalescente des baisers.

Quand ils redescendent, Madame grand-mère est déjà installée dans la voiture par Taloa qui attend au volant. Les enfants remercient le docteur aussi gentiment qu'ils le peuvent. C'est si difficile de remercier quelqu'un qui ne veut pas écouter vos remerciements.

Quand ils sont tous dans la voiture, le docteur s'avance près de la portière et leur dit :

– Mes chers locataires, mes enfants. Voici vos vacances que vous avez désirées libres, sans le contrôle de vos parents, terminées. Je suis certain que la plupart de vous, j'espère presque tous, regrettent d'avoir voulu connaître à un âge, où vous ne saviez qu'en faire, la liberté. Ces vacances auraient pu se terminer très mal, Dieu ne l'a pas voulu : n'oubliez jamais de l'en remercier. Maintenant, je veux vous apprendre que je suis devenu le grand-père de Nadine, c'est un arrangement que votre grand-mère approuve ; alors, comme grand-père, je vous dis que le Clos Saint-Jacques vous sera réservé pour vos vacances qu'il ne faudra pas, avant longtemps, prendre sans vos parents, je suis certain que le responsable m'approuve. Je veux vous dire aussi que dans un port de France, j'ai un grand bateau qui n'a guère servi qu'à des amis depuis plusieurs années. Je vais probablement le reprendre et l'été prochain, si vos parents le permettent et veulent vous accompagner, nous irons faire un beau voyage autour du monde. Mais pour venir sur ce

bateau il faut être très bon, très sage, et travailler bien dans vos différentes écoles.

Un voyage ! Taloa tressaille et demande :

– Est-ce que nous irons revoir la Polynésie ?

– Peut-être, répond le docteur. Je tâcherai de vous donner à tous du bonheur, car c'est la chère petite Nadine qui l'a ramené dans la maison.

Les enfants se dressent dans la voiture qui démarre et adoptant eux aussi le docteur, ils crient aussi fort qu'ils le peuvent :

– Au revoir, grand-père !



Cet ouvrage est le 367<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.